Les Malheurs de Sophie

D’après les romans l*es petites filles modèles*, *les malheurs de Sophie* et *les Vacances* de la Comtesse née Rostopchine
et
d’après le dessin animé *les malheurs de Sophie*

Ce livre est une fiction. Toutes ressemblances entre des événements, personnages, lieux, pays ou régions réels et ceux cités ou décrits dans le ce roman, sont à l'insu de l'auteur.

Ce livre est un plagiat. Tous les événements, situations, personnages, thèmes, idées, descriptions, expressions et mots que vous reconnaîtriez dans ce roman, n'est sans doute pas une invention de l'auteur, mais un repompage assumé sur des œuvres originales.

À ma petite nièce qui n'est pas encore née

Chère enfant, toi que je ne connais pas encore, et que je ne connaîtrais peut-être jamais, j'aimerai partager avec toi cette histoire, celle de la petite Sophie de Réan, une enfant qui n'existe plus mais que j'ai bien connu autrefois. C'est sans doute une histoire dans laquelle tu ne t'y reconnaîtras pas. En effet, Sophie est une petite fille qui ne te ressemble en rien ; elle vit dans un monde qui ne ressemble pas au tien. Malgré tout j'espère que ce petit théâtre rempli de naïvetés t'amusera, et t'apportera au moins autant de petites choses que ce fut le cas pour moi. Voici la principale.

Petite, je regardais souvent le ciel, et j'y voyais un monde qui m'était totalement étranger. C'était le monde des adultes qui flottait juste au-dessus de nous. Je pouvais y percevoir des visages, parés de longues barbes grisonnantes, aussi beau que sublime, qui transpiraient de sagesse et de sérénité. Ils m'émerveillaient. Rien ne semblait pouvoir les dérider, ils pouvaient et savaient tant de choses et surtout, lorsqu'on se trouvait en dessous d'eux, on ne pouvait que se sentir en sécurité. Pourrai-je devenir comme eux, moi qui avais et ai toujours tant de défauts ? Avec cette histoire, j'ai compris que les adultes n'ont pas toujours été comme cela ; qu'ils n'étaient pas nés ainsi. C'est le cas de la petite Sophie qui, malgré son cœur tendre, plein de bonnes volontés, malgré sa verve, ses idées originales et sa belle manière de s'exprimer, ne pouvait s'empêcher de devenir tour à tour colère, gourmande, envieuse, menteuse, voleuse. Mais à force de correction, en grandissant elle devint la grande Sophie, celle qui, de colère devint douce, de gourmandise finit sobre, d'envie prit goût à la charité ; qui à force de mensonge devint sincère. C'est ainsi que l'ancienne voleuse se métamorphosa en une honnête et respectable jeune femme. Depuis, j'essaye de suivre son exemple ; Moi aussi j'essaye de grandir, même si c'est difficile. Alors fais comme moi, ma chère enfant ; grandit et devient comme Sophie, la belle et raisonnable. Ne reste pas la petite Sophie impulsive et inconsciente. Et je sais que cela te sera facile, à toi qui n'as pas tous mes défauts.

I

La poupée de cire

SOPHIE, *en courant dans l'escalier* – Ma bonne, ma bonne, vite ! Mais où est-elle passée ? Ah voilà les livreurs… Lucie ! Papa m'a envoyé une caisse de Paris. J'espère que c'est une poupée de cire, il m'en a promis une.

La bonne qui venait d'arriver, vit Sophie se ruer sur la caisse et commençait à arracher le paquet.

LUCIE – Doucement, doucement Sophie ! Laissez-moi faire.

Lucie ouvrit la boite qui contenait effectivement une très jolie poupée. En découvrant sa belle tête blonde et frisée, Sophie poussa un « Oh ! mais qu'elle est belle, qu'elle est belle ! ». Toute joyeuse, elle se précipita pour la saisir, mais quelque chose retenait encore la poupée dans sa boîte.

LUCIE – Ne tirez pas, vous allez tout casser. La poupée tient par des cordons.

SOPHIE, *en sautillant tout autour* – Casse-les ! Arrache-les ! Vite Lucie, que j'aie ma poupée.

Mais la bonne, au lieu de tirer et arracher, prit ses ciseaux et découpa soigneusement les cordons, afin que Sophie puisse enfin prendre sa poupée. C'était sans doute la plus belle poupée qu'elle n'avait jamais vue. Elle avait de grands yeux bleus, des joues roses, un petit nez et une bouche délicate ; elle était coiffée d'un simple chapeau orné d'un ruban rouge, vêtue d'une petite robe bleue festonnée et portait des bas en coton avec de petits brodequins rouges en peau vernie.

« Oh ! Comme je suis heureuse », s'écria-t-elle en l'embrassant au moins une bonne dizaine de fois. Et elle fit une ronde en trottinant et chantant gaiement, sa poupée entre ses mains.

LUCIE – Et regardez, elle a même son bagage. Comme c'est mignon !

SOPHIE – Oh ! C'est trop joli. Il faut absolument que Paul voie cela. Paul, Paul !

Son cousin Paul, qui demeurait quelque temps chez sa tante, était déjà accouru en entendant les premiers cris de joie qu'avait poussés Sophie.

PAUL, *en descendant* – Que se passe-t-il ?

SOPHIE, *en souriant* – Regarde la jolie poupée que Papa vient de m'envoyer.

PAUL – Donne-la-moi que je la vois mieux.

SOPHIE – Non, tu vas la casser.

PAUL – Ne t'inquiète pas, j'en prendrai grand soin. Je te l'assure.

SOPHIE, *sans être tout à fait rassurée* – Juste une minute alors.

Sophie lui donna la poupée en lui disant de faire bien attention. Il l'examina avec précaution, la retourna pour la regarder sous toutes les coutures, toujours sous le regard anxieux de sa cousine. Lorsqu'il la lui rendit, il secoua la tête.

PAUL – Cette poupée est très jolie, mais elle ne m'a pas l'air solide. Je crains que tu ne la casses.

SOPHIE, *vexée* – Oh ! sois tranquille, je m'occuperai bien d'elle, comme si elle était ma fille. Elle restera comme neuve.

PAUL, *en riant* – Ce serait bien la première fois !

SOPHIE, *piquée* – Je t'interdis de rire ! Tu dis cela parce que tu es jaloux que mon *papa*, lui, m'offre de jolis cadeaux.

Paul baissa les yeux et se tut. Sophie, désolée, voulut le consoler. Elle s'était emportée, mais une fois l'instant passé, elle se trouva bien sotte de lui avoir fait autant de peine, surtout par cette remarque. Elle alla l'embrasser et l'effet fut immédiat : l'air songeur de Paul se transforma en surprise, une agréable surprise. Elle lui prit la main pour l'entraîner voir sa maman, en lui demandant de l'aider à la convaincre d'inviter Camille et Madeleine pour qu'elle puisse leur montrer sa belle poupée dès aujourd'hui.

« Maman, Maman ! » commença Sophie, toute excitée. La mère qui l'avait entendue dans le couloir, refroidit tout de suite son ardeur par un « c'est inutile,

Sophie ». Madame de Réan, la mère de Sophie, était assise à son bureau, occupée à régler les comptes de la maison. Elle faisait dos aux enfants qui venaient d'entrer dans sa chambre, et contrairement à eux, bien qu'elle ne pouvait pas voir leur visage, elle pouvait aisément deviner l'expression qu'il devait afficher. Sophie se glissa derrière elle discrètement, en essayant de se contenir, et lorsqu'elle lui apparut, elle arborait sur son visage son regard le plus attendrissant, celle qu'elle utilisait toujours dans ce genre de situation. Elle était tellement concentrée sur sa demande qu'elle ne vit pas le large sourire de la mère.

SOPHIE, *montrant sa poupée* – Oh Maman, s'il vous plaît ! Avez-vous déjà vu une si belle poupée ? J'aimerais tellement pouvoir la montrer à mes amies, Maman chérie. Pouvez-vous leur envoyer une invitation pour cet après-midi ?

MADAME DE REAN, *souriant plus largement encore* – C'est inutile, elles sont déjà invitées pour le déjeuner.

En entendant cela, elle sauta de joie, et ravie, remercia sa maman d'une manière bien à elle, faisant le tour de la chambre en dansant avec sa poupée, tout en en chantonnant :

Vive maman !
De baisers je la mange.
Vive maman !
Elle est notre bon ange.

Paul l'arrêta de suite dans son élan.

PAUL, *avec ironie* – Et tu n'as pas peur que Camille et Madeleine abîment ta belle poupée *?*

SOPHIE – Oh, bien sûr que non ! Elles sont trop bonnes pour cela. Elles savent bien que cela me ferait beaucoup de peine.

MADAME DE REAN – Le problème est plutôt du côté de notre chère Sophie.

PAUL – Tout à fait ma tante. Je l'ai déjà prévenue à ce sujet, mais elle n'a rien voulu entendre. D'après elle, elle en prendra soin comme si c'était sa petite fille.

SOPHIE – Et ce sera bien le cas ! Je vous le promets Maman. Jamais je ne ferai de mal à ma fille. Je l'aime trop pour cela.

MADAME DE REAN – Je ne doute pas, mon enfant, de ton amour. De ce côté-là, il n'y a jamais de problème. Mais il faut comprendre qu'aimer ne suffit pas ; ou plutôt qu'aimer n'est pas toujours ce que l'on imagine. Tu dois prendre conscience de tous les *malheurs* qui peuvent s'abattre sur ta chère fille et ainsi essayer de les lui éviter. Par exemple, cette poupée est en cire et comme tu le sais…

SOPHIE – Et alors ? La cire est bien solide. Il n'y a pas de problème.

MADAME DE REAN – Oui, la solidité même…, en tout cas c'est comme cela qu'elle parait. Mais regarde, cette bougie est en cire ; elle est aussi dure que le bois et pourtant, dès qu'on l'allume, elle fond.

SOPHIE – Eh bien, pas ma fille !

Et Sophie s'enfuit de la chambre en courant, sa fille contre elle, sans laisser le temps à la mère d'ajouter quoi que ce soit. Une fois qu'elle fut certaine que personne ne les avait suivies, elle leva sa fille bien face à elle en la fixant droit dans les yeux.

« Tu n'es pas une bougie, hein ? Tu ne fonds pas, toi ? lui demanda-t-elle, avec un sourire amusé qu'elle avait dû mal à retenir. Ils me prennent vraiment pour une bécasse ! Une poupée, ce n'est pas une bougie ; on ne s'éclaire pas avec. Ne t'inquiète pas, tu seras très bien avec moi, ils ne savent pas ce qu'ils disent. Ils ne me font pas confiance, car je fais parfois quelques bêtises. Mais toi, je t'aime, je ne peux donc te faire de mal ».

Et sur ces belles paroles, elle la serra tendrement. Ce fut sur cette pensée que Sophie s'occupa de sa *petite fille* toute la journée. Pendant cette matinée, elle se conduisit comme une parfaite petite maman, l'aimant de tout son cœur : elle la peigna, l'habilla, la promena, lui fit visiter toute la maison, la remplit de mille et une petites attentions et répondit à tous ses caprices. Et cela, au grand étonnement de son cousin.

Paul la connaissait très bien. Ils étaient en effet très proches. Il ne connaissait donc que trop bien cette tendance qu'avait Sophie à s'enticher facilement des nouvelles choses, d'en rêver constamment, de les mettre sur un piédestal, pour que finalement, sur un coup de tête, elle en arrive à s'en lasser et à les délaisser. Tout se passait alors comme si ce qui avait suscité tout son intérêt, l'avait depuis toujours ennuyée. Ainsi, le fait que Sophie soit restée pleine d'attention et de tendresse envers sa " fille ", une matinée entière et cela sans faiblir, l'avait positivement surpris. Si bien qu'il se demandait si cette fois-ci, elle ne s'était pas trouvée un véritable désir, un de ceux auquel on s'attache jusqu'à ne plus pouvoir s'en passer, jusqu'à ce qu'elle

devienne une nécessité. Ainsi, il resta avec Sophie, la regardant d'un air amusé, en train de s'occuper de sa poupée.

SOPHIE – Et maintenant il faut aller se coucher ma chérie ! (*elle claqua sa langue, en signe de reproche*) Non Mademoiselle, pas de caprice. Pour une petite fille, il est important de bien dormir pour rester bien belle et pleine d'énergie. Surtout quand tu as comme aujourd'hui des invités à recevoir et spécialement venues pour toi.

Et de sa plus douce voix, elle lui chanta :

Dors ma petite douce,
Dors mon petit ange
Ferme tes grands yeux
(*hésitation*)
Dors mon petit ange.

PAUL, *en riant* – Tu te répètes.

SOPHIE, *piquée* – Oh mais tu m'embêtes ! Retournez donc à vos coloriages, *Monsieur.* Et faites moins de bruits. Arrêtez donc de gigoter votre jambe ainsi. J'essaye de faire dormir ma fille, moi !

PAUL, *amusé* – Mais cela ne la dérange pas, au contraire, cela la berce. Par contre, je ne peux en dire autant de vos cris, *Madame*.

SOPHIE*, en se levant*– C'est de ta faute ! Arrête de m'énerver.

PAUL, *avec ironie* – Je n'y peux rien. Cela se fait tout seul.

SOPHIE – Eh bien je vais te coudre la bouche. Cela me calmera peut-être !

PAUL – Essaie donc, pour voir.

Irritée, Sophie lui jeta brusquement le premier objet qu'elle trouva sur la table. Le projectile l'atteignit en plein visage. Surpris, le pauvre Paul n'eut pas le temps de le voir venir et encore moins de l'éviter. Il ne put qu'amorcer un léger mouvement de recul qui lui fit plus perdre l'équilibre qu'autre chose. Il faillit en tomber mais se rattrapa de justesse à la table, qui vacilla légèrement, tout juste assez pour faire tomber le berceau qui reposait dessus, la poupée avec.

« Ma fille ! Méchant, regarde ce que tu as fait ! » hurla Sophie, juste avant de se ruer sur son cousin qui essaya alors tant bien que mal de s'enfuir. Elle bondit sur lui, les faisant tomber tous les deux, et commença à lui frapper le dos de rage, sans doute dans l'intention de faire expier au responsable de ce terrible malheur, un peu de sa faute. Elle conclut son œuvre en lui griffant le visage jusqu'au sang. Paul commença alors à se débattre, repoussa Sophie, cria que sa poupée n'avait rien et déguerpit en vitesse.

Paul n'avait pas eu peur de sa cousine. Il aurait pu, s'il avait voulu, la mettre hors d'état de nuire facilement. C'était en effet lui, le plus âgé des deux. Il avait tout juste six ans, alors que Sophie allait en avoir quatre. Mais Sophie se mettait parfois dans de telles colères, qu'il savait qu'il ne pourrait pas se défendre sans lui faire de mal. C'était pourquoi il préférait souvent la fuite. Il se cacha dans la première armoire qu'il croisa dans le couloir. Néanmoins, Sophie l'avait vu et essaya aussitôt de l'ouvrir. Elle y mit toutes ses forces, en vain, et comprenant qu'elle n'y arriverait à rien, se mit à frapper dessus de rage en criant des « Paul, Paul ! ».

Il ne répondit pas. C'était, d'après lui, la meilleure chose à faire. Sophie se mettait peut-être rapidement en rage, mais elle se calmait tout aussi vite. Laisser sa fureur s'exprimer, lui permettait de s'en libérer et de revenir finalement totalement à sa douceur naturelle. Et ce fut bien ce qui arriva.

Quelques minutes suffirent à la calmer. Elle arrêta de frapper et réfléchit à ce qu'il s'était passé. « Pourquoi ai-je fait cela ? » ou encore « Pauvre Paul, j'ai été méchante, je lui ai fait du mal. » voilà vers quoi lui mena sa réflexion. Mais peu importe les griefs qu'elle avait, elle n'eut jamais l'envie d'aller s'excuser, en tout cas, pas une envie suffisante pour dépasser son amour-propre. Ce qui la conduisait à un sérieux dilemme. « Je ne vais quand même pas lui demander pardon. Mais sans cela, comment pourrait-il me pardonner ? ». Elle alla alors retrouver sa fille qui gisait toujours sur le sol. Elle l'examina et, soulagée, vit qu'elle n'avait rien.

SOPHIE – Ma pauvre petite chérie ! Nous t'avons laissée toute seule. Tout ira bien, ne pleure plus. Il ne faut pas en vouloir à Paul, il ne l'a pas fait exprès, tu sais. Il est gentil Paul… En fait, ce qu'il s'est passé n'était pas entièrement de sa faute… C'est …, c'est moi qui ai été méchante.

Et ce ne fut qu'une fois sa petite fille en main, alors que celle-ci la regardait droit dans les yeux, qu'elle put comprendre et se conduire en bonne mère. « Je vais aller m'excuser de ce pas » lui dit-elle. Elle mit tout de même un peu de temps pour le réaliser. Elle fit les cent pas devant l'armoire en essayant de trouver ce qu'elle

pourrait bien dire pour être pardonnée, sans pour autant que cela ne lui en coûte trop, car elle détestait toujours d'avoir à présenter des excuses. Paul l'entendit et entrouvrit la porte pour apercevoir ce qu'elle préparait. Elle accourut aussitôt vers l'ouverture, ce qui lui fit la refermer de suite de peur.

SOPHIE, *peinée* – Paul… Paul, pardonne-moi, viens jouer. Je t'assure que je ne recommencerai plus.

PAUL, *en ouvrant la porte* – C'est bien vrai, tu n'es plus en colère ?

SOPHIE – Non, je suis triste d'avoir été si méchante.

Paul sortit alors de sa cachette, laissant enfin Sophie pouvoir constater les conséquences de sa nature un peu trop " fougueuse " : une large griffure qui saignait encore légèrement, s'exhiber fièrement sur sa joue. Elle en fut choquée. Elle ne s'était pas vraiment rendu compte de l'ampleur de son emportement, ni à quel point elle pouvait se montrer violente lorsqu'elle " s'oubliait ". Cette prise de conscience la bouleversa. Elle s'inquiéta de la blessure, mais Paul la rassura de suite, en lui disant que ce n'était rien, que cela ne lui faisait plus mal du tout. Elle n'en crut cependant rien et proposa de se faire bonne infirmière pour se faire pardonner. Elle l'emmena dans sa chambre et alla chercher un peu d'eau pour nettoyer la plaie, tandis que Paul, pendant ce temps, observa le miroir pour examiner la griffure. « Le problème c'est que cela est très voyant, conclut-il. Ma tante ne laissera jamais passer cela ». Sophie en pâlit légèrement ; elle n'avait pas du tout songé à cela. Elle prit un mouchoir, le trempa dans l'eau, puis le passa sur la plaie. Mais cela ne changea rien, la griffure était toujours aussi voyante.

SOPHIE, *désemparée* – Il n'y a rien à faire, Maman va me punir… Oh non, elle va m'empêcher de voir Camille et Madeleine. Ou pire, me reprendre ma fille ! (*elle lâcha le vase qu'elle tenait renversant toute l'eau sur elle*)

PAUL – Non, pas ta poupée. Il y a peut-être un moyen. Je pourrais toujours dire que je me suis écorché dans des épines…, mais cela serait mentir… Ou alors… Ça y est, j'ai trouvé ! (*et Paul sortit en courant*)

SOPHIE, *en prenant sa fille* – Espérons que Paul parvienne à nous sortir de là. Ma pauvre chérie, je ne peux pas m'imaginer me séparer de toi. (*et elle se blottit contre sa fille*). Mon Dieu, que tu es froide ! Ton visage est glacé. C'est sans doute tous ses malheurs qui te glacent le sang. Maman avait bien raison, j'aurais dû l'écouter. Je vais te mettre un peu au soleil, pour te réchauffer.

Sophie alla sur le balcon du salon pour y déposer sa fille, l'adossant contre le mur, la faisant se reposer sur la balustrade. Et ce faisant, elle vit Paul courant au milieu du jardin de la cour, allant droit vers un buisson de houx.

« Non, il ne va pas … Ciel, il s'écorche encore plus à cause de moi, pour que je ne sois pas punie. Oh Paul ! ». Et elle partit le retrouver, mais se ravisa de suite. « Non, si Maman me voit avec lui, elle se doutera de quelque chose. Il vaut mieux que je reste ici. Oh Paul ! s'écria-t-elle en pleurant, comme tu es bon, comme je t'aime et comme je regrette d'avoir été colère contre toi. Sans cela, rien ne serait arrivé. »

Elle vit la bonne venir vers Paul, pour le rabibocher et le réprimander tout à la fois. Sophie voulut le rejoindre, mais ce fut précisément à ce moment qu'elle entendit le bruit d'une voiture : c'était Camille et Madeleine qui arrivaient. Avec son émotion, elle avait fini par oublier leur visite. Elle accourut donc au-devant d'elles. Lorsqu'elle fut descendue, elles étaient déjà sur le perron en train de saluer Madame de Réan qui était venue pour les accueillir. Sophie arriva en courant, toute essoufflée.

MADAME DE REAN – En voilà une façon d'accueillir tes invités, Sophie. Avec un tablier taché et en étant toute décoiffée.

SOPHIE – C'est que j'ai donné à boire à ma fille, Maman.

Paul arriva alors à son tour, la mine basse. Il n'avait plus seulement une écorchure sur la joue mais sur tout le corps ; de plus, ses vêtements étaient légèrement rapiécés.

MADAME DE REAN – Oh Paul ! Mais que t'est-il arrivé ? On dirait que tu t'es roulé dans des épines.

PAUL, *en baissant la tête* – Précisément ma tante. Je suis tombé en courant dans un buisson de houx. Et en essayant de me relever, je me suis écorché le visage plus encore.

MADAME DE REAN – Cela m'étonne de toi, Paul. Tu es plus raisonnable que cela d'habitude.

CAMILLE, *en lui tendant un mouchoir* – Pauvre Paul, comme tu dois souffrir !

PAUL – Non, ce n'est rien Camille. Demain cela ne sera plus.

MADAME DE REAN – Qu'y a-t-il Sophie ? Tu me sembles bien triste.

SOPHIE, *rougissant* – (*Paul lui fit signe de ne rien dire*) Je… je ne suis pas triste, Maman.

MADAME DE FLEURVILLE – Eh bien ma chère, j'ai été bien inspiré d'apporter ces fruits confits. Je ne connais pas de meilleurs remèdes aux petits malheurs du quotidien.

Et Madame de Fleurville sortit la boîte et l'ouvrit pour leur laisser découvrir les délices qu'elle contenait. Elle eut bien raison, car en quelques instants, tout le monde était devenu plus gai. Les yeux de Sophie qui, quelques secondes auparavant, étaient presque au bord des larmes, se mirent tout d'un coup à briller. Elle passa sa langue sous ses lèvres ; elle en salivait déjà. À cet instant, elle ne pensait plus qu'à une chose : aux merveilleux fruits confits qui n'attendaient qu'elle pour être manger. Quand ils rentrèrent, elle se rapprocha de Madeleine et lui dit tout bas.

SOPHIE, *tous bas à Madeleine* – Demande à Maman d'ouvrir le paquet.

MADELEINE, *tout bas.* – Je n'ose pas.

SOPHIE, *tous bas à Madeleine* – Mais si, justement. Elle ne pourra pas le refuser puisque c'est vous qui les avez apportés.

MADELEINE, *tout bas.* – Justement, cela ne se fait pas.

MADAME DE REAN – Je t'ai entendue, Sophie. Et tu sais que je n'aime pas te voir impatiente. Que va penser Madame de Fleurville ? Que tu n'es pas assez nourrie ?

MADAME DE FLEURVILLE – Tout simplement que notre Sophie est gourmande, comme tous les enfants.

MADAME DE REAN – Et pourtant c'est la seule qui imagine des manigances pour obtenir ce qu'elle veut. Ah… (elle mit sa main devant son visage en soupirant). Si seulement tu avais essayé d'être un peu plus franche et de demander toi-même la permission ! Peut-être y aurais-je consenti. Mais quoi qu'il en soit, c'est bientôt l'heure du goûter, alors vous pourrez tous en manger dans une heure. (Sophie fit la grimace). Allons, sois patiente, tu n'avais pas une belle poupée à montrer à tes amies. L'aurais-tu oublié ? Ou bien la vue des friandises t'aurait-elle fait perdre la mémoire ?

CAMILLE, *toute excitée* – Une poupée ? Oh oui Sophie, emmène-nous la voir.

SOPHIE – Venez, jamais vous n'en avez vue d'aussi belle !

Son désappointement disparut comme par enchantement et ils coururent tous pour aller à la rencontre de la poupée. Paul en profita pour retrouver Sophie et lui parler de sa " chute accidentel " dans le buisson de houx.

« Il s'en est fallu de peu tout à l'heure, lui souffla-t-il. Ma tante a failli tout deviner. Il faut que tu me promettes de ne pas en parler, ni faire aucune allusion. Sinon, elle finira par le découvrir et j'en serais fort peiné. Mes écorchures auraient été vaines ! »

Elle le lui promit et ajouta qu'elle n'y penserait plus, que cela était presque déjà fait. Ils arrivèrent alors au balcon. La poupée était restée précisément à l'endroit où Sophie l'avait déposée, sur le muret, exposée directement au soleil. Et il faisait une forte chaleur ce jour-là, trop forte pour laisser ainsi une poupée de cire. Quand ils arrivèrent, ils découvrirent une jolie poupée, bien coiffée, bien habillée, mais sans yeux.

MADELEINE, *regardant la poupée* – La poupée est aveugle, elle n'a pas d'yeux.

CAMILLE – Quel dommage, comme elle aurait été jolie !

Sophie regardait sa fille, consternée. Elle la prit dans les bras et pleura à chaudes larmes. Paul vint la consoler

SOPHIE – Ma pauvre chérie, c'est de ma faute. Je n'ai pas été une bonne maman pour toi. Maman m'avait prévenu. Toi aussi Paul. Et maintenant…

PAUL – Allons, ne pleure pas. Il doit bien y avoir une solution.

MADELEINE – Mais comment est-elle devenue aveugle. Et où sont passés ses yeux ?

PAUL, *prenant la poupée et la secouant* – Ce sont les yeux que nous entendons. La cire a fondu et les yeux sont tombés dedans. Heureusement que les bras et les jambes n'ont pas eu le temps de fondre eux aussi !

CAMILLE – Nous pouvons peut-être les ravoir alors.

MADELEINE – Oui, demandons à maman, elle pourra certainement la réparer.

Ils coururent tous au salon retrouver leur maman, laissant Sophie derrière, qui restait seule à songer à tout ce qu'il s'était passé ce matin, à tout ce qu'elle aurait voulu qu'il ne se passe pas, à tout ce qu'elle aurait dû faire pour que cela n'arrive pas…, enfin, à quel point il était difficile de vivre et d'agir, sans que nos actes ne provoquent quelques malheurs plus tard.

« Si nous pouvions être ce matin, je me réveillerai et je ferai tout autrement. Pourquoi ne pouvons-nous pas simplement revenir en arrière ? Pourquoi ne pouvons-nous rien réparer ? »

Elle alla rejoindre les autres et le trouvèrent autour des mamans qui étaient en train d'examiner la poupée. Camille et Madeleine se précipitèrent vers elle pour la rassurer, lui disant que leur maman leur avait assuré que la poupée pourrait être à nouveau comme neuve. Il suffisait de découdre le corps et d'aller récupérer les yeux au fond de la tête avec une petite pince. Cependant, loin de la rassurer, ces paroles eurent l'air au contraire de l'effrayer davantage à lui en faire monter les larmes aux yeux. Sa fille avait assez souffert ; elle ne voulait pas qu'on la tourmente encore davantage. Elle alla la reprendre et supplia que personne ne lui fasse de mal. Madame de Fleurville vint la consoler, lui assurant qu'elle n'aurait rien, ne sentirait rien et qu'au final, elle serait totalement réparée.

« Réparée ? mais nous ne pouvons rien réparer ! nous ne réparons jamais rien, sanglota Sophie. Est-ce que Paul a réparé quelque chose en se jetant dans un buisson de houx ? Non, il s'est fait saigner deux fois plus ! »

Cette nouvelle stupéfia toute la salle. Paul baissa la tête quand Madame de Réan lui demanda des explications. Il garda le silence, mais ne réussit pas à tenir son regard. Sophie s'interposa et leur expliqua tout. À mesure qu'elle leur racontait, la stupéfaction gagna les invitées, qui échangeaient entre eux des regards de surprises et de gênes. Seule Madame de Réan semblait rester inflexible. Sophie commença à pleurer, en criant : « Je suis méchante, méchante, méchante ! ». Paul vint alors la consoler.

PAUL, *en lui tenant les épaules* – Allons Sophie, ne dis pas cela. Tu n'es pas mauvaise, c'est toi qui souffres le plus.

MADAME DE REAN, *en s'agenouillant à sa hauteur* – Sophie. Je te pardonne car pour une fois tu as fait preuve de franchise.

SOPHIE et PAUL – Merci Maman (ma tante) !

MADAME DE REAN, *prenant la poupée* – Quant à cette demoiselle, je pense pouvoir l'opérer sans qu'elle ne sente rien.

MADAME DE FLEURVILLE – Il faut juste attendre que la cire durcisse à nouveau. Allez donc jouer au jardin, nous vous appellerons lorsque tout sera prêt.

MADAME DE REAN, *revenant avec les friandises* – Une minute. Je crois bien que l'heure du goûter tant attendu est arrivée.

MADAME DE FLEURVILLE – Voilà une bonne idée, n'est-ce pas Sophie ?

Tous les enfants eurent chacun deux fruits confits, même Sophie, qui craignait d'en avoir perdu le droit. Elle s'approcha tout d'abord timidement près de la boîte, la mine basse et encore repentante, quand sa maman la rassura en lui affirmant qu'elle en aurait aussi. Elle se précipita alors pour être aux premières loges. Il y avait six sortes de fruits confits : de la poire, de la prune, de la noix, de l'abricot, du cédrat et de l'angélique. Sophie était aux anges, mais également pris dans un sérieux dilemme. Lesquels choisir ? Elle hésita un peu, mais la faim (ou serait-ce plutôt la gourmandise ?) arrêta tous débats. Elle prit finalement de la poire et de l'abricot, c'est-à-dire ceux qu'elle estimait les plus gros, et les dévora sans attendre. Quand tout le monde en eut pris, Madame de Réan referma la boite et la rangea dans sa chambre, sur la plus haute des étagères. Sophie l'avait suivie jusqu'à la porte et elle serait bien entrée, si la mère ne la lui avait pas refermée au nez en la priant de partir.

Les enfants allèrent jouer dans le jardin. Sophie et Paul s'étaient mis depuis peu à cultiver des fleurs. Ils devaient à chaque fois transporter de l'eau pour les arroser, et ce faisant, faire beaucoup d'aller-retour, ce qui était bien contraignant et fatigant à la longue. Alors Sophie avait eu une idée : ils allaient creuser un bassin où déposer toute l'eau dont ils auraient besoin. Ce fut à cet ouvrage qu'ils furent tous occupés, armés de pelles et d'une pioche. Sophie avait pris la tête des opérations. Pourtant, très vite, elle commença à s'en lasser. Bien qu'elle fût l'instigatrice de l'idée, elle semblait avoir la tête ailleurs : elle n'entendait pas les remarques que leur firent Paul et Camille, et n'arrêtait pas de rêvasser. En fait, elle avait autre chose que le bassin en tête.

SOPHIE – Dis-moi Madeleine, quel parfum as-tu choisi ?

MADELEINE – Comment ? De quoi parles-tu ?

SOPHIE – Des fruits confits évidemment. Moi j'ai pris poire et abricot.

MADELEINE – Moi j'ai pris angélique et cédrat. Ce sont mes parfums préférés.

SOPHIE, *à elle-même* – Angélique et cédrat. Mmh ! Rien que leur nom est à croquer. Et moi qui n'en ai jamais goûté ! Quel goût peuvent-ils bien avoir ?

Les enfants commencèrent à fatiguer. Madeleine alla se reposer sur un banc ; Camille en vint à se poser des questions sur le bien fondé de leur effort.

CAMILLE – Pourquoi avez-vous besoin d'un bassin, au fait ? Vous devriez faire comme nous, et demander une charrette et un âne pour transporter toute l'eau. Depuis, nous jardinons deux fois mieux.

PAUL – Je ne pense pas que cela plairait à ma tante. Elle ne nous laisserait pas seuls avec l'animal. Sophie est encore trop jeune.

CAMILLE – Vous devriez planter des framboisiers alors. C'est ce que nous avons fait avec Madeleine. C'est bon et cela demande moins de soin. Les fleurs, c'est bien joli, mais l'ennui, c'est qu'elles ont toujours soif.

PAUL – C'est ce que nous voulions aussi, mais ma tante ne veut pas. Sophie mangerait tout, elle est si gourmande. Regarde-la.

Sophie, de son côté, était allée rejoindre Madeleine, non parce qu'elle était fatiguée elle aussi, ou pour lui tenir compagnie, mais parce qu'elle était restée prisonnière, loin d'ici, rangée sur la plus haute étagère de la chambre de sa maman.

« Ce n'est pas un peu dur, non, l'angélique, à croquer ? lui demanda-t-elle. Et le cédrat, ce n'est pas un peu amer ? »

Et elle n'avait pas arrêté de poser des questions comme cela depuis qu'ils étaient dehors. C'était d'ailleurs un peu aussi pour cela que Madeleine s'était écartée : pour se retrouver seule dans son coin. Mais cela n'avait pas empêché Sophie de la suivre et de continuer. Madeleine en eut vraiment assez ; elle souffla un bon coup, lui jeta un " regard ", puis se tourna pour lui faire dos.

Madeleine aimait bien Sophie, mais elle la trouvait parfois bien exaspérante, surtout quand celle-ci se mettait comme ici, des idées en tête. Et c'était souvent le cas quand ils étaient tous les quatre ensembles, car ils laissaient toujours Sophie décider

des activités. C'était elle qui avait toujours les idées les plus amusantes, très bonnes, parfois mauvaises. Elles lui venaient toutes seules et s'accrochaient à elle tant et tant qu'il était bien difficile de lui en faire changer, même quand on lui démontait clairement que celles-ci étaient extravagantes voire déraisonnables. Et même lorsque ses propositions étaient sensées, il fallait souvent diminuer sa fougue, pour qu'elles le restent. Cela pouvait être parfois bien pesant.

Mais Sophie ne voyait rien de tout cela, et elle continuait comme à son habitude à se laisser entraîner par son envie du moment. Elle était en train de poser une nouvelle question à Madeleine quand Camille l'interrompit :

« Sophie ! Votre bassin ne se remplira jamais. La terre boira toute l'eau et il n'en restera plus rien pour arroser vos fleurs. Il faut lui construire un fond. Moi cela ne m'amuse pas de travailler pour rien. Regarde donc. »

Elle prit l'arrosoir et versa de l'eau dans le bassin. L'eau y resta quelques secondes, mais en peu de temps, elle disparut. Cependant, Sophie ne regardait pas la démonstration. Elle reposait sa tête sur ses mains, ou plutôt dirait-on, dans les nuages.

« Tu as-vu Sophie ? insista Paul. Il faut trouver un moyen de retenir de l'eau. Tu écoutes Sophie ? ! »

Sophie sortit de son rêve, ce qu'elle prit plutôt mal. « La barbe, tu m'énerves avec *ton* bassin », lança-t-elle. Elle bondit du banc, exaspérée, et alla vers Paul, mais dans son agacement, elle oublia le bassin et glissa dedans. Comme Camille venait d'y verser de l'eau, sa robe se retrouva couverte de boue. Elle s'énerva encore davantage, mais cela n'eut pour effet que de se salir plus encore. Soudain, un éclair passa dans ses yeux. Elle continua à se tacher en mimant une colère qui sonnait un peu fausse, puis elle les laissa en prétextant qu'à cause d'eux, elle devait aller changer de vêtements. Les autres la regardèrent partir en silence, puis se regardèrent béats.

CAMILLE, *avec ironie* – Je pensais que c'était *son* idée…

MADELEINE, *avec un léger agacement* – Pff ! Sophie a toujours de bonnes idées, mais cela ne l'intéresse pas longtemps.

CAMILLE – Il ne faut pas lui en vouloir. Elle est jeune tu sais, elle n'a que quatre ans. C'est pour cela.

MADELEINE – Elle n'a qu'un an de moins que moi.

CAMILLE, *avec magnanimité* – Oui. Mais à nos âges, nous évoluons énormément. Un an, cela fait beaucoup. En plus, tu as une sœur aînée, cela te rend raisonnable.

MADELEINE – Mais Sophie, elle, a Paul, qui est comme son grand frère. Il passe plus de temps avec elle qu'avec ses propres parents. Et à son âge, je n'agissais pas de la sorte.

CAMILLE – C'est vrai. Cependant, pense au fait que nous avons chacun des qualités et des défauts qui nous sont propres. Et même ceux qui nous caractérisent tous, qui sont l'œuvre et la volonté du bon Dieu pour les Hommes, nous ne les acquerrons pas tous au même moment, ni de la même manière, ce qui leur donne ainsi une nature propre. Par exemple, Sophie est bien plus inventive que moi, alors que j'ai presque le double de son âge, et sans doute n'aurai-je jamais autant d'imagination, en tout cas pas une imagination avec ce petit quelque chose qui lui donne tout son charme. Et l'attention et la sagesse sont certainement les qualités que nous mettons le plus de temps à acquérir. Il faut être indulgent, et tu verras, en grandissant un peu, elle deviendra aussi raisonnable que toi et moi.

MADELEINE, *en balançant ses jambes sur son banc* – C'est bien ce que je pense aussi. Et je n'ai jamais dit le contraire. Mais c'est juste que je trouve que nous ne devrions pas toujours suivre ses idées, alors qu'elle n'a pas encore l'âge de raison.

Et Camille et Madeleine continuèrent leur discussion sur Sophie encore quelque temps. Paul n'y prit pas part ; c'était lui qui connaissait le mieux Sophie, et c'était donc le seul à avoir remarqué l'attitude étrange de celle-ci en partant. De plus, cela commençait à faire longtemps qu'elle était partie. Il commença à se demander, ce qu'elle manigançait.

Et en effet, Paul avait eu raison. Sophie n'était pas allée chercher comme elle le prétendait, un nouveau bas à se mettre. Elle avait toujours en tête, les délicieux fruits confits. Mais elle n'était pas partie pour les manger, oh non ! Elle savait bien que sa maman ne le voulait pas, et elle n'aimait pas désobéir. Non, voici ce qui trottait dans son esprit et qui avait déclenché l'éclair dans ses yeux qu'avait remarqué Paul :

« Ce soir, Maman nous en donnera encore. Cela est bien obligé, car elle voudra en faire profiter Camille et Madeleine. Le problème c'est que je n'aurai pas le temps de bien choisir, et je risque de ne pas prendre les meilleurs… Je sais, je vais juste aller les regarder. Si je les regarde en avance, je pourrai bien me rappeler à quoi ressemblent les meilleurs et je serais sûre de ne pas me tromper. »

Sophie, toute contente de son esprit, s'empressa pour arriver dans la chambre de sa maman. Dans sa joie, elle avait oublié la boue sur ses souliers, et les traces qu'elle laisserait avec. Ainsi, elle n'avait pas pris la peine de se changer, et ne remarqua pas que, tel un petit Poucet, elle laissait derrière elle de quoi retrouver son chemin. Sophie arriva dans la chambre. L'étagère sur laquelle se trouvaient les fruits confits, était trop haute pour qu'elle puisse les atteindre. Elle eut beau agiter, tendre les bras, se tenir sur la pointe des pieds et sauter, cela était inutile. Elle chercha dans la pièce un bâton, une pincette, n'importe quoi qui pouvait lui permettre de l'atteindre. Son regard s'attarda alors sur le fauteuil.

« Que suis-je bête ! se dit-elle en se tapant le front, je n'ai qu'à approcher un fauteuil et monter dessus ! »

Sophie tira le lourd fauteuil tout près de l'étagère, grimpa dessus, prenant bien soin d'y essuyer ses souliers, et put enfin toucher la boîte de ses rêves. Elle l'ouvrit, resta un moment, béate et émerveillée par la vue qu'elle lui offrait ; une intense réflexion s'amena à elle :

« Lequel vais-je prendre ? J'ai déjà pris la poire et l'abricot ; il faudrait que je goûte les autres… mais s'ils étaient les meilleurs ? Et il n'en reste plus beaucoup ; peut-être qu'il n'en restera plus demain »

Durant plusieurs minutes, elle hésita ainsi, penchant tantôt pour l'un, tantôt pour un autre. Quand un bruit l'arrêta dans ses réflexions. Un frisson la parcourut, mais rien ne se passa. Ce devait être simplement un domestique qui passait. Cela ne l'empêcha pas pour autant de s'affoler :

« Oh ! Mais… pourquoi ai-je peur ainsi ? Je ne fais rien de mal… Mais, si quelqu'un me voyait ici, sur le fauteuil, devant les fruits confits. Oh comme c'est injuste ; ils croiraient que je les vole alors que je ne fais que les regarder. Maman me punirait sûrement. C'est si injuste ! Ah, il faut que je me dépêche. Je ne peux pas savoir lesquels sont les meilleurs, juste en les regardant… J'ai une idée ! Si je les goûte tous, je pourrais me décider ; juste des petits bouts, si petits que cela ne paraîtra pas. »

Sophie mordilla un morceau d'angélique, d'abricot, de prune, de noix, de poire, et de cédrat. Malheureusement, elle les dévora si vite qu'elle n'eut pas le temps de vraiment sentir le goût de chacun.

« Il faut recommencer, dit-elle. Je n'en ai pas pris d'assez gros morceaux, c'est pour cela. Cette fois-ci j'en prendrai un entier, sinon je ne sentirai rien. Juste un de

moins, cela ne se verra pas. »

Elle recommença encore une fois, puis estimant qu'elle ne savait toujours pas, recommença, encore et encore, jusqu'à ce qu'il n'en resta presque plus aucun. S'en rendant compte, cette fois-ci la frayeur la prit réellement et ne la lâcha plus.

« Oh la la ! Qu'ai-je fait ? Je ne voulais qu'en goûter un peu, et j'ai presque tout mangé. Maman va s'en apercevoir et devinera que c'est moi. Que faire, que faire ?… Je pourrais bien dire que ce n'est pas moi, mais Maman ne me croira pas… À moins que… mais oui ! Je dirai que ce sont les souris. J'en ai d'ailleurs vues une ce matin dans le corridor. Non…, plutôt un rat, vu tout ce que j'ai mangé. Un rat, cela mange plus, et c'est si vilain. Oui, un gros vilain rat. »

Et soulagée, elle ferma la boîte et s'enfuit à toute vitesse, sans se préoccuper ni même voir, toutes les traces de boue qu'elle avait laissées sur le fauteuil, le sol et sur la boîte même : son esprit devait être ailleurs. Elle retourna dans le jardin en courant sans avoir pris la peine de se changer et y retrouva les autres enfants, mais également sa maman et Madame de Fleurville.

MADAME DE FLEURVILLE – Oh ! Comme c'est ingénieux !

MADAME DE REAN – Mais Paul a raison. Il faudra que les maçons posent un fond.

SOPHIE, *en arrivant en courant* – Non Maman, j'ai une autre idée. Nous allons mettre un baquet au fond du bassin, avec des pierres autour pour qu'il ne verse pas. Et nous allons le laisser pour qu'il se remplisse d'eau de pluie.

MADAME DE REAN, en *souriant* – C'est cela, Mademoiselle l'*ingénieuse*. En attendant, rentrons aux châteaux nous occuper de notre poupée. Tout est prêt.

Tout le monde rentra ; Sophie resta en arrière. Paul l'attendit ; il sentit qu'elle était un peu étrange.

PAUL – Qu'as-tu fais durant tout ce temps Sophie ? Ton bas est toujours aussi sale.

SOPHIE, *rougissant* – Je n'ai pas trouvé Lucie pour qu'elle m'en donne un autre.

PAUL, *riant.* – Quel drôle d'air tu as depuis que tu es revenue ! On dirait que tu as fait quelque chose de mal.

SOPHIE, *troublée*. – Moi ! Quel mal veux-tu que j'eusse fait ? ! Tu n'as qu'à regarder ; tu ne trouveras aucun mal. Je ne sais pas pourquoi tu dis cela, tu as toujours de ces idées ridicules. Vas-tu cesser de me regarder ? Que c'est agaçant !

PAUL – Comme tu te fâches ! Je n'ai pourtant fait qu'une simple plaisanterie.

SOPHIE, *troublée*. – Eh bien, de tes *plaisanteries*, je m'en passerai bien ! Tu fais toujours le sage, et tu veux toujours me faire passer pour un mauvais diable !

PAUL – Même quand je me suis écorché ?

Sophie se tut, honteuse. Elle rougit un peu et détourna la tête. Ils continuèrent à marcher, sans parler. Elle voulait lui présenter ses excuses, mais n'y parvenait pas. Elle se remémora alors ce qu'il avait fait pour elle, la dispute qu'ils avaient eue, comment elle était parvenue à se réconcilier avec lui et comment tout s'était arrangé pour le mieux. Elle réussit alors à faire à nouveau de même, et lorsqu'elle lui eut demandé son pardon, il accepta de bon cœur.

Tout le monde était réuni pour assister à l'opération. Les enfants déshabillaient la poupée pendant que Madame de Réan préparait les instruments. En revoyant sa fille, Sophie reprit sa mine anxieuse que les fruits confits avaient réussi à faire oublier. Elle commença à s'inquiéter de nouveau pour ce qui allait arriver, et eut un peu de mal à remettre sa fille à sa maman. La mère prit ses ciseaux et détacha le corps de la tête qui était cousue à la poitrine. Les yeux qui étaient dans la tête, tombèrent sur la table, ce qui effraya Madeleine qui sursauta et alla se cacher derrière sa maman. Madame de Fleurville essaya alors de la rassurer.

« N'aie pas peur, c'est bientôt fini. Regarde Sophie. C'est sa poupée, et pourtant, cela ne l'émeut pas. Pourtant, je ne la crois pas insensible. Elle prend sur elle et cela est courageux »

En effet, Sophie n'en restait pas de marbre. Elle avait hâte que l'opération se termine, et craignait beaucoup pour le résultat. Cependant, elle tenait à se montrer courageuse devant sa fille. Ce fut sans doute la raison pour laquelle, elle ne montra aucune frayeur quand elle vit sa maman prendre les yeux avec la pince, et les remettre à leur place. Madame de Réan prit une bougie que lui donna Paul, et fit fondre de la cire sur les yeux pour les empêcher de retomber à nouveau. Le plus délicat était fait.

« Voila, il n'y a plus qu'à attendre quelques minutes que la cire refroidisse, dit

Madame de Réan. Et ensuite, je n'aurai plus qu'à recoudre. »

Elle se tourna alors vers Sophie qui regardait sa poupée avec une légère inquiétude.

MADAME DE REAN – Ne t'inquiète pas elle sera comme neuve. (*à Madame de Fleurville*) Il est vrai, ma chère amie, que notre Sophie est une petite fille très courageuse et pleine d'énergie. Mais c'est aussi souvent cela qui la dessert, car elle est aussi trop exubérante et ne sait entendre raison.

En entendant cette phrase, Sophie était passée de la fierté à la honte. La mère ajouta ensuite que les incidents de cette journée devaient lui servir de leçon, afin de devenir une meilleure mère à l'avenir, et ainsi, ne plus avoir à rougir.

Le temps de recoudre la poupée était venu. Madame de Réan allait commencer, quand elle s'aperçut que le fil qu'elle avait pris, n'irait pas ; il n'était pas assez solide. Elle alla donc en chercher un autre dans sa chambre. Le mot « chambre » résonna dans la tête de Sophie, qui tout à coup, sursauta. Elle se proposa subitement d'aller le chercher en s'interposant devant la porte, mais sa maman refusa. Elle ne voulait pas que Sophie fouille dans ses affaires, et trouvait également son comportement très étrange. Paul, qui sentait ce qui allait venir, détourna l'attention en pressant sa cousine de sortir dehors, pour aller chercher des pierres afin de terminer leur bassin. Sophie en profita et elle s'empressa de sortir.

Durant tout le temps qui suivit, Sophie se sentit bien mal, et Paul ne soulageait pas sa peine. Il avait fini par découvrir ce qu'elle cachait. Ils étaient en train de transporter des pierres, et comme Sophie en avait pris une bien trop lourde pour elle, elle s'en trouva rapidement essoufflée. Paul lui proposa alors d'échanger sa charge avec elle. Mais quand elle lui donna, il sentit que la pierre était légèrement poisseuse.

PAUL – Tu ferais mieux d'avouer ta bêtise, Sophie. Tu te sentiras beaucoup plus légère après. Et tu n'auras plus besoin que je t'aide à porter ton fardeau.

CAMILLE – Quelle bêtise ?

SOPHIE – Mais je n'ai rien fait de mal. Pourquoi veux-tu toujours que je fasse des bêtises ? J'en ai assez à la fin.

MADELEINE, *toute essoufflée* – Du calme, moins fort. Oh la la ! Je sens que je vais avoir mal au cœur. D'abord Paul nous accueille tout écorché ; puis nous creusons un bassin pendant plus d'une heure ; ensuite ta mère joue au chirurgien ! Je vais faire des cauchemars.

PAUL, *en fixant Sophie* – Et tu ne seras pas la seule !

CAMILLE – D'avoir mal au cœur, ou les cauchemars ?

PAUL – Les deux, j'en connais une qui doit avoir la conscience et l'estomac bien lourds.

MADELEINE – Mais nous n'avons pas encore goûté ?

PAUL – Cela dépend pour qui !

Sophie n'en put plus. Elle jeta violemment sa pierre dans le baquet et elle s'en alla en pleurant. Elle courut ainsi jusqu'au perron, et là, elle vit sa maman et Madame de Fleurville à travers la fenêtre qui discutaient, tout en raccommodant la poupée.

MADAME DE REAN – Je vous remercie beaucoup de votre aide, ma chère amie. Vraiment je ne sais plus quoi faire avec cette enfant.

MADAME DE FLEURVILLE, *en riant* – Tous les enfants sont gourmands.

MADAME DE REAN – Le problème c'est qu'elle ne sait pas se retenir. Elle peut être animée des meilleures intentions, mais quand une émotion la traverse, elle ne peut se contrôler. Regardez comment elle a arrangé ce pauvre Paul ! Et cette manie de cacher ses fautes… non, je dois faire quelque chose.

MADAME DE FLEURVILLE – C'est vrai que la petite est impulsive, mais elle regrette sincèrement ses mauvaises actions. Et c'est la première étape pour devenir meilleur.

MADAME DE REAN – Elle les regrette, jusqu'à sa prochaine bêtise. C'est là tout le problème.

MADAME DE FLEURVILLE – Comment reprochez à une enfant sa trop grande vitalité ! C'est un don du ciel. Elle est encore jeune, il lui faudra encore un peu de temps pour mûrir. Et je suis sûre que vous trouverez ma chère, les bons soins à apporter à votre Sophie. Ne soyez pas trop pressée. Avec le temps vous verrez, elle deviendra quelqu'un de formidable !

MADAME DE REAN – Ah ! si cela pouvait être vrai. Si je pouvais être sûre que cela soit vrai. Je n'aurais alors pas tant d'inquiétude dans la tâche qui m'incombe. (*soupir*). Je me sens quelque peu fatiguée… Mais heureusement, vous êtes là mon amie…

Et ce fut là que Sophie entra et les interrompit. Dès qu'elle les avait vues en train de parler, par la fenêtre, elle savait ce qu'elle avait à faire. Elle prit son courage à deux mains, sécha ses larmes et partit à leur rencontre pour tout leur avouer, non sans un nœud dans la gorge. Elle toqua à la porte ; la maman lui dit d'entrer, ce qu'elle fit la tête basse. Elle s'approcha de sa mère, et vit la boîte de fruits confits ouverte, devant elles.

MADAME DE REAN, *en croisant les bras* – Sophie. Tu avais *faim* peut-être ?

SOPHIE, *en essayant de contenir ses larmes* – Maman ! Pardonnez-moi. Je voulais juste choisir à l'avance pour ne pas me trompez ce soir, et puis…, à force de regarder, je ne suis pas rendu compte. C'était plus fort que moi.

MADAME DE REAN – Tu pensais peut-être que je ne m'apercevrais de rien.

SOPHIE, *sanglotant* – Je…, j'aurais dit que c'était un rat. Un gros rat. Vilain. Noir !

MADAME DE FLEURVILLE, *avec tendresse* – Quelle imagination.

MADAME DE REAN, *avec sévérité* – Sauf que les rats ne font pas de traces de pas ainsi, ne déplacent pas les sièges, et n'ouvrent pas les boîtes ! Montez dans votre chambre, Mademoiselle, où vous y resterez consignée jusqu'à demain.

SOPHIE, *en implorant*– Puis-je prendre ma poupée ?

MADAME DE REAN – Soit. Mais sachez que c'est la dernière fois que je la répare. Tâchez d'en prendre soin, et j'espère qu'à partir de maintenant vous tiendrez compte de mes conseils.

Et Sophie s'en alla, résignée, dans sa chambre. Elle y resta bien cloîtrée toute la journée ; seule sa bonne, Lucie, put lui rendre visite. Durant ce temps les autres enfants jouèrent au calme dans la maison. Déjà, car il faisait tard, mais aussi car ils étaient fatigués de toute cette journée, riche en efforts et émotions. De plus, ils se sentaient un peu mal pour Sophie, surtout Paul. Ils discutèrent d'elle en mangeant

dans la cuisine et Paul leur disait à quel point il était fier d'elle.

PAUL – Quel courage a eu notre Sophie pour assumer sa faute !

MADELEINE – Oui, je suis d'accord. D'ailleurs je trouve que Madame de Réan a été un peu sévère en la punissant de la sorte. Pauvre Sophie ! Mais c'est sans doute pour son bien.

PAUL – Il faut avouer qu'elle le cherche bien. Elle ne pense pas à mal, mais on pourrait parfois avoir l'impression, qu'elle fait exprès d'irriter ma tante. Il est vrai qu'elle a été un peu sévère, en tout cas, elle est plus indulgente avec moi.

CAMILLE – Les parents sont souvent plus sévères avec leur propre enfant. C'est pour cela.

PAUL, *la mine basse, regardant par la fenêtre* – Pas tous… J'ai de la chance d'avoir une tante et une cousine comme elles !

Madame de Fleurville vint leur annoncer qu'il était l'heure de rentrer ; elles se préparèrent donc. Le départ fut assez maussade. Les filles se sentirent assez tristes et désolées de ne pas pouvoir dire au revoir à Sophie surtout quand Madame de Réan leur offrit les derniers fruits confits qu'ils restaient. Ce fut là que Paul intervint. Sophie était effectivement punie et consignée, mais sa poupée, non. Madame de Fleurville alla dans son sens : comme assistantes chirurgiens, elles avaient le devoir d'aller prendre des nouvelles de leur patiente. Madame de Réan sourit et demanda alors à Paul de ramener la poupée vu qu'elle était si demandée, et sa maman avec, car, bien entendu, il n'est pas raisonnable de faire sortir un bébé sans sa mère. Paul s'empressa d'accomplir sa mission.

Pendant ce temps, Sophie était avec sa bonne qui la consolait. Elle était à la fenêtre et avait vu que ses amies s'apprêtaient à partir ; cela la rendait bien triste. Sophie était très proche de sa bonne : elle était là depuis toujours pour elle. C'était bien Lucie qui s'occupait le plus d'elle, l'entourait de mille attentions ; elle était aussi sa première confidente et celle qui l'avait toujours consolée.

LUCIE, *prenant Sophie sur ses genoux* – Allons, ma petite demoiselle ! Comment pouvez-vous être si triste quand vous avez une si belle poupée.

SOPHIE – Ma Lucie ! Comme je t'aime. Tu es si douce.

LUCIE, *enlaçant Sophie* – Lorsque vous étiez petite, il vous fallait toujours un câlin, un gros câlin, comme ça.

SOPHIE – Que j'aime les câlins ! J'en ferai aussi à ma fille, elle l'a bien mérité. Regarde, la pauvre ! On peut voir la réparation là ; c'est un peu plus clair autour des yeux. Et le fil n'est pas tout à fait de la couleur du corps. Mais je l'aime ! Peut-être encore plus qu'avant ! Elle a été si courageuse quand Maman l'a opéré. Je voudrais aussi l'être ! J'en suis si triste. (*elle laissa échapper un sanglot*)

LUCIE, *l'embrassant sur le front*– Allons ! Vous aussi avez été courageuse. Il en fallait bien, pour oser avouer ce que vous avez fait. Et après tout, ce n'était que des fruits confits. Quand on les a mangés, après il n'en reste plus rien. Tandis, que votre poupée vous restera pour toujours. C'est de ça qu'il faut se souvenir.

SOPHIE – Oh Lucie, j'avais enfin trouvé ! C'était l'abricot le meilleur. Encore plus que la prune et l'angélique. J'avais eu du mal à choisir car il fallait retenir le goût de chaque, mais vraiment, l'abricot, c'était le plus sucré.

Lucie ria de tout son cœur. Ce fut à ce moment précis, que Paul fit irruption et l'attrapa par la main pour l'emmener dehors, sans qu'elle ne comprenne pourquoi. Lorsqu'il lui expliqua tout, elle sauta de joie, et ils coururent ensembles, dévalèrent l'escalier à toute allure jusqu'à l'entrée, au point qu'ils faillirent tomber tout deux. Sophie put dire donc au revoir à ses amies. Elle remercia également sa maman et lui promit d'essayer d'être plus sage à l'avenir. Et ce fut ce qu'elle fit. En tout cas, elle essaya de tout son cœur, car être sage, n'est pas chose si aisé. Car oui, comme nous le verrons, Sophie continua à faire bien des bêtises, lui causant encore bien des malheurs. On finit rapidement par oublier ce genre de promesse ; le plus souvent, juste au moment où l'on en avait besoin. Seulement la poupée qu'elle reçut ce jour-là, aller beaucoup l'aider à ne pas l'oublier : elle deviendrait sa volonté faite en cire, son vœu pieu concrétisé, son rêve réalisé. Et cela pour encore bien des années.

II

Sophie et les animaux

SOPHIE, *en s'énervant* – Paul ! Arrête de siffloter de la sorte. Cela est vraiment agaçant.

PAUL, *ironisant* – Je n'y peux rien. Désolé d'être de bonne humeur aujourd'hui, chère cousine.

SOPHIE – Aujourd'hui ! ? Tu rigoles ? Cela fait plus d'une semaine que tu es gai ainsi, une semaine que tu n'arrêtes pas de chanter, ou de t'émerveiller pour un rien. J'ai essayé de me contrôler jusqu'à aujourd'hui, mais maintenant, c'en est trop !

PAUL – Cela fait peut-être une semaine que je suis joyeux, mais toi tu es grognon depuis bien plus longtemps, alors cela compense.

C'était effectivement le cas. Depuis un peu plus d'une semaine, les deux enfants n'arrêtaient pas de se disputer ainsi. Paul était étonnamment joyeux, et cela avait l'air de fortement irriter Sophie. Ils ne parvenaient pas à rester tranquille plus d'une heure, et finissait toujours par se quereller pour des broutilles. Un jour, ils en étaient même venus à s'éviter pour le reste de la journée, et alors rien ne pouvait redonner le sourire à la petite Sophie ; même pas sa bonne qui pourtant faisait tout ce qu'elle pouvait pour cela. Elle restait ainsi dehors à jouer dans son coin, l'humeur maussade, et finissait rapidement par s'ennuyer ferme. Paul, quant à lui, restait de l'autre côté, se promenant dans le domaine, et regardant les gens s'affairer à leur occupation. Il était aussi peiné de ne pas être avec Sophie, cela se voyait ; néanmoins, il était également trop content pour se morfondre, et il ne chercha pas à se réconcilier avec elle, car il savait que dans l'humeur où elle était, c'était impossible.

Voilà donc dans quel état était nos deux enfants. Et cela empirait de jour en jour, jusqu'à ce qu'enfin ce que Paul se décida enfin à rétablir la situation. Peu après la dispute de tout à l'heure, il essaya de renouer le dialogue :

« Allez excuse-moi, Sophie. Réconcilions-nous et allons jouer. Ces derniers

jours ont été un peu pénibles pour moi. Je ne me suis pas parfaitement conduit, c'est vrai, et je n'ai pas vraiment fait attention à toi. Allons dans le petit bois de chênes près du château, tu verras, cela sera amusant. Nous y cueillerons des glands et leur chapeau pour en faire des petits bateaux que nous plongerons dans l'étang. »

Sophie accepta, et elle lui en fut bien reconnaissante. Cela lui pesait vraiment. Elle avait attendu secrètement la moindre petite attention de sa part pour pouvoir se radoucir, alors avec une telle invitation, elle s'en trouvait comblée. Ils partirent donc tout deux à la cueillette de glands. Au départ, ils étaient encore mal à l'aise, faisant bien attention de ne pas briser leur récente réconciliation. Paul se contenait du mieux qu'il pouvait, pour ne pas lancer de piques (et Dieu sait à quel point cela lui était difficile) ; Sophie, elle, essayait au mieux de ne pas se montrer triste. Mais très rapidement, leur complicité revint, et ils purent enfin s'amuser en toute innocence. En quelques minutes, ils en avaient pris bien plus que nécessaire, mais ils continuèrent pourtant pendant encore au moins une heure, pour faire durer leur plaisir. Jusqu'à se qu'un petit événement vienne perturber leur petite promenade idyllique.

Sophie était en train de cueillir une mûre dans un buisson, quand tout à coup, elle sentit quelque chose lui tomber sur sa tête de Sophie. Elle se baissa et constata que c'était un gland, quand à nouveau, elle sentit un choc sur son dos.

SOPHIE, *se contenant* – Paul, ce n'est pas drôle.

PAUL – Je n'ai rien fait.

SOPHIE – Ce n'est pas toi qui m'as lancé un gland sur la tête ?

PAUL – Pas moi, je te l'assure.

SOPHIE – Si ce n'est pas toi, alors qui cela peut-il bien être ? (*elle se pencha pour examiner les deux glands*) Oh viens donc voir, ils sont rongés !

PAUL – Là-haut ! Il y a un écureuil, regarde ! Il est tout en haut sur sa branche et il nous regarde comme s'il se moquait de nous.

Sophie regarda en l'air et vit le joli petit animal qui les regardait d'un air moqueur. C'était un petit écureuil, avec une superbe queue relevée en panache, qui se nettoyait la figure avec les deux pattes de devant, toujours un gland dans l'une d'elle. Il le jeta sur les enfants, fit une gambade, puis sauta dans une branche pour se réfugier dans le creux d'un arbre.

SOPHIE, *bondissant* – Oh le bel animal ! Je le veux, je le veux ! Vas-y Paul attrape-le. Comme je m'amuserai avec lui. Je le soignerai, je le nourrirai, je m'occuperai bien de lui. Et nous pourrons jouer ensemble, nous irons nous promener, et nous nous tiendrons compagnie pour que nous ne soyons jamais seuls !

PAUL – Hum ! Ce ne sera pas facile de l'attraper. Les écureuils sont vifs et habiles. De plus, est-ce que ma tante acceptera que tu le gardes ? Les écureuils enfermés sont agités et ils rongent tout. En plus ils sentent mauvais.

SOPHIE – Oh ! Je l'empêcherai bien de ronger. Il suffira d'enfermer toutes les affaires. Il ne sentira pas mauvais car je lui ferai prendre un bain trois fois par jour, et il ne sera pas enfermé parce que je le promènerai pendant des heures et des heures pour qu'il soit bien trop fatigué pour s'agiter. Pour ce qui est de Maman, nous la supplierons tant et tant qu'elle sera bien obligée d'y consentir.

PAUL – Alors allons la supplier de ce pas.

SOPHIE – Non. Capture-le d'abord. Sinon, lorsque nous reviendrons, il aura disparu, et nous aurons supplié pour rien. Mais y arriveras-tu si les écureuils sont aussi rapides et agiles que tu le penses ?

PAUL – Ne t'inquiète pas, je viens d'avoir une idée. Les écureuils sont peut-être agiles, mais ils ne sont pas très malins. Il nous faudra une grande cage dont nous laisserons la porte ouverte, pour que l'écureuil puisse y rentrer. J'y attacherai une ficelle et lorsque l'écureuil sera dedans, il nous suffira de la tirer pour l'emprisonner, et le tour sera joué.

SOPHIE – Mais cela ne fonctionnera pas. Jamais l'écureuil n'y rentrera ; il aura trop peur.

PAUL – Pas si nous y mettons des noix, des amandes ou des noisettes. Un écureuil, c'est peut-être peureux, mais c'est plus gourmand que peureux. Et tu sais combien la gourmandise est forte.

Sur ce, Paul courut à la maison tandis que Sophie resta pour garder un œil sur l'écureuil. Il revint rapidement, une cage à la main, une ficelle et une bonne poignée de noix et d'amandes dans l'autre. Il expliqua à Sophie qu'il devait d'abord tester le piège avant de le placer réellement. Il attacha la ficelle au barreau de la porte, s'éloigna celle-ci à la main, tira dessus, et la porte se ferma bien nette. L'essai réussi,

ils placèrent alors la cage avec les appâts dedans bien en évidence de l'écureuil, qui les regardait avec attention depuis qu'il avait vu Paul, des noix et des amandes plein les mains.

« Viens, lui dit Sophie, nous t'apportons des provisions. Sois bien gourmand mon ami, et tu verras que la gourmandise se paye chèrement. »

Ils se retirèrent alors, se cachant derrière le tronc du chêne pour observer la scène. L'écureuil sentait instinctivement le piège, mais la vue des friandises était trop forte. Il descendit de quelques branches, scruta l'horizon quelques secondes, et continua sa descente ainsi jusqu'à atteindre le sol. Il s'approcha petit à petit, tournant sans cesse sa tête de gauche à droite et finit par rentrer très lentement dans la cage, passant une patte, puis l'autre, en regardant la ficelle avec méfiance. Mais en voyant les amandes qui lui tendaient les bras, il se rua dessus, et ce fut à ce moment que Sophie tira sur la ficelle. La porte tomba ; l'écureuil chercha à s'enfuir, mais c'était trop tard : il était prisonnier.

Sophie et Paul exultèrent de joie et allèrent regarder leur fugitif qui s'agitait désespérément. Ils rentrèrent en courant, Sophie portant fièrement la cage et chantant son bonheur. Elle appela sa bonne pour lui montrer leur belle prise, mais celle-ci ne partagea pas leur joie, loin de là.

LUCIE – Voyons Sophie, vous connaissez bien le sentiment qu'à Madame votre mère, à l'idée que vous éleviez des animaux. Vous êtes encore trop jeune pour cela. Avez-vous oublié l'histoire des poissons ?

SOPHIE, *en protestant* – Mais cela fait bien longtemps. À cette époque, j'étais petite c'est vrai, et bien inconsciente. Mais j'ai changé, je suis grande maintenant. Dans un peu plus d'un mois j'aurais quatre ans !

LUCIE, *avec ironie* – Quatre ans ! Mon Dieu, c'est vrai, quelle grande fille vous faites, Mademoiselle.

PAUL – L'histoire des poissons ? Mais qu'est-ce que c'est ?

SOPHIE, *brusquement* – Ce n'est rien d'important !

Sophie avait bien quelque chose à cacher : la honteuse histoire des petits poissons. C'était peu après ses deux ans. À cette époque, Madame de Réan s'occupait

de petits poissons aussi larges qu'une tête d'épingle, et pas plus gros qu'un tuyau de plumes de pigeons. Ils reposaient dans une cuvette pleine d'eau, au fond de laquelle se trouvait du sable où ils pouvaient s'enfoncer pour se cacher. Tous les matins, elle et Sophie allaient nourrir les poissons. Cela amusait beaucoup la petite fille : elle leur jetait des miettes de pain et elle aimait beaucoup à les regarder se battre pour se la disputer.

L'histoire se déroula un jour que Sophie s'amusait avec son petit couteau d'écaille, un cadeau que son papa lui avait remis tout spécialement lorsqu'il était revenu pour son anniversaire. Depuis, elle jouait à tout découper : des fleurs, des fruits, des morceaux d'amandes, des feuilles ; elle trouvait cela très amusant. Ce jour-là, elle avait du pain que lui avait donné Lucie, à mettre en petits morceaux. Elle eut rapidement fini, alors elle lui réclama d'autres choses à découper. La bonne, bien que fort occupée, prit tout de même un peu de temps pour lui chercher quelques feuilles de laitue et d'autres légumes. Elle avait de quoi faire une salade, mais il lui manquait encore pour cela de l'huile et du vinaigre. Seulement, Lucie les lui refusa : elle ne voulait pas que sa petite maîtresse se tâche, et lui donne ainsi encore plus d'ouvrages. Cependant, comme celle-ci boudait, elle lui donna alors à la place, un peu de sel pour la distraire.

« C'est idiot ! J'ai du sel mais rien à saler, se dit-elle. Il me faudrait de la viande, ou du poisson… Oh, mais bien sûr ! Du poisson, je n'ai qu'à saler les petits poissons de Maman. J'en couperai certains en tranches, et les autres, je les salerai directement.

Sophie courut jusqu'à la cuvette chercher les poissons, les pêcha tous un par un jusqu'au dernier et les mit sur une assiette de son ménage. Les poissons remuaient, sautillaient autant qu'ils le pouvaient, mais Sophie les tint fermement et ainsi aucun d'entre eux ne lui échappa. Elle revint à sa table de cuisine et les étala dans son grand plat. Déjà, certains ne bougeaient plus, mais elle ne s'en inquiéta pas, au contraire ; elle était contente de voir qu'ils commençaient enfin à se tenir tranquille. Elle saupoudra de sel la première moitié, de la tête à la queue. Les poissons qui convulsaient encore s'immobilisèrent de suite, suivant ainsi l'exemple des plus sages d'entre eux, ce qui ravit Sophie qui commençait tout de même à s'en inquiéter. Elle découpa en tranches la seconde moitié. Au premier coup de couteau, les poissons se tordaient puis devenaient totalement immobiles, mais ils ne s'en plaignirent pas. Quand elle eut presque fini, elle regarda, le résultat. Elle avait de quoi faire un bon petit plat. Cependant, quelque chose l'intrigua. Les poissons qu'elle avait découpés, trempaient dans une sorte de sauce rouge. Qu'est-ce que cela pouvait-il être ? Du sang ! Elle regarda ses mains ; elles en étaient tachées. Elle laissa tomber son couteau de dégoût et les morceaux de cadavres qu'elle tenait, puis devint rouge. Elle mit sa

main devant sa bouche pour ne pas crier et fut prise de panique.

« Que va dire Maman ? se demanda-t-elle. Que vais-je devenir ? Pauvre de moi ! Il faut que je cache cela… Ah ! J'ai trouvé, je vais les ramener dans la cuvette, Maman croira qu'ils se seront entre tués. Je vais essuyer mon plat, mon assiette et mon couteau, et il n'y paraîtra rien »

Sophie s'exécuta, en tâchant bien à ce que personne ne la remarque. Elle retrouva ensuite sa bonne et ne la quitta plus. Elle continua à jouer avec son petit ménage, mais sans parvenir à s'amuser vraiment. Elle faisait juste semblant, car elle était bien trop préoccupée pour faire autrement. Son esprit était occupé par les moindres faits et gestes de sa bonne, et les bruits provenant de l'extérieur. Une heure passa ainsi, durant laquelle, elle crut entendre sa mère l'appeler ou entrer, au moins une dizaine de fois. Elle tressaillait alors et scrutait tout autour d'elle au moins une bonne minute avant de pouvoir se calmer. Finalement, le coup fatal s'abattit réellement : on entendit Madame de Réan appeler ses domestiques dans la cour, la voix impérieuse. Dehors, tout le monde allait et venaient. Elle trembla en imaginant sa maman venant appeler sa bonne. Cependant, son angoisse était inutile, car Lucie sortit d'elle-même, curieuse de connaître le pourquoi de cette agitation. Sophie resta seule une quinzaine de minutes, durant laquelle elle se sentit très mal à l'aise, jusqu'à en pleurer. La bonne revenue, elle lui expliqua ce qu'elle avait découvert, sans remarquer les larmes dans les yeux de sa petite maîtresse.

« Oh, comme c'est heureux, lui dit-elle, que je me sois trouvée tout ce temps avec vous. Figurez-vous que votre maman, en allant voir ses poissons, les a retrouvés morts ; certains étaient même découpés en morceaux. Elle a fait venir tout le monde pour savoir qui avait commis un crime si abominable, mais personne n'a avoué. Elle m'a demandé où vous étiez ; je lui ai répondu que je ne vous avais pas quittée de la journée, et que de toute façon, vous n'auriez jamais pu faire cela. »

Sophie c'était tut. Elle restait immobile, la tête baissée, les yeux rouges. Jamais elle n'avait eu autant envie de se confier à sa bonne. Cependant, elle n'y parvint pas. Elle ne put que la regarder droit dans les yeux, et lui envoyer des signes que celle-ci ne pouvait comprendre. Lucie, voyant ses larmes, crut que c'était la mort des petits poissons qui l'avait attristée.

« Oh, j'étais bien sûr que ça ne pouvait être vous ! Vous n'auriez jamais pu vous montrer si cruelle. Heureusement que j'ai dit que je vous avais toujours à l'œil, sinon vous auriez eu encore plus de peine. Mais séchez vos larmes, vous savez, ses petits poissons ne devaient pas être très heureux dans leur prison ; car oui, cette cuvette était une prison pour eux, quoi qu'on en dise. Seriez-vous heureuse, si quelqu'un vous enfermez comme ils étaient, et qu'on vous interdisait tout ce à quoi

vous avez droit ? Non, Mademoiselle, ils sont bien mieux mort que là où ils se trouvaient. Ils n'ont pas dû souffrir beaucoup, ou du moins si peu en comparaison. »

Et la bonne resta encore un peu de temps avec sa petite protégée pour essayer de la consoler du mieux qu'elle le pût. Quand elle dut la peigner et la laver pour le dîner, elle y ajouta les quelques touches de tendresse qui lui faisaient habituellement plaisir, mais Sophie, cette fois, au lieu d'en redemander, se laissait faire, sans mot dire. En fait, elle ne les remarquait même pas ; elle attendait avec angoisse, le moment où elle serait seule avec sa maman.

MADAME DE REAN – Sophie, ta bonne t'a-t-elle raconté de ce qui est arrivé à mes chers petits poissons.

SOPHIE, *en sanglotant* – Oui, *Manman*.

MADAME DE REAN – Oh, heureusement que ta bonne a pu m'assurer qu'elle t'avait toujours gardée à l'œil. Je savais que tu aimais tant mes petits poissons, mais je ne pouvais m'empêcher de penser que… Oh je me serais sentie bien malheureuse de te faire de la peine, tout en sachant très bien que cela aurait sûrement été vain. Mais passons, tu seras bien contente de savoir que le coupable a été puni. Aucun des domestiques n'a voulu avouer, mais seul Simon avait intérêt à cela. C'était lui qui était chargé de changer l'eau et le sable. Il a sans doute voulu s'en décharger. L'idiot ! je l'ai renvoyé sur le champ.

SOPHIE, *affligée* – Oh *na*, *Mama* ! Vous avez pas fait *ça* ? Le *pauve* homme.

MADAME DE REAN – Comment ? Tu le plains après ce qu'il a fait !

SOPHIE – Mais que *devindra* sa femme, ses enfants ?

MADAME DE REAN – Il n'avait qu'à y penser, lorsqu'il était en train de découper mes petits poissons, qu'il s'est bien amusé à faire souffrir. Tant pis pour lui !

SOPHIE – Oh, *Mama*, peut-être *qui* savait pas, peut-être *qui* comprenait pas *qui* souffriraient. *I y'*étaient si tristes dans leur *pison*, ils…

Madame de Réan regarda sa fille un instant, l'air un peu perplexe. Elle avait senti qu'il y avait quelque chose qui n'était pas claire dès qu'elle avait entendu ses premiers mots, mais elle avait essayé de se convaincre que cela était juste son

imagination. Mais voilà que maintenant, elle la traitait de geôlière ! Il n'y avait plus place aux doutes. Elle ne mit pas beaucoup de temps pour lui faire avouer sa faute ; quelques questions suffirent pour cela. Mais, même si elle avait bien deviné la vérité, l'entendre de vive voix, de la voix de sa propre fille qui plus est, cela lui fit tout de même un choc. Elle en fut autant consternée que désappointée. Comment avait-elle pu faire cela ? Ses explications déjà confuses, étaient mêlées à ses sanglots, ce qui n'arrangeait rien. Et ses propos en eux-mêmes n'étaient pas très clairs. Ce n'était qu'une succession de « je ne savais pas », de « mais ils ne criaient pas », ou encore des « je ne pensais pas qu'ils souffriraient », « je ne comprenais pas qu'ils en mouraient », qu'elle répétait en boucle, sans structure, ni cohérence. Voyant qu'elle ne s'arrêtait pas, la mère se leva, et mit un doigt sur ses lèvres. La petite fille arrêta les explications de suite, mais pas de pleurer, ni de sangloter.

« Allons Sophie, ne pleure plus, lui dit-elle calmement. Si je l'avais appris par hasard, je t'aurais sans doute corrigée sévèrement et sans pitié aucune. Mais tes bons sentiments et ton bon cœur t'ont poussée à avouer ta faute, pour sauver des innocents, et c'est cela que je retiendrais. C'est pourquoi je n'ajouterai rien aux peines que tu t'infliges déjà, car je suis sûre que tu regrettes combien tu as été cruelle pour ces pauvres petits poissons, et que tu comprends à présent qu'on ne peut pas saler un poisson, ni découper un être vivant, quel qu'il soit, sans qu'il ne meure et ne souffre. »

Cependant, à choisir, Sophie aurait préféré une bonne correction plutôt que la punition implicite qui suivit ; car depuis ce jour, sa maman lui interdit de garder ni de s'occuper d'animaux, jusqu'à ce qu'elle l'estimerait trop jeune. « Tu attendras d'être devenue assez grande », lui répétait-elle les premiers jours, avant même que Sophie n'eut le temps de remuer les lèvres.

Depuis, Sophie n'avait jamais osé refaire une demande, même si elle en avait parfois terriblement envie. Elle devinait bien mauvaise histoire qui l'ennuyait fort. Moins elle en parlerait, plus vite sa maman l'opinion de sa maman à ce sujet et ne voulait pas réveiller sa désapprobation, encore moins la pousser à lui rappeler cette le lui autoriserait, et elle rêvait souvent de cet instant. Il lui suffisait simplement d'attendre et de mûrir. Cependant, c'est toujours une chose difficile à faire quand on est un enfant. À chaque fois qu'elle voyait un mignon petit animal, il y avait toujours une voix dans sa tête, qui lui disait d'aller l'attraper et de le prendre dans ses bras. C'était presque obsessionnel. Dès fois, lorsqu'elle s'était sentie beaucoup grandir durant la nuit, elle allait voir sa bonne pour lui demander de la mesurer. Ensuite, c'était un grand débat en elle pour décider si cela suffisait ou non. « Non, je ne suis pas sûre que cela soit assez grand pour Maman. Je ferai mieux d'attendre encore un peu » concluait-elle toujours. Cependant, ce jour-là, ce n'était pas ce qu'elle décida.

Quelque chose lui avait fait sauter le pas ; la petite voix était sans doute devenue trop forte.

LUCIE, *essayant de se montrer ferme* – Dans tous les cas, Sophie, c'est non. Votre mère ne le permettra jamais. Allez donc lui demandez de suite, et vous verrez bien. (*avec écœurement*) En plus un écureuil ! Quelle idée de nous embarrasser d'une si vilaine bête. Regardez comment il remue. Quel bruit insupportable !

SOPHIE, *en protestant* – L'écureuil n'est pas vilain, c'est une très jolie bête. Et il est tout excité car le pauvre est affolé. Mais cela va s'arrêter lorsqu'il se sera habitué à moi, et que je l'aurai bien choyé.

LUCIE – Enfin ! (*soupir*) En vérité, je le plains. La pauvre bête va bientôt mourir de faim, une fois que vous vous en serez lassée et que vous ne ferez plus attention à lui.

SOPHIE, *indignée* – Comment ! Mourir de faim ! Certainement pas, je lui donnerai des noix, des noisettes, et tout plein d'amandes ; il sera aux anges avec moi. Je serai très bonne : il aura tout ce qu'il désire, quand il le désire. Il sera heureux, heureux ! Je lui donnerai du pain, du sucre et même du vin s'il le désirait.

LUCIE, *d'un air moqueur* – Du vin à un écureuil ? Voilà un écureuil bien gâté ! Le sucre lui cassera les dents, et le vin l'enivrera.

PAUL, *riant* – Ha ha ha ! Un écureuil ivre, quelle bonne idée tu as encore là, ma Sophie. Ce sera bien drôle.

SOPHIE, *irritée* – Pas du tout, Monsieur ! Mon écureuil ne sera pas ivre, car il est très raisonnable. Vous êtes tous méchants avec lui. Tenez, regardez comme il s'agite à cause de vous. (*à l'écureuil*) Allons, calme-toi !

Sophie ouvrit la cage, et approcha sa main pour caresser l'écureuil ; mais celui-ci au lieu de se calmer, effrayé, s'enfuit dans un coin. Elle allongea alors sa main un peu plus loin, pour le prendre, jusqu'à ce qu'il finisse par lui mordre le doigt. Sophie gémit, retira son bras promptement, la main pleine de sang. L'animal en profita pour s'enfuir et elle leur cria de le rattraper. Paul et la bonne s'exécutèrent mais le rongeur, bien trop agile, leur échappa. Il vit une fenêtre ouverte et s'élança aussitôt dessus, grimpant sur le mur pour se réfugier rapidement sur le toit du château, sur lequel il resta au beau milieu, apeuré et tremblant. Ils descendirent tous dans le jardin, en courant.

SOPHIE, *pleine d'anxiété* – Pourquoi t'enfuis-tu ainsi, mon petit écureuil. Je ne comprends pas. Je ne veux que ton bien, tu seras heureux avec moi. Il n'y aura personne qui t'aimera plus que moi. Nous jouerons ensembles ; tu seras libre de faire ce que tu veux ; et nous ne nous séparerons jamais.

LUCIE, *fermement* – Sophie ! Il faut laisser cet animal tranquille. Vous voyez bien qu'il vous a mordue. Laissez-le retourner là d'où il vient, ce sera mieux pour tout le monde.

SOPHIE – C'est parce qu'il ne me connaît pas encore. Mais une fois que je lui aurai donné à manger, il m'aimera.

PAUL – Sophie, je ne crois pas que cela marchera. C'est un animal sauvage, et il ne sera pas heureux avec toi. Il est trop vieux pour cela. S'il était plus jeune, il y aurait peut-être eu une chance, mais… Il faut que tu le laisses faire son choix lui-même.

Mais Sophie n'écoutait pas. Elle avait les yeux fixés sur l'écureuil toujours aussi terrifié et tremblant, et elle le regardait d'un air anxieux, l'œil humide. Elle implora Paul de faire quelque chose, lui dit de lancer une balle pour le déloger de sa cachette. Il accepta, un peu de mauvais cœur, lui disant tout de même qu'il ferait de son mieux, mais son ton manquait de conviction. Il prit la balle, la lança de toutes ses forces pour atteindre le toit, en montrant plus d'adresse qu'il n'aurait imaginé. Malheureusement, le tir fut si précis que la balle retomba en plein sur l'animal. Celle-ci tomba par terre, suivit du pauvre écureuil et du cri de Sophie. Ils coururent voir la dépouille : l'écureuil avait la face éclatée, ensanglantée ; ses pattes et son bassin étaient brisés. Sophie détourna le regard et pleura. Paul essaya de l'embrasser, mais elle ne le laissa pas.

SOPHIE, *furieuse* – Méchant, tu as fait mourir mon écureuil.

PAUL, *fâché* – C'est de ta faute, pourquoi as-tu voulu que je le fasse descendre avec la balle. Je t'avais dit que je n'étais pas très adroit.

SOPHIE – Tu n'es pas maladroit, tu es méchant. Va-t'en, tu peux partir tranquille, je ne t'aime plus.

PAUL – Et moi je te déteste. Tu es plus sotte que l'écureuil. Je suis heureux de t'avoir empêché de le tourmenter.

SOPHIE – Vous êtes un mauvais garçon, Monsieur. Je suis bien contente de ne plus

jamais jouer avec vous.

PAUL – Eh bien, moi, Mademoiselle, je suis également bien content ; car je n'aurai bientôt plus jamais à avoir à me creuser la tête, à essayer de vous raisonner et réparer vos sottises.

Lucie essaya de réconcilier les deux enfants, mais il n'y avait rien à faire. Ni Sophie, ni Paul, ne voulaient entendre raison. Elle appela une autre servante pour qu'elle s'occupe de Paul, tandis qu'elle ramena Sophie dans sa chambre pour soigner sa blessure. Elle versa de l'eau et une pincée de sel dans une cuvette, pour qu'elle y trempe sa main, puis enroula son doigt dans un bandage. Pendant tout ce temps, elle essaya de la consoler, de la raisonner, d'apaiser la situation entre elle et Paul, mais sans succès. Sophie n'écoutait pas, se contentait de hocher la tête quand il fallait, ou de détourner son regard quand elle en avait assez. Lucie resta encore longtemps avec elle, mais voyant que cela ne servait à rien, elle finit par la laisser et alla rattraper son ouvrage. Sophie resta alors un moment dans sa chambre, à ruminer sur ce qu'il s'était passé. Elle en en arriva même à en parler à sa fille :

« Je suis bien heureuse de ne pas t'avoir emmené, ma chérie. Paul a été tellement horrible. Je suis bien contente qu'il ne soit bientôt plus ton oncle. *(soupir)* Tu aurais tellement aimé le voir, ce petit écureuil. Il était si joli, avec sa belle queue, et ses petites pattes. Nous aurions joué ensembles ; il t'aurait bien plu, tu sais. Et surtout, il ne t'aurait jamais quitté, il ne nous aurait jamais abandonné… Et voilà que ton oncle lui fracasse le crâne ! »

Sophie fit un petit tour, vers la fenêtre, pour voir ce qu'il se passait. Elle vit qu'on avait enlevé le corps du pauvre écureuil, pour sans doute le jeter dans un fossé bordant un chemin. Elle vit également Paul qui restait là, dehors, la mine triste. Elle resta ainsi quelques minutes à l'observer, quand le regard de celui-ci vint se tourner vers sa fenêtre. Elle se retira alors brusquement, attendit un peu avant d'oser un nouveau coup d'œil discret, et vit que Paul regardait toujours. Elle se retira à nouveau pour s'allonger sur son lit, serrant contre elle sa poupée, et pleurant à chaudes larmes.

Quelques minutes plus tard, elle entendit une voiture arriver. Aussitôt, on pouvait voir les domestiques s'affairer pour accueillir les invités. Sophie accourut à la fenêtre, et vit Paul galoper vers l'attelage. Les invités en question étaient Monsieur et Madame d'Aubert, les parents de Paul. Sophie assista à leur retrouvaille qui resta plutôt sobre pour une retrouvaille entre des parents et leur fils qui ne s'étaient pas vu depuis près d'un an. Madame d'Aubert se contenta d'un petit baiser sur la joue, et Monsieur d'Aubert se laissa simplement enlacer sa taille. Sophie retourna dans son

lit, prit sa poupée dans ses mains et lui déclara :

« Ma chère fille, oublie tout ce que je t'ai raconté tout à l'heure. Paul n'est pas horrible, il n'est pas méchant, et ce n'est pas vrai que je ne l'aime plus. Non, C'est moi qui ai été méchante, comme toujours. J'ai été si égoïste, et c'est de ma faute si l'écureuil est mort. (*en regardant son doigt bandé*). Plus jamais je n'essayerai d'en avoir un. (*soupir*). Paul n'a voulu que me faire plaisir ; il a toujours été si attentionné envers moi…, et moi… Moi, je ne suis que bonne à lui faire de la peine. Pourquoi suis-je toujours aussi mauvaise ? Pourquoi est-ce que je n'arrive jamais à me contrôler ? Et pourquoi…, pourquoi est-ce toujours de si vilaines paroles qui sortent de ma bouche, durant *ces instants*, alors que plus tard, ces mêmes paroles deviennent gentilles et belles. Mais il n'y a alors que toi pour les entendre. Ma fille, c'est bien triste que Paul ne soit bientôt plus ton oncle, mais… il ne faut pas l'en empêcher : il faudra le laisser partir. »

Lucie arriva et lui dit qu'il fallait qu'elle aille recevoir Monsieur et Madame d'Aubert. Sophie arriva jusqu'à la cour où les invités étaient déjà arrivés, et leur fit de timides salutations. Madame d'Aubert lui fit les compliments d'usage lui disant qu'elle avait bien grandi depuis un an, et en allant l'embrasser, elle remarqua le bandage sur son doigt :

« Eh bien, que t'est-il arrivé, ma petite ? lui demanda-t-elle. Encore un *incident* pendant un de vos jeux, n'est-ce pas ? Ah les enfants ! incapables de se tenir tranquille un moment. (*rire*). Il va me falloir un peu de temps pour m'y réhabituer. »

Les parents insistèrent pour avoir des explications. Paul, tout honteux, leur expliqua toute l'histoire : comment ils avaient découvert l'animal, comment ils l'avaient attrapé, et finalement comment il s'était enfuit, et était mort " accidentellement ". Monsieur et Madame d'Aubert se moquèrent d'eux, tandis que Madame de Réan gronda Sophie, puis Lucie en lui reprochant qu'elle n'aurait jamais dû les laisser attraper ce pauvre animal, ou au moins les leur faire relâcher de suite. La conversation se détourna rapidement, quand Madame d'Aubert commença à leur raconter leur voyage d'Italie, rempli de grandes soirées, de bals, d'opéras italiens et de petits salons. Durant tous ces longs discours, Sophie essayait de se rapprocher de Paul, mais celui-ci était constamment à côté de ses parents, à les regarder et les écouter avec un regard, qu'elle n'avait jamais vu chez lui. Le reste de l'après-midi fut calme ; ils étaient restés dans le salon à écouter les histoires de Monsieur et Madame d'Aubert. Paul les écoutait, toujours émerveillé, tandis que Sophie, qui commençait à avoir les yeux dans le vague et à bailler, s'ennuyait et cela depuis un bon moment déjà.

La cloche du dîner la tira de sa torpeur. Durant le repas, Madame d'Aubert leur annonça leur intention de repartir dès demain pour Paris.

MADAME DE REAN – Vous ne voulez pas rester plus longtemps ? Vous avez fait un si long voyage, et vous devez être bien épuisés.

MADAME D'AUBERT – Hélas, il le faut ma chère. Nous avons reçu une invitation, pour un salon donné par Madame du Crécy. Et nous ne le raterions pour rien au monde. On s'y amuse follement ; toute la bonne société y vient.

MONSIEUR D'AUBERT – De plus, des affaires m'attendent. Cela aurait été un plaisir de pouvoir rester. Un peu de repos nous aurait fait du bien.

PAUL – Vais-je vous accompagner, père ?

MONSIEUR D'AUBERT, *un peu gêné, s'adressant à Madame de Réan* – Hum, est-ce que cela vous dérangerait, de garder Paul encore un moment ? L'anniversaire de la petite Sophie, est dans un peu plus de deux mois, à peine. Nous reviendrons pour cette occasion, alors pourquoi ne pas vous le laisser jusque-là.

MADAME D'AUBERT – Et nous ne voudrions pas séparer les enfants, vous comprenez. Ils sont si bien ensembles, et ils ne voudraient s'éloigner l'un de l'autre pour rien au monde.

MADAME DE REAN – Eh bien, Paul est un garçon formidable. Il sera toujours le bienvenu ici. Et il est pour Sophie, un exemple. Ce sera avec joie, que nous le garderions encore, mais, demandons plutôt leur avis. Après tout, ce sont les premiers concernés.

Ils demandèrent d'abord son avis à Paul, qui hésita un moment. Son regard passa de ses parents à sa cousine, et retourna vers ses parents. Il dit alors que sa décision serait celle de Sophie, qu'il dévisagea ensuite en souriant, pour lui signifier qu'il accepterait sa décision, quelle qu'elle soit. Ce fut donc son tour. Sa gorge se noua immédiatement. Deux volontés s'opposaient en elle. Elle voulait, certes le laisser partir, mais au moment où elle pouvait le décider, elle n'y parvenait pas. Elle ferma les yeux, inspira un grand coup, et dit très faiblement : « je préfère qu'il parte ». Elle dut le répéter encore deux fois pour qu'ils la comprennent. Les adultes furent surpris, surtout Madame d'Aubert.

« Qu'as-tu fait à cette bonne Sophie, pour qu'elle t'en veuille ainsi ? demanda-t-elle à son fils. Ce n'est pas cette histoire d'écureuil tout de même ; ce serait si

bête. »

Voyant que Paul ne répondait pas et baisser les yeux, Madame d'Aubert sut qu'elle avait vu juste, et lui demanda d'aller s'excuser de suite et d'arranger cela. Paul ne réagit pas, et sa mère n'insista pas davantage, voyant le malaise que cela provoquait. Le reste du repas, l'ambiance fut un peu étrange, malgré les efforts des adultes pour faire abstraction du sujet.

Le lendemain matin, Monsieur, Madame d'Aubert et Paul s'en allèrent donc. Ce départ fut particulièrement difficile à supporter pour Sophie. Elle avait la mine triste, et n'osait pas regarder Paul en face. Paul quant à lui, cherchait son regard à chaque instant, mais en vain. Quand le moment fatidique vint, et qu'il s'approcha d'elle pour lui dire au revoir, elle ne put s'empêcher de détourner le regard. Si elle le voyait, elle risquait de lui demander de rester, et cela, elle ne le voulait pas. Alors Paul la prit dans ses bras, et Sophie finit par s'abandonner à lui. Une larme coula sur sa joue.

« Elle ne veut pas qu'il reste, mais elle empêche tout de même de partir, ironisa Madame d'Aubert. Ah les enfants, la contradiction même ! Regarde Paul, comme elle a bon cœur ! Elle est déjà toute prête à te pardonner. Alors tu es toujours sûre de ta décision ? Ne t'en fait pas, Sophie, nous reviendrons bien vite et vous serez à nouveau ensembles. Alors ne pleure plus. »

Lorsque la voiture partit, Sophie courut après elle pendant quelques secondes, puis s'arrêta, la fixant disparaître dans l'horizon. Le reste de la journée et les premiers jours suivants, Sophie fut d'une humeur assez maussade. Elle resta dans sa chambre, ou dans la cour du château, à traîner et ne rien faire. Sa bonne essaya de l'égayer mais sans parvenir à trouver les mots. Elle lui disait qu'elle reverrait Paul dans à peine deux mois, et qu'elle n'avait donc pas à être triste. Mais Sophie lui rétorquait alors, qu'elle reverrait Paul partir à nouveau dans deux mois, et qu'elle serait alors plus malheureuse encore. La bonne en parla à Madame qui décida de prendre les choses en main. Elle avait bien pris mesure du chagrin de sa fille et des raisons des dernières péripéties, et voyait bien un moyen pour l'aider à la consoler.

Tous les matins suivants, elle emmena Sophie dans la basse-cour, pour regarder et s'occuper de ses poules. Il y en avait de belles et de nombreuses espèces différentes. Sophie amenait toujours du pain, pour leur en donner. Elle l'émiettait et les lançait un peu partout, de telle manière que les poulets la pourchassaient, et certains allaient même jusqu'à becqueter directement dans sa main, ou dans son panier. Sophie courait, riait, chantonnait : en effet, elle s'amusait beaucoup.

Madame de Réan avait demandé de faire installer une petite galerie, où les poules pouvaient couver leurs œufs. Chaque fois, elles y entraient pour regarder si un nouveau petit oisillon était né, et observaient tous les poussins, qui étaient encore trop jeunes pour aller se balader dehors. Sophie les prenait dans ses mains, les caressait, et les blottissait contre son visage. Un jour, elle assista même à la naissance d'un d'entre eux.

« Maman, Maman regardez ! s'écria-t-elle en sautillant, l'œuf, il est en train de bouger ! »

En effet, on pouvait voir l'œuf se secouer par petit à-coup. Une petite fêlure commençait à se dessiner sur la coquille, et on pouvait déjà entendre des petits " cui-cui " en sortir.

MADAME DE REAN – Oui, il va bientôt éclore. C'est bien la première fois que tu y assistes. Regarde bien.

SOPHIE – Combien de temps cela va-t-il prendre maman ?

MADAME DE REAN – Hum. Vu l'état de la fêlure, cela va prendre encore un peu de temps. Encore au moins une trentaine de minutes.

SOPHIE – Si longtemps que cela ! Oh, je vais l'aider un peu.

MADAME DE REAN – Non, Sophie. Il ne faut pas l'aider. Il doit pouvoir réussir à sortir tout seul. Ce n'est que comme cela qu'il sera capable de survivre, une fois dehors. Cela signifiera qu'il sera assez fort pour pouvoir vivre. Il ne faut pas brusquer les choses et laisser la nature faire : c'est la meilleure maîtresse.

Elles attendirent bien une vingtaine de minutes avant de pouvoir bien distinguer l'animal. Il lui restait encore un petit effort à faire pour totalement sortir de sa coquille. Cinq minutes après, ce fut fait. Sophie le prit de suite dans ses bras.

SOPHIE – Oh regardez, comme il est joli ! Son plumage est noir comme celui d'un corbeau. Que c'est beau !

MADAME DE REAN – Tu as raison, et regarde cette huppe qu'il a sur la tête. Il fera un poulet magnifique. C'est étrange, car la poule, elle, est toute blanche. Allez Sophie, il faut maintenant à présent le rendre à sa mère.

Madame de Réan eut du mal à l'en séparer, mais elle finit par lâcher prise, et

elle put le replacer à côté de la poule couveuse. Cependant, à peine l'avait-elle reposé, que celle-ci donna un grand coup de bec au pauvre petit. Elle s'interposa entre les deux, tapa la tête de la mère, releva l'oisillon qui était tombé du nid et criait. Elle le remit, mais là encore, la poule lui redonna des coups de bec, plus furieuse que jamais, alors que le petit poulet s'approchait d'elle. Elle accourut aussitôt de nouveau, pour prendre le poussin, car sa mère allait finir par le tuer. Elle lui fit avaler une goutte pour le réanimer.

MADAME DE REAN – Quelle vilaine mère que cette poule ! Oser frapper son enfant ainsi, alors qu'il n'a rien fait.

SOPHIE – Oh oui, elle est mauvaise ! Qu'allons-nous faire ? Si nous le laissons avec sa méchante mère, elle le tuera.

MADAME DE REAN – Tu as raison, mon enfant. Pour qu'il puisse vivre et s'épanouir, il faudra le séparer de sa mère. Hum, il est si beau que j'aimerai bien l'élever.

SOPHIE, *bondissant* – Oh oui, oh oui ! Mettons-le dans un grand panier, le panier à pain par exemple, et amenons-le dans ma chambre à joujoux.

MADAME DE REAN, *après réflexion* – Oui, emportons-le et arrangeons-lui un lit. Mais nous nous occuperons de lui, seulement jusqu'à ce qu'il devienne assez grand et fort pour pouvoir se défendre. Après il retournera dans le poulailler. (*Sophie grimaça*). Ne t'inquiète pas, tu pourras toujours lui rendre visite après. C'est pour son bien. Il doit vivre là où il a été fait pour vivre.

SOPHIE – Oh, regardez ! Son cou, il saigne. Et son dos aussi.

MADAME DE REAN – Ce sont les coups de bec de sa méchante mère. Quand nous l'aurons rapporté à la maison, tu demanderas à Lucie du cérat et tu lui en mettras sur ses plaies.

Sophie n'était certes pas heureuse des blessures du poussin, mais toutefois, elle l'était énormément, de pouvoir le soigner. Une fois rentrée au château, elle galopa vers sa bonne, pour tout d'abord lui montrer le poussin qu'elle trouva également magnifique, et ensuite lui demander du cérat. Elle lui en tartina un peu partout, même en dehors de ses plaies, et surtout bien plus que nécessaire. Puis, elle l'amena dans un panier que lui donna sa maman, et l'emmitoufla dans une grosse couverture de laine. Le poussin piaillait, Sophie comprit qu'il avait sans doute faim. Elle demanda à sa bonne ce que les poussins mangeaient, et Lucie lui dit qu'elle lui ramènerait le

nécessaire. Elle revint avec des œufs, du pain, du lait et divers céréales. Sophie prépara une pâtée, en concassant du blé, de l'orge et du jaune d'œuf dur coupé en petits morceaux. Elle écrasa sa mixture pendant un bon quart d'heure, puis trempa le pain dans du lait et l'émietta, et servit le lait dans une coupe. Elle lui avait fait à manger pour plus de dix jours, mais le petit poulet ne mangea rien. Il était triste, souffrait et piaillait misérablement. Il but cependant un peu de lait, ce qui émerveilla Sophie.

Au bout de quelques jours, le poussin se rétablit complètement, on ne voyait plus aucune trace de ses plaies. Sophie s'en occupait à merveille. Au départ, elle était toujours avec lui sous la surveillance de sa bonne ou de sa maman en personne. Mais, voyant qu'elle se débrouillait bien, Madame de Réan commença peu à peu à occulter l'histoire des poissons, et lui laissa finalement l'autorisation de s'en occuper seule. Elle le promenait devant l'entrée ou dans le jardin, lui préparait à manger, cherchant des vers de terre, divers graines ou des pommes. Elle riait à présent tout à fait, sans pensée la retenant dans sa joie ; elle avait fini par réussir à oublier son chagrin, au plus grand bonheur de la mère et de la bonne.

Un mois et demi après, le poussin était devenu un magnifique poulet, très grand pour son âge. On lui aurait deux, voire trois mois. Ses plumes étaient d'un noir aux reflets bleus très rares, et elles étaient également lisses et brillantes. Sa huppe était splendide ; elle était très grande pour son âge, avec de longues plumes blanches et noires virant du violet et au rouge orangé. Sa démarche était noble et élégante, ses yeux, vifs et brillants. Sophie et sa mère en étaient très fières.

Le seul problème était qu'il commençait à devenir trop grand pour pouvoir le garder au château. Il ne logeait plus dans son panier, et n'arrêtait pas de remuer sans cesse. Sophie devait parfois courir des heures avant de pouvoir le rattraper ; une fois même, en voulant lui échapper, il tomba dans un bassin tant il courait vite et faillit s'y noyer. Heureusement Lambert qui était occupé à atteler la voiture près de là, put le sauver de la noyade à temps. Par la suite, Sophie avait bien essayé de l'attacher, mais il se débattait si violemment qu'on pouvait craindre qu'il ne se casse la patte, si ce n'était la corde qui aurait cédé. Madame de Réan le remit alors dans le poulailler, et avait défendu sa fille de l'en sortir :

« Il est devenu trop rapide pour le rattraper, alors il pourrait s'enfuir d'ici. Et dehors, il y a beaucoup de vautours. Ce sont de vilaines bêtes qui pourraient l'enlever. Il faudra encore attendre qu'il soit plus grand avant de lui rendre sa liberté. »

Il ne se passa pas un jour sans que Sophie aille le voir. Et les deux mois étant

bientôt passé, elle songeait avec bonheur, au moment où elle pourrait le montrer à Paul ; une pensée qui ne la quitta plus. Elle avait d'ailleurs parlé du poulet à Paul dans les lettres qu'elle lui avait fait envoyer, et même, commencé à parler de Paul au poulet. Le jour où il devait arriver, Sophie n'arrêtait pas de guetter l'entrée du domaine. Quand elle vit enfin la carriole, elle bondit, courut et cria la nouvelle à tout le monde. En voyant Paul, elle se jeta sur lui, et ils commencèrent à danser de joie.

« Eh bien ! Finalement, ils se sont bien réellement manqués, dit Madame d'Aubert de son côté. Ils sont beaux à voir ; le mieux serait sans doute de les laisser ainsi. »

Les adultes se retirèrent dans le salon, laissant les enfants dehors. Sophie prit Paul par la main et l'amena jusqu'au poulailler.

PAUL – Oh ! Il est magnifique. Quel bel animal ! C'est bien toi qui l'as élevé ?

SOPHIE – Oui, et depuis sa naissance. Je l'ai même vu naître. Maman et Lucie m'ont aidé au départ, mais ensuite, c'est moi qui le nourrissais et jouais avec, toute seule. Il m'a bien aidé à surmonter mon chagrin, tu sais…, après que tu sois parti.

Les enfants se turent un moment. Le poulet s'approcha de Paul qui le caressa alors tendrement, et il le laissa faire, bien docilement. Ils commencèrent ensuite à jouer avec le poulet, c'est-à-dire à le pourchasser en essayant de l'attraper. Ils coururent tant et tant, tombant, se cognant l'un l'autre, se jetant parfois pour essayer d'agripper une aile ou une patte, qu'ils finirent par s'allonger, épuisés et haletants, essayant tant bien que mal de reprendre un peu de leur souffle. Ils s'échangèrent un regard complice et Paul finit par rire aux éclats, suivi rapidement de Sophie.

PAUL – Oh que je suis content d'être de nouveau avec toi ! Nous nous amusons si bien. Tu m'as aussi beaucoup manqué, tu sais.

SOPHIE – Oh oui, moi aussi, ça faisait longtemps que je n'avais pas autant ri.

PAUL, *tout bas* – Tu sais, j'ai passé deux mois horribles…, j'ai été si seul, si…

Il ne réussit pas à finir sa pensée. Il y eut un moment de silence. Paul avait le regard triste qui fixait l'horizon. Sophie s'approcha de lui, lui prit l'épaule et lui dit affectueusement que maintenant il n'était plus seul. Il l'en remercia et lui dit qu'il avait de la chance de l'avoir, et d'avoir une tante qui voulait bien de lui. Ils restèrent ainsi, un petit moment, allongés, à regarder les nuages naviguaient dans le ciel. Lorsque tout à coup Sophie sursauta.

« Que suis-je bête ! s'écria-t-elle. Ma fille, j'avais complètement oublié ma fille. Elle aussi avait hâte de revoir son oncle adoré. Vite, allons-la chercher. »

Ils s'empressèrent de rentrer au château. Paul indiqua à Sophie que le poulet les suivait, mais elle lui dit de le laisser :

« Cela fait également longtemps qu'ils ne se sont pas vus. Ils sont devenus très proches, durant l'époque où que j'élevais le poulet à la maison. Mais depuis que nous l'avons remis dans le poulailler, ils n'ont plus pu jouer ensemble. Le poulailler est un endroit trop dangereux pour ma fille ; jamais je ne l'y amène. »

Quand ils arrivèrent devant l'entrée, Sophie dit à Paul de surveiller le poulet tandis qu'elle courrait dans sa chambre. Elle revint très vite sa poupée à la main, la tendant vers Paul, mais celui-ci l'arrêta lui indiquant la présence d'un gros oiseau, posé à quelques mètres d'ici. Il avait un bec crochu, des yeux perçants, avec un fin duvet gris pour calotte, une collerette brune claire lui entourait le cou, et son plumage brun foncé habillait le reste de son corps. Son regard était féroce lorsqu'il rencontrait le poulet, craintif quand il croisait les enfants.

PAUL – Regarde Sophie, cet étrange oiseau. Il est arrivé il y a une minute et depuis il n'arrête pas de nous fixer.

SOPHIE – Oh ! Quel drôle d'oiseau. Je n'en ai jamais vu de pareil. Il est beau, mais il a un de ces airs bien singuliers. Regarde, il s'approche de nous !

PAUL – Que nous veut-il, il veut peut-être jouer avec nous ? Oh, regarde, le poulet tremble, il a l'air terrorisé.

SOPHIE – C'est qu'il a peur de tout ce qui lui est inconnu. Il était comme cela quand il a vu pour la première fois le chien de Lambert, ou le chat des Thibaut. Je vais voir s'il ne veut pas jouer avec nous.

Sophie s'approcha du drôle d'oiseau qui poussa alors un cri, en battant des ailes. Cela n'empêcha pas la petite fille d'avancer, de telle sorte que l'oiseau finit par s'enfuir. « Reviens, je ne te veux pas de mal, susurra-t-elle. », mais l'oiseau disparut tout de même. Elle en fut bien déçue. Paul lui rappela alors qu'elle devait lui faire retrouver sa fille. Son visage s'éclaircit de suite et elle lui tendit sa poupée. Il joua bien le jeu, complimenta la tenue de la poupée, lui dit qu'elle avait bien grandi et qu'on avait du particulièrement bien s'occuper d'elle ; sauf en ce qui concernait ses cheveux, qui étaient tout emmêlés. Il fit cette observation avec ce sourire taquin aux lèvres qui lui était si caractéristique. Sophie répliqua sans humeur, même plutôt

amusée, que Paul était un oncle bien odieux pour faire une remarque pareille, surtout devant sa nièce qui avait justement passé toute la matinée à se faire belle pour lui, et qu'elle n'y pouvait rien si ses cheveux étaient ainsi faits, s'ébouriffant en quelques minutes même après des heures de brossage. Les enfants continuèrent ainsi un moment, quand une bonne vînt demander Paul en expliquant que ses parents le demander.

« Ils vont sans doute m'annoncer qu'ils vont me laisser ici, souffla-t-il. Eh bien cette fois-ci, je m'en réjouirai. »

Paul s'en alla, laissant Sophie, qui s'occupa alors en coiffant sa poupée, jetant de temps en temps des coups d'œil vers poulet, pour bien vérifier qu'il ne s'éloigne pas trop. Le poulet, lui, s'amusait à dénicher des moucherons et des vers dans l'herbe et le sable. Soudain le drôle d'oiseau réapparut. Sophie voulut à nouveau l'inviter, mais avant qu'elle ne put bouger le moindre cil, celui-ci poussa un cri sauvage et perçant, et se rua sur le poulet qui lui répondit par un cri plaintif. Il l'agrippa dans ses griffes et l'emporta en s'envolant à tire d'aile.

Sophie en resta bouche bée, totalement stupéfaite. Les adultes accoururent en courant, à cause des cris des oiseaux, et sa maman lui demanda ce qu'il s'était passé. Sophie leur raconta tout, et leur demanda ce que cela signifiait.

« Cela signifie que vous êtes une petite désobéissante, que l'oiseau que vous avez vu est un vautour, que vous l'avez laissé emporter mon beau poulet, qui est maintenant tué et dévoré par ce vilain animal. Que vous allez dès à présent, rester consignée dans votre chambre, où vous dînerez afin de vous laisser réfléchir à ce que vous avez fait, à quel point vous êtes vilaine pour qu'enfin vous appreniez à être plus obéissante. »

Sophie baissa la tête et pleura, s'en allant tristement dans sa chambre. « Je ne savais pas, je ne savais pas. », répétait-elle à nouveau. Paul voulait aller la consoler, mais sa mère le retint, en lui disant qu'ils n'en avaient pas fini avec lui. Sophie resta consignée le reste de la journée. Elle eut le temps de réfléchir, et de se dire à quel point il était difficile de ne pas commettre de fautes, et de rester sage. Elle réfléchit encore longtemps à s'en faire mal à la tête, jusqu'à ce que sa bonne vint pour lui servir le dîner. Elle n'avait droit qu'à de la soupe et du pain sec. Lucie profita de son service, pour tenir compagnie à sa petite maîtresse, et essayer de la réconforter du mieux qu'elle put. Cependant, au bout du compte, ce fut elle qui devint triste à force de la voir pleurer ainsi, d'avoir perdu son beau poulet, sans qu'elle ne puisse rien faire pour changer cela.

Sophie regretta durant un bon moment son poulet. Elle se serait sans doute sentie affligée, si elle n'avait pas appris que Paul resterait avec elle. Cette nouvelle suffit à lui rendre le sourire. De plus, son anniversaire approchait, et elle attendait ce jour avec impatience, si bien que, rapidement, elle finit par ne plus du tout penser à son pauvre poulet. Paul, par contre, malgré sa résignation, ne put dépasser complètement sa désillusion. Il lui parla un peu de son séjour avec ses parents. Ils avaient passé la majeure partie de leur temps à agir comme s'il n'était pas là. Son père partait travailler ou sortait vaquer à d'autres occupations et il ne le voyait presque jamais. Sa mère restait toujours aussi distante avec lui, et partait souvent voir des amies l'après-midi, le laissant au soin de sa bonne. Parfois elle l'emmenait avec elle, mais c'était pour le laisser de suite avec les autres enfants de ses amies. Et le soir, c'était presque un miracle s'ils passaient le voir pour lui souhaiter bonne nuit. En effet, la plupart du temps ils sortaient et ne revenaient pas avant qu'il se soit endormi, malgré le fait qu'il essayait toujours vainement de rester éveiller jusqu'à leur retour. Un jour, il avait même entendu ses parents parler de le mettre en pension l'année prochaine. Il était alors venu devant eux, pour les supplier de changer d'idées.

« Un garçon se doit d'aller en pension, gronda son père. Il doit faire des études et se faire une éducation pour se faire une place dans le monde. »

Il répliqua qu'il étudierait bien mieux ici, ou à Réan. La préceptrice qu'avait engagée sa tante l'année passée, convenait très bien pour cela, et il avait appris déjà bien des choses. Sa mère, alla dans son sens, disant qu'après tout, si sa sœur acceptait de le prendre en charge, le plus simple serait de le laisser là-bas. Cela leur ferait certainement très plaisir à lui et à Sophie. Monsieur d'Aubert n'était pas très convaincu, car il estimait que son fils devait grandir dans un milieu d'homme, mais finalement, il se laissa convaincre par sa femme.

« Nous n'allons plus nous quitter, lui avait-il annoncé joyeusement après qu'ils en eurent parlé à Madame de Réan, et qu'elle accepta de bon cœur. »

Il avait dit cela avec un sourire qui était loin d'être surfait, mais il ne put y mettre vraiment tout son cœur. Cependant son trouble s'apaisa à mesure que les jours passèrent, le sourire et la gaieté de Sophie débordant en lui. Aussi, tout redevint comme avant. C'était à nouveau le temps, où chaque jour faisait place à une petite anecdote, le temps des petits jeux et de leurs petites disputes qu'ils entraînent, mais qui n'était jamais bien grave et ne durait jamais bien longtemps, car leur amour restait quoi qu'il arrive, infaillible. En voici une d'entre elle qui illustre bien cette idée, qui se déroula quelques jours après.

Ce matin-là, ils s'amusaient dans une remise, à attraper des mouches qui

voletaient ça et là. Ils les attrapaient un par un, pour les mettre dans une petite boîte en papier que le papa de Sophie lui avait faite. Une fois qu'ils en eurent attrapées beaucoup, Paul voulut voir ce qu'il se passait là-dedans. Il entrouvrit légèrement le couvercle, juste assez pour pouvoir y coller son œil. Les mouches virevoltaient violemment, se cognant contre le verre et les uns les autres ; certains même se battaient entre eux. Paul commentait la scène avec amusement.

« Oh, comme cela remue là-dedans. Que c'est drôle ! ils se battent entre eux. Il y en a une qui mordille l'aile d'une de son amie, et une autre lui arrache une patte. Oh comme elles se battent ! En voilà quelques-unes qui tombent, et là-bas d'autres qui se relèvent… »

Sophie le pria de lui laisser voir. Il ouvrit un peu plus le couvercle pour qu'elle puisse placer un œil, mais le referma de suite : une des mouches avait failli lui rentrer dans l'œil. Il lui dit alors d'attendre encore un peu, ce qui ne lui plût pas du tout. Elle lui redemanda poliment ; Paul lui répondit en continuant à lui commenter la bataille. Elle s'impatienta alors, tira légèrement la boîte ; il répliqua, en tirant de son côté. Furieuse, elle tira encore plus fort ; il fit de même. Ils continuèrent tout deux à s'entêter ainsi, tant et si bien qu'ils finirent par déchirer la boite, libérant ainsi toutes les pauvres mouches. Elles en profitèrent pour s'échapper, mais au passage, prirent la peine de se venger en se jetant sur eux, entrant dans leurs yeux, leur nez et leur bouche. Sophie et Paul s'enfuirent de la pièce, donnant des grandes tapes dans le vide.

SOPHIE – C'est de ta faute ! Si tu avais été gentil, tu m'aurais donné la boîte, et au lieu de cela, voilà que tu me la déchires !

PAUL – Non, c'est de la tienne. Il ne fallait pas se montrer si impatiente. Mais comme toujours, tu n'en fais qu'à ta tête, et fais la capricieuse.

SOPHIE – Tu n'es qu'un égoïste, tu ne penses qu'à toi, reconnais au moins tes fautes.

PAUL – Et toi tu n'es que colère, tu es toute rouge, comme les dindons de la ferme avec leur crête.

SOPHIE – Comme les dindons ! Vous êtes méchant, Monsieur. Ce n'est pas étonnant que votre mère ne veuille plus de vous.

PAUL – Et vous Mademoiselle, vous êtes vilaine. Une vilaine petite fille qui n'apprenez rien de vos erreurs, et les répétez sans cesse !

Sur ce, les enfants se retirèrent pour bouder chacun de leur côté. Ils jouèrent dans leur coin, sans jeter un regard-là où se trouvait l'autre. Ce manège dura toute la matinée. Sophie s'ennuya très rapidement, mais elle ne voulut pas le montrer. Elle se mit à chanter gaiement et partit vers la remise pour entamer une nouvelle chasse aux moucherons, mais il n'en restait plus beaucoup, et le peu qu'il restait ne se laissa pas prendre ainsi. Elle s'en lassa bien rapidement et pensa à Paul et à leur dispute, aux mots durs qu'elle avait prononcés mais qu'elle ne pensait pas. Cela ressemblait beaucoup à celle qu'ils avaient eue avant son départ. Elle se trouva alors bien sotte, quand elle songea à ce qu'ils s'étaient dit au moment de leur retrouvaille, les gentils mots qu'il avait eus pour elle, et de la tristesse qu'il dégageait à ce moment-là. En y repensant, elle se dit qu'il en dégageait toujours, même s'il essayait de le cacher. Cependant, alors qu'elle allait le retrouver, elle passa près de la boîte en papier déchirée, et elle ne put s'empêcher d'avoir mal. Elle entendait les quelques mots qu'il lui avait assénés. Il lui avait bien dit qu'elle était vilaine, et elle n'aimait pas du tout ce mot. Même si Paul l'avait dit sur le coup, il avait tout de même de quoi se reprocher. Et aussi, pourquoi est-ce que cela devrait toujours être à elle de s'excuser ? N'avait-il pas lui aussi ses torts ? Pour une fois, se serait à Paul de venir à elle ; s'il le faisait, elle lui pardonnerait de bon cœur, sinon… Une abeille, en se cognant contre la vitre d'une fenêtre, la tira de ses réflexions. Elle attira aussitôt son attention.

Elle connaissait les abeilles et les guêpes, et savait qu'elles piquaient. Elle le savait bien car une fois, alors qu'elle avait à peine un peu moins de deux ans, une abeille l'avait piquée alors qu'elle était en train d'admirer des fleurs. Ce matin-là, Lucie lui avait parlé des fleurs qu'on venait d'installer dans la serre, et lui avait dit que ces fleurs étaient très belles et avaient un doux parfum. Elle avait beaucoup excité sa curiosité, sans parvenir toutefois à la combler, ne serait-ce que partiellement, avec des réponses qui demeuraient fatalement vagues pour un enfant, voire même insensées. Car en effet, à cet âge, on ne peut comprendre le langage des mots, qui ne peut par nature rien montrer ni donner immédiatement, mais uniquement décrire les choses, en s'appuyant sur les souvenirs et les conceptions que l'on a d'eux, c'est-à-dire ce qui fait défaut aux enfants justement. Quelles odeurs pouvaient-elles dégager, et à quoi ressemblaient-elles ? Elle n'avait qu'une envie ce jour-là, c'était de l'apprendre en allant les observer et les sentir.

Elle alla donc dans la serre que venait de faire construire sa maman, et put tout à son aise satisfaire sa curiosité. Elle prit le temps d'admirer et surtout sentir chaque fleur. Seulement, dans l'une d'elle butinait une abeille. Quand Sophie posa son nez dessus, l'abeille affolée chercha à s'enfuir, mais malencontreusement, elle fila droit dans son oreille. La petite, pourtant effrayée, parvint tout de même à se souvenir, de ce que lui avait dit sa bonne sur les abeilles : « Ce sont de gentils petits insectes qui

nous servent à produire ce miel que vous aimez tant. Elles ne font de mal aux autres que si on les embête, tout comme nous. Alors si vous en rencontrez une, faites comme si elle n'était pas là et il n'arrivera rien. ». C'est pourquoi, malgré ce bourdonnement qui résonnait en elle et qui la terrifiait, elle essaya de rester calme et impassible. Elle ne pouvait pourtant s'empêcher de se contracter et de fermer les yeux, mais parvenait tout de même, à ne pas bouger. Néanmoins, l'abeille prise au piège, elle, ne se calmait pas, et s'agitait en toutes directions pour essayer de se dégager. La peur commença à gagner Sophie totalement. Elle finit par secouer la tête, donner de grandes tapes en courant au hasard, de telle manière que l'abeille la piqua juste avant de parvenir à se sauver. Le résultat, fut que le lobe de son oreille gonfla énormément, et n'avait pas arrêté de la démanger pendant plus de trois jours. Mais surtout, elle avait conservé une certaine rancœur envers ces si « gentilles bêtes. »

« Oh une abeille ! Quelle vilaine bête ! marmonna-t-elle. Elle vient piquer quelqu'un, et en piquera encore beaucoup d'autres. Elle doit sans doute y prendre beaucoup de plaisir, la vilaine, car oui, c'est une vilaine bête, sûrement aussi vilaine que ces vilains vautours. Et regardez-la, elle se cogne et se recogne sur cette vitre. Qu'elle est bête ! »

Sophie sortit de la remise, et en fit le tour pour atteindre l'abeille. Elle chercha dans sa poche son mouchoir, l'entreposa dans ses mains pour saisir l'insecte en toute sécurité. L'abeille n'eut pas le temps de réagir et se retrouva entre ses mains. Sophie la tint bien fortement par la patte pour qu'elle ne puisse s'enfuir. Elle découvrit un peu le mouchoir pour pouvoir bien l'observer, et sortit son petit couteau d'écaille, celui offert par son papa. « Maintenant tu ne feras plus de mal ! Tu vas payer pour toutes les vilaines piqûres que tu as faites. », lui lança-t-elle. Seulement l'arrivée de Paul l'arrêta dans son mouvement :

« Que fais-tu Sophie avec cette bestiole ? lui demanda-t-il. »

SOPHIE, *avec rudesse* – Laisse-moi tranquille, *vilain.* Cela ne te regarde pas.

PAUL, *avec ironie* – Oh pardon, Mademoiselle la furieuse. Je vous demande bien pardon de vous avoir parlé et d'avoir oublié combien vous êtes impertinente et mal élevée.

SOPHIE, *faisant une petite révérence moqueuse* – Eh bien je vais le dire à Maman. Comme c'est elle qui m'a élevée, je suis sûre qu'elle sera contente du compliment.

PAUL, *inquiet,* – Oh non Sophie, ne fais pas cela. Elle me gronderait.

SOPHIE – Oh que si, je vais le dire. Et tu l'auras bien mérité.

PAUL – Méchante, va ! Ne compte plus sur moi pour te couvrir dans tes bêtises.

Paul s'en alla pour éviter Sophie, qui était enchantée de lui avoir fait peur, bien qu'elle n'ait eu nullement l'intention de faire ce qu'elle avait prétendu. Elle était tout de même entre deux sentiments, car elle se doutait bien qu'il était venu pour se réconcilier. Mais à ce moment-là, pour une raison qu'elle ignorait, elle ne le laissa pas faire. Son cousin parti, elle recommença à s'occuper de l'abeille tranquillement, la posa par terre, et d'un coup de couteau, lui trancha la tête qui roula par terre. Sophie trouva cela très drôle. Elle continua avec le dard, une aile, puis l'autre, puis une patte, puis encore une autre… Elle s'amusait tellement qu'elle n'entendit pas arriver sa maman et sa tante, qui s'approchaient doucement derrière elle, pour regarder à quoi elle pouvait bien jouer. Elles virent alors Sophie trancher la dernière patte de la pauvre abeille, en riant.

Indignée, Madame de Réan prit sa fille par l'oreille en tirant très fort. Sophie, stupéfaite, gémit et pleura encore et encore, implorant et montrant à quel point elle souffrait. La mère répliqua sèchement :

« Et l'abeille, as-tu pensé combien elle souffrait quand tu t'es amusée à la torturer ainsi ? As-tu déjà oublié l'histoire des petits poissons ? Vous êtes une méchante fille, Mademoiselle. Une petite vilaine, qui aime à faire souffrir les bêtes et ensuite, fait semblant de se repentir pour recommencer à nouveau ses cruautés. »

Sophie supplia, pria. Elle eut beau dire qu'elle n'avait pas oublié, que l'abeille était vilaine et bête, qu'elle était désolée, sa mère tirait plus fort encore. Elle regardait sa fille avec fureur, et on aurait dit qu'elle s'apprêtait à la gifler. Sophie d'ailleurs, ferma les yeux et mit ses bras devant son visage comme pour se protéger. Mais rien ne vint. Madame de Réan relâcha simplement son oreille, et lui dit froidement :

« Cette fois, je vous en ferai souvenir, Mademoiselle. D'abord vous n'aurez plus votre couteau, vous en avez fait bien trop de mal. Il ne vous sera jamais rendu, car l'on ne peut pas se fier à vos dires. Et pour que vous n'oubliez pas l'horreur que vous avez commise, vous porterez en collier, les morceaux de cette malheureuse petite abeille, que vous avez pris tellement plaisir à découper. Et ce, jusqu'à ce qu'ils tombent d'eux-mêmes en poussière. »

Sophie eut beau protester, pleurer, rien y fit. Elle porta les morceaux de l'abeille, enfilés sur un ruban noir, en guise de collier. Elle resta seule, sanglotant,

toute honteuse de cette déshonorante parure. Elle n'osa pas dire à sa bonne ce qu'il était arrivé, quand elle vint la questionner, et resta cloîtrée dans sa chambre. Paul, lui, n'osa tout d'abord rien dire. Il alla toute de même la voir le lendemain, l'embrassant et lui présentant ses excuses pour toutes les sottises qu'il lui avait dites. Il réussit même à lui faire croire que les couleurs jaunes, oranges, bleues et noires de l'abeille faisaient un très joli effet, et que l'on aurait dit que le collier était en fait serti de pierreries et de jais. Sophie le remercia. Elle fut émue et soulagée par l'amitié que lui offrait toujours Paul, malgré tout ce qu'elle avait beau faire. Cependant, elle resta tout de même un peu chagrine. Sa plus grande crainte fut que son collier resta toujours intact, à la fin de la semaine, car le samedi qui arrivait, était le 19 mai, le jour de son anniversaire. Et elle voulait que ni ses amies, ni surtout son papa, ne le voient. Mais la veille, alors que les morceaux de l'abeille étaient toujours entiers, Paul lui fit un merveilleux cadeau en les écrasant, sans faire attention, alors qu'il jouait avec elle au loup, de manière à ce qu'il n'en resta rien. Il courut prévenir sa tante qui permit enfin à Sophie de retirer son ruban noir. Ce fut ainsi qu'à l'aube de ses quatre ans, Sophie apprit à ne plus faire de mal aux bêtes, quelles qu'elle fut. En tout cas, plus consciemment, mais nous verrons par la suite.

III

Le thé

Sophie se réveilla en sursaut. Elle bondit rapidement de son lit, prit sa fille et dansa avec elle en sifflotant. C'était le jour de son anniversaire et cela la comblait de bonheur : des frissons la parcouraient et elle ne pouvait plus s'empêcher de sourire, à s'en faire mal à la mâchoire. À chaque anniversaire, c'était un peu toujours comme cela ; elle était à chaque fois, gaie et radieuse. Elle avait toujours droit à un beau cadeau que sa maman ne lui annonçait pas à l'avance, pour lui garder la surprise, et le matin, elle cavalait vers sa chambre, dévalant les escaliers imprudemment, pour découvrir ce qu'elle lui avait acheté ; elle était même tombait une fois, sans grave blessure toutefois, heureusement. Mais ce jour-là, c'était un peu différent, il y avait quelque chose de plus pour la mettre dans cet état de gaieté, qui semblait perpétuel…

La veille, elle en était déjà toute excitée. Elle n'arrêtait pas de dire à sa bonne que demain, ce serait elle qui se réveillerait la première, et qu'elle accourrait la réveiller, ainsi que tous les autres. Lucie lui rétorqua alors qu'elle devrait pour cela se coucher tôt, et qu'il était justement l'heure.

« Oh, non ! Je ne peux pas, je suis trop excitée pour cela, lui répondit-elle. Mais ce n'est pas un problème de toute façon, si je n'arrive pas à m'endormir, alors je n'ai qu'à ne pas dormir du tout, et cela fera tout comme. »

Lucie ria, puis lui demanda de se montrer raisonnable. Il fallait bien dormir si elle voulait être en pleine forme et toute belle pour ses quatre ans. Elle la borda et ne la laissa que lorsque sa petite maîtresse eut fermé les yeux tout de bon. Enfin, jusqu'à ce qu'elle le lui fasse croire ; car, dès que sa bonne eut fermé la porte, Sophie les rouvrit et sortit de son lit aussitôt, plus excitée que jamais. Elle passa une bonne partie de la nuit à parler avec sa fille, à lui raconter ce qu'elle ferait demain, toutes ses attentes, toutes les choses qu'elle lui avait en fait déjà racontées les jours précédents. Et sa fille, en bonne confidente, toujours égale dans sa remarquable affabilité, sachant se montrer à l'écoute comme personne, sans jamais interrompre, la pria de continuer

tant et tant qu'elle finit par n'en plus pouvoir, et se laissa bercer par la fatigue au beau milieu d'une phrase. Cependant, malgré sa courte nuit, elle se réveilla dès l'aube.

« Oh ma fille, nous y sommes enfin ! s'écria-t-elle, la tenant dans ses bras. Ce jour que j'ai tant attendu, dont j'ai rêvé des nuits entières, est enfin arrivé. Aujourd'hui j'ai quatre ans, mais comme tu le sais, ce n'est pas cela qui me met en joie, non. Ce n'est pas non plus les beaux cadeaux que je vais recevoir, ni même le fait que mes amies viendront me voir et jouer avec moi. Aujourd'hui, mon père revient enfin… Oh, comme j'ai hâte, que je meurs d'impatience ! J'ai tant de choses à lui dire ! Tout d'abord, je m'élancerai dans ses bras, et il me portera dans son dos ; je lui soufflerai alors à l'oreille, tout ce que j'ai vécu cette dernière année, toutes ces choses que j'aurais voulu lui dire mais que je n'ai pas pu, car il n'était pas là. Et je parlerai de toi bien sûr. Vous vous connaissez déjà, je le sais bien ; c'est lui-même qui t'a choisie ! Mais il ne sait pas encore combien tu comptes pour moi, quel bien tu m'as fait et ainsi me permettre de supporter son absence. »

Elle resta silencieuse quelque temps, rêvant encore sans doute à ce qui la transportait depuis des semaines. Puis tout à coup, elle lui déclara qu'il fallait se faire belle pour le recevoir. Elle passa l'heure qui suivit à préparer sa fille : choisir la tenue qu'elle lui mettrait, la coiffer, la peigner, la rendre aussi belle que possible. La poupée rechigna un peu, mais Sophie lui argua qu'il fallait souffrir pour être belle et par cette sage réflexion réussit à lui faire entendre raison. Quand elle eut terminé, elle la plaça devant le miroir pour qu'elle puisse constater le résultat de ses efforts.

« Regarde comme tu es belle ma fille, déclara-t-elle avec admiration. Bien mise, avec de beaux rubans dans les cheveux ! Par contre tes cheveux, eux, sont bien raides. Ils seraient mieux bouclés. C'est pour cela que je les ai mouillés ; pour t'en faire des papillotes. Dans une heure, je les passerai au fer et tu auras de belles bouclettes. Tu verras, ce sera magnifique ! (*soupir*) Oh, tu en as de la chance tout de même. (*Elle se regarda dans le miroir, tenant ses cheveux*). Moi mes cheveux sont affreux, et je ne peux rien y faire. Et mes sourcils… »

Sophie était coquette, cela faisait partie de ses petits défauts. Elle désirait qu'on la trouve jolie, mais ce n'était pas le cas. En tout cas, on ne lui en faisait jamais le compliment ; ou alors juste les convenances d'usage qu'on fait habituellement aux petits enfants de son âge. Elle enviait beaucoup pour cela, son amie Camille de Fleurville, qui elle, avait souvent droit aux éloges. Elle en était quelque peu complexée. Pour parler franchement, c'est vrai, on ne pouvait pas dire qu'elle était belle. Elle avait pourtant une bonne petite bouille, remplie de gaieté et de fraîcheur ;

de jolis yeux gris, pleins de malice. Mais elle avait également un nez en l'air un peu gros pour son visage ; une très grande bouche, toujours prête à rire, des sourcils très fins qui se voyaient à peine, et enfin des cheveux raides, tout ébouriffés, coupés assez court, qui lui faisait ressembler de loin à un petit garçon. Pour ne rien arranger, elle était souvent mal habillée : une simple robe de percale, décolletée et à manche courte ; jamais de gants ni de chapeaux, il fallait qu'elle prenne le soleil et ce, même si cela lui faisait ressembler à une vulgaire paysanne ; jamais de collier, de bracelet, ni même de ruban, sa maman voulait qu'elle s'habille de façon sobre, déjà car elle déchirait ses affaires à une vitesse folle, et surtout parce qu'elle n'aimait pas toutes ces frivolités, encore plus chez une petite fille.

Mais au dire de Sophie, on aurait dit qu'elle était vraiment horrible. Sa bonne lui disait pourtant qu'elle l'a trouvée fort jolie, mais rien y faisait : quand elle se regardait, il y avait toujours quelque chose qui lui était insupportable. Cette fois-ci, son attention se retint sur ses sourcils. Elle regarda, sur le portrait accroché au mur, ceux de sa mère, et les compara à ceux qui se reflétaient sur le miroir.

« Regarde, les sourcils de Maman sont si beaux ! dit-elle des étoiles plein les yeux, bien marqués et bien prononcés, tout en étant délicats. Je n'ai vraiment pas de chance, les miens ne sont pas du tout pareils. Pourquoi n'ai-je pas les mêmes ? Mes sourcils sont bien maigres en comparaison. On croirait que je n'en ai pas. Ils sont si laids, et il n'y a rien à faire. »

Sophie réfléchit quelques secondes. Elle se souvint que Lucie lui disait que les cheveux devenaient plus longs et plus épais à mesure qu'on les coupe régulièrement.

« Hum, se dit-elle, puisque les cheveux repoussent plus beaux lorsqu'on les coupe ; mes sourcils, étant de petits cheveux, si je les coupe souvent, deviendront aussi beau que ceux de Maman. »

Elle prit ses ciseaux et avec eux, essaya tant bien que mal de rendre ses sourcils plus beaux et épais. Elle mit beaucoup de temps, se faisant mal, et faillit même se couper. Mais comme elle l'avait dit à sa fille quelques minutes auparavant, il fallait savoir souffrir pour être belle ; et comme elle était déterminée à cela, elle réussit par totalement les faire disparaître, jusqu'au dernier poil. Elle se regarda dans la glace, et en fut horrifiée.

Aussi étonnant que cela paraisse, Sophie n'avait pas pensé qu'en coupant ses sourcils, elle serait peut-être plus belle après, mais en tout cas, certainement bien plus laide dès à présent. Elle regretta de suite son expérience, blâmant sa sottise, pleurant

presque. Soudain elle entendit des pas dans le couloir ; c'était sa bonne qui venait. Elle plongea rapidement dans son lit et cacha sa tête sous sa couverture.

LUCIE, *riant* – Encore au lit à cette heure-ci ! Eh bien, je m'attendais à ce que vous me réveilliez ce matin ; et finalement c'est moi qui viens le faire. (*elle vint vers lit pour tirer la couverture, mais Sophie y resta agripper*). Allez, debout ! (*voyant qu'elle ne réagissait pas*) Allons ! vous qui étiez si impatiente hier, vous faites la paresseuse aujourd'hui.

Lucie tira la couverture pour de bon, et cette fois-ci, Sophie ne put la retenir. Elle se tourna alors pour lui faire dos, et cacha son visage dans ses mains. La bonne, surprise, la retourna puis lui fit retirer ses mains. La vue de son visage, lui fit lâcher un petit gloussement qu'elle retint très vite, voyant la tristesse qui l'habitait.

LUCIE – Voyons que vous est-il arrivé ?

SOPHIE, *gémissant* – Je voulais me faire belle pour Papa, alors je me suis coupée les sourcils. Et maintenant je suis affreuse ! En me voyant, il va se moquer de moi. (*elle se jeta sur sa bonne pour l'enlacer*)

LUCIE, *serrant Sophie toute contre elle* – Allons, allons. Nous allons voir comment arranger cela. Mais ne vous en faites pas. Pour un père, sa fille est toujours belle, quoi qu'il arrive. Et en vous habillant élégamment, vous coiffant comme il faut, on y fera plus attention.

SOPHIE, *les yeux pleins d'espoir* – Est-ce que mes sourcils auront le temps de repousser, d'ici la fête ?

LUCIE, *tristement* – Malheureusement, je crains que cela soit impossible.

Lucie prépara Sophie comme jamais : elle l'habilla avec sa plus belle robe, lissa ses cheveux au fer, lui donnant pour une fois une coiffure acceptable. Cela n'empêcha pourtant pas Sophie de ronchonner. Quand la bonne lui dit de mettre ses souliers bleus qu'elle avait cirés tout spécialement pour l'occasion, Sophie rouspéta, prétextant qu'elle voulait mettre les blancs, car les bleus étaient devenus trop petits maintenant qu'elle avait quatre ans. Lucie partit les chercher et les cirer de mauvaise grâce, sans toutefois se plaindre explicitement, car elle savait bien que sa maîtresse était quelque peu énervée. Celle-ci, restée seule, gigotait sur sa chaise. Elle ne tenait

plus en place. Elle chercha quelque chose à faire, vit le fer encore chaud, sa fille juste à côté, et elle se dit que c'était le moment idéal pour s'occuper d'elle. Puisqu'elle ne le serait pas, il fallait au moins que sa fille soit belle pour que son papa puisse être fier de quelqu'un. Lorsqu'elle mit le fer sur les cheveux de la poupée, ceux-ci commencèrent à fumer, mais elle n'y fit pas attention. Quand soudain, une flamme commença à prendre. Le feu s'étendit en un éclair sur toute la chevelure. Elle poussa un cri, lâcha la poupée de panique, et le feu commença à prendre sur le tapis. Il se serait sans doute répandu, si Lucie, alertée par les cris, n'était pas accourue et n'avait pas versé dessus, l'eau d'une bassine qui par chance se trouvait dans la chambre.

Lucie gronda ; Sophie s'expliqua tant bien que mal en pleurnichant à moitié. Rien ne ressemblait décidément à la journée dont elle avait tant rêvé. En voyant sa détresse, Lucie changea de ton et la rassura en lui disant qu'elle s'arrangerait pour que personne ne sache ce qui s'était passé. Elle nettoya le sol et le tapis qui n'avaient pas eu le temps de vraiment brûler, de telle façon que personne n'aurait pu deviner l'incident. Par contre, pour la poupée, c'était une autre affaire. Elle avait réussi à raccommoder le visage dont la cire avait légèrement fondue, sans parvenir à enlever toutefois toutes les traces, mais pour les cheveux, il n'y avait rien à faire excepté les couper mi-court. Sophie en fut très attristée. Maintenant sa fille avait à peu près la même coiffure qu'elle, mais elle remercia tout de même Lucie de ses efforts.

La bonne lui annonça que sa mère la demandait. Elle l'aida à enfiler ses souliers, l'emmena jusqu'à la porte de la chambre de Madame avant de la laisser. Sophie prit un peu de temps avant de toquer ; elle s'annonça timidement puis entra, en prenant bien garde de rester hors du champ de vision de sa maman, qui était occupée devant sa glace, à démêler et à coiffer ses cheveux.

MADAME DE REAN, *sans la regarder* – Sophie, j'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer. J'ai reçu une lettre ce matin ; ton père ne pourra pas venir, il a des obligations qui l'en empêche.

SOPHIE, *la voix tremblante* – Mais Maman, il m'avait pourtant promis de…

MADAME DE REAN, *l'interrompant* – Je sais que cela t'attriste, mon enfant, mais il faut te montrer raisonnable. Ce n'est pas par plaisir que ton père doit rester à Paris. Tu sais qu'il est responsable d'une partie des chemins de fer. Il y a eu un accident, un grave accident ; un train a déraillé ; des gens sont morts. Leurs proches ne les reverront plus jamais ; eux, ont une raison d'être triste. Et ton père doit s'occuper de ce drame, tu comprends ? Mais il reviendra dès qu'il aura terminé, dans une semaine, voire deux, pas plus. En attendant, sois patiente.

Cependant, malgré tout ce qu'elle pouvait dire, Sophie ne pouvait pas s'empêcher d'être triste, effondrée même. Elle voulut protester, ouvrit la bouche, mais sans que rien n'en sortit. La mère sentit bien son malaise. Elle savait, avant même de lui annoncer, que rien ne pourrait consoler sa fille. Cependant, s'il n'y avait rien qu'elle puisse dire pour soulager sa peine actuelle ; elle se devait au moins de soulager celles à venir. En attendant, elle avait gardé une petite surprise à lui annoncer, en espérant que cela puisse détourner son esprit quelque temps. Monsieur d'Aubert devait partir plus tôt que prévu. Il viendrait les voir dès dix heures et Sophie recevrait donc ses cadeaux plus tôt que prévu, dès ce matin. Seulement, cela ne l'égaya pas le moins du monde ; elle resta toujours aussi sombre et silencieuse, se retira et sortit dehors, dans le jardin, où elle resta assise au bord d'un bassin, agitant ses jambes et jetant des cailloux dans l'eau. Elle ne pleura pas, garda une mine grave, et pensa.

« Il ne m'arrive que des malheurs aujourd'hui ! et je ne peux rien y faire, se lamenta-t-elle. (*elle prit une nouvelle pierre, qu'elle jeta dans la mare*). Pourquoi a-t-il fallu que cet accident arrive aujourd'hui ! Juste d'un jour, d'un malheureux jour ! Si cet accident avait eu lieu demain, alors personne ne s'en serait aperçu ! Mais ce n'est sans doute pas raisonnable, de prier pour décaler le cours du temps, n'est-ce pas ? Ou alors, au moins que… (*Elle réfléchit quelques secondes*). Et si je ne savais pas que mon anniversaire était aujourd'hui, si tout le monde pensait que j'étais née, deux semaines plus tard. C'est tout bête, presque rien, et cela aurait tout changé. Je serais maintenant toujours en train d'espérer, heureuse et impatience ; et aujourd'hui aurait été un autre jour, un jour comme les autres, sans peine et sans malheur. Et lorsque mon " faux " anniversaire serait arrivé, tout aurait été comme dans mes rêves, mon papa me prenant dans ses bras, me hissant sur ses épaules et me faisant tournoyer tout autour du château…, Mais ce n'est toujours pas raisonnable, n'est-ce pas ? de rêver à des mensonges. Et il faut l'être ; c'est ce que Maman me demande toujours. Mais je me demande parfois ce que cela signifie exactement, c'est-à-dire, ce que cela implique que je fasse ici et maintenant. »

Sophie continua ainsi pendant un bon moment, avec ces drôles de pensées qui la traversaient. Elle en était si absorbée qu'elle ne vit, ni n'entendit Paul arriver, et s'approcher derrière elle. Quand il posa sa main sur son épaule en lui souhaitant « bonne anniversaire ! », elle sursauta. Déjà, cela fit bien rire Paul, alors quand elle se retourna tout à fait et qu'il put voir son visage, il explosa.

SOPHIE, *énervée* – Pourquoi rigoles-tu ainsi ? Qu'a donc mon visage de si amusant. Est-ce la détresse qu'on peut y lire, qui est si drôle ?

PAUL, *se retenant* – Désolée, ma chère Sophie. Je comprends bien que cela te rend triste, mais tu avoueras, qu'il y a tout de même de quoi sourire.

SOPHIE, *une larme coulant de ses yeux* – Tu es méchant Paul… Toi, je pensais que tu me comprendrais.

PAUL, *peiné* – Je ne pensais pas que tu le prendrais si mal, j'en suis désolé. C'est juste que je n'aie pas pu me retenir. Mais ce n'est pas de ta peine dont je riais, voyons. Cela je ne l'avais même pas remarquée ! C'est juste que cela saute directement aux yeux, et il faut dire, c'est vrai, que cela fait si " étrange ".

SOPHIE – Mais, de quoi parles-tu ?

PAUL – Eh bien, de tes sourcils évidemment !

Sophie resta interdite un instant. Dans ses malheurs, elle avait fini par oublier son premier. Elle passa ses doigts, là où aurait dû être ses sourcils, comme si elle en avait besoin pour s'en rappeler, et tout à coup, tout lui revint. Elle commença à s'en apitoyer, mais rapidement, ses geignements se transformèrent en rires, et elle se jeta au cou de Paul, lui demandant pardon. Celui-ci en fut bien sûr, tout interloqué ; il ne pouvait comprendre pourquoi Sophie riait soudainement de si bon cœur. Elle riait du quiproquo qui venait d'avoir lieu, et de la réflexion qu'elle était en train de se faire. Un malheur peut en réduire un autre, le faire disparaître même, quand l'agitation et la peine causés par le premier devient ridicule en comparaison du nouveau. Elle s'était vue en train de pleurnicher, se tourmenter, s'énerver pour si peu. Et elle visualisait également parfaitement la scène qui se serait jouée, si elle n'avait pas appris l'absence de son papa, aujourd'hui. Sans doute se serait-elle encore disputée avec Paul, car il aurait simplement trouvé drôle ce qui l'était tout naturellement. Elle l'aurait boudé de rage, lui, avec raison, se serait moqué davantage de son emportement. Étrangement, cette vision l'amusait beaucoup.

Sophie raconta à son cousin ses mésaventures de la matinée. Celui-ci l'écouta avec attention, se montrant toujours aussi compréhensif qu'à l'accoutumé. Il était d'un grand réconfort pour Sophie, qui savait qu'avec lui, elle aurait toujours quelqu'un pour la soutenir, et ce, même quand il ne la comprenait pas totalement, comme c'était le cas ici. Elle finit en disant qu'elle avait vraiment de la chance d'avoir un cousin pareil, mais que malgré cela, elle ne pouvait s'empêcher d'être triste. Elle ne pouvait pas rester, comme le voulait sa maman, insensible comme le marbre, et elle voulait continuer à battre des jambes, jeter des pavés dans le bassin, même si elle savait bien que cela était vain. Paul essaya de la réconforter.

PAUL, *souriant* – Quelles drôles de pensées tu as là, ma Sophie ! Tu as mûri j'ai l'impression. Serait-ce déjà l'effet de tes quatre ans ?

SOPHIE – Sans doute. Je me sens plus grande maintenant, mais pas encore suffisamment. Pas assez, pour ne plus ressentir de peines.

PAUL – Peut-on mûrir suffisamment pour cela ? Je me le demande. Quand je vois les adultes, c'est vrai que j'ai souvent l'impression qu'ils sont paisibles, qu'ils ont réponse à tout, et savent réagir à toutes les situations. Mais parfois, dans de rares et graves circonstances, il m'arrive également de les voir comme des personnes faillibles, qui peuvent tout comme nous, douter, hésiter, et agir sans savoir si ce que l'on fait, est la meilleure chose à faire.

SOPHIE – En tout cas, moi, je n'ai jamais vu Maman faillir, et je ne pense pas que cela soit possible. La seule chose, c'est qu'elle a souvent peur pour rien. C'est pour cela qu'elle m'interdit tant de chose, je crois.

PAUL – Et que t'a dit ma tante exactement, pour te réconforter ?

SOPHIE – Juste d'être raisonnable et de me montrer patiente. Que Papa reviendrait bientôt, et que je devais me sentir heureuse de cela. Que beaucoup d'autres n'ont pas cette chance. Mais cela ne m'aide pas, non. Pas du tout.

PAUL – Je trouve pourtant que c'est un bon conseil. Moi même quand je t'écoutais, je ne pouvais m'empêcher de penser, que toi au moins, tu avais des parents qui te chérissent et t'aiment, alors que moi… C'est à peine si mes parents s'occupent de moi : dès qu'ils rentrent ici, ils repartent en voyage aussitôt, et même (*l'émotion gagna peu à peu sa voix*), quand ils restent, comme en ce moment, ils se comportent comme si ma présence les gênait, me parlent toujours de me mettre en pension, et…

SOPHIE, *en l'embrassant sur la joue* – Pauvre Paul ! Moi aussi je veux pouvoir t'aider et te réconforter comme tu le fais si bien pour moi.

Les adultes les appelèrent et interrompirent ainsi, cette attendrissante marque d'affection. Il était l'heure pour Sophie de recevoir ses cadeaux. Elle était un peu anxieuse de se montrer devant les adultes ; car, même si à présent, elle ne se souciait plus de ses sourcils, elle l'était toujours à l'idée d'être l'objet de moqueries. Paul lui promit alors de rester toujours à côté d'elle durant ce moment, pour la soutenir, pour qu'elle n'affronte pas seule les railleries. De plus, il ajouta que les cadeaux seraient sans doute un bon moyen pour se changer les idées. Celui qu'avaient emballé ses parents, était gigantesque, mais il ne fallait pas en attendre trop, car ils ne faisaient

jamais de cadeaux très “ adaptés ” ; pour lui en tout cas. Sophie et Paul allèrent au salon où se trouvaient leurs parents. Elle chercha son regard avant d’ouvrir timidement la porte. Ils ne mirent que quelques secondes avant de remarquer ses sourcils, ou plutôt leur absence, et déjà les rires fusèrent, sauf ceux de Madame de Réan qui la regardait l’air sévère.

MADAME DE REAN – Quelle drôle de tête ! Mais qu’as-tu donc fait ?

MONSIEUR D’AUBERT, riant – On dirait qu’elle n’a plus de sourcil.

MADAME D’AUBERT, *riant plus encore* – Qu’elle est drôle ! qu’elle est drôle ! Quelle attendrissante petite enfant ! Je n’ai jamais vu une figure aussi singulière.

MADAME DE REAN, *sèchement* – Je vois que vous les avez coupés. Vous commencez fort bien votre quatrième année, Mademoiselle, félicitation. Vous avez passé l’âge pour de telle sottise. Vous êtes grande maintenant ; j’attends de vous à présent, plus d’obéissance et de bon sens.

Sophie fit mine basse, regardant le sol en rougissant, malgré le fait qu’elle ressentait juste derrière elle, la présence de Paul. C’était un dur moment à passer, mais sa maman écourta la leçon de morale, car c’était tout de même le jour de son anniversaire, et elle se montra donc plus indulgente que d’habitude. Elle lui offrit son cadeau, et Sophie le prit avec joie. Elle arracha prestement l’emballage, et quelle fut sa peine quand elle découvrit que ce n’était qu’un livre ! Elle en resta muette, ne cachant pas son désappointement. Cela amusa beaucoup la mère.

MADAME DE REAN – Alors Sophie ? Ton cadeau n’a pas l’air de te plaire. C’est pourtant un joli cadeau ; un beau livre où il est inscrit dessus : *les Arts*.

SOPHIE – C’est que je ne sais pas encore lire, Maman. Je sais seulement déchiffrer les lettres.

MADAME DE REAN, *souriant* – Eh bien, c’est ta quatrième année. Tu commenceras donc à étudier. Tu apprendras à lire, et tu le sauras bientôt, comme Paul sait le faire parfaitement. Mais dès à présent, tu peux en profiter en regardant les belles images. Je l’ai choisi exprès pour cela, il contient de très jolis dessins. Je suis sûre qu’il te plaira plus que tu ne le penses.

SOPHIE, *peu convaincue* – Je ne sais pas, Maman.

MADAME DE REAN – Ouvre-le donc, tu verras.

Sophie essaya d'ouvrir le livre, mais à son étonnement, elle n'y parvint pas. Elle retenta en tirant de toutes ses forces, mais il n'y avait rien à faire. Elle regarda, incrédule, son présent puis sa maman qui souriait. Elle retourna le livre, l'examinant dans tous les sens, et son étonnement grandit encore à mesure qu'elle entendait des bruits étranges en sortir, ce faisant. La mère rit de plus belle et dévoila le mystère :

« Ce n'est pas un livre comme les autres, Sophie ; c'est un livre extraordinaire, qui se laisse ouvrir seulement si l'on sait s'y prendre. Si on appuie sur la tranche et qu'on tire délicatement comme cela, il nous ouvre ses trésors. »

Elle avait fait la démonstration, en même temps que les explications, et une fois la manœuvre faite, le livre s'ouvrit, dévoilant non pas des pages pleines de mots, mais tout un petit nécessaire de peinture et de dessin. Elle vit une charmante boîte à couleurs, avec des petits pinceaux, des godets pour y verser de la peinture. Il y avait également des crayons, des fusains, des pastels de toutes les couleurs, des plumes et de l'encre, et surtout une dizaine de petits carnets, lesquels étaient remplis d'images et d'esquisses à dessiner ou à colorer. Sophie, cette fois-ci, ne fut pas déçue. Elle s'en émerveilla réellement, admirant tous les petits attirails et les belles images, et elle remercia sa maman de vive voix, se jetant dans ses genoux.

« Tu étais bien attrapée tout à l'heure, dit sa maman en riant. Je ne t'aurais jamais fait une si vilaine farce. Je sais bien qu'un livre ne t'aurait pas plus, à aucun enfant de ton âge d'ailleurs. Mais ce que j'ai dit tout à l'heure reste vrai. Tu as l'âge pour apprendre et tu commenceras à étudier. Qui sait ? L'année prochaine, tu seras peut-être prête pour recevoir un livre et en être heureuse ? Mais passons. Tu seras heureuse d'apprendre que tu pourras jouer à peindre et dessiner avec Camille et Madeleine, aujourd'hui. Je les ai invitées ; elles viendront à deux heures. »

Puis ce fut au tour du cadeau de Madame d'Aubert. C'était un énorme cadeau, de cinq mètres sur trois de long. Monsieur d'Aubert en parlait avec enthousiasme. Il l'amena aux pieds de Sophie, qui le déballa sans attendre. Quand elle vit de quoi il était question, elle fut quelque peu perplexe. C'était un grand tableau représentant une scène de chasse : un chasseur sur son cheval, était en train de sonner la corne, et on voyait son chien se jeter sur la proie, qui se trouvait en dehors du tableau. Le chien donnait l'impression de bondir directement sur les spectateurs ; c'était en tout cas ce que vantait Monsieur d'Aubert. Madame d'Aubert, quant à elle, leur raconta tout, sur l'acquisition du tableau. Il avait été peint par un grand artiste de Paris, qui était un de leurs amis. Il l'avait exposé lors d'un de ses salons, et lorsqu'ils l'avaient vue, ils

étaient tombés sous son charme et s'étaient dits, qu'il plairait certainement beaucoup à leur nièce, et qu'il irait parfaitement dans sa chambre. Madame de Réan fit remarquer en riant, qu'il n'y aurait pas assez de place pour l'accrocher dans sa chambre, mais qu'on pourrait certainement l'accrocher dans sa salle à joujoux. Elle dit à Sophie de remercier son oncle et sa tante, ce qu'elle fit sans trop de conviction, mais tout de même poliment, par une petite révérence qui poussa Madame d'Aubert à lui dire qu'elle se comportait déjà comme une vraie petite demoiselle, et que cela devait être fort agréable pour sa sœur d'avoir une fille comme elle.

Madame de Réan lui donna la permission de se retirer, et elle s'en alla avec Paul pour jouer avec son cadeau. Elle courut voir sa bonne, pour lui montrer ses cadeaux. Comme Sophie, en les voyant, Lucie n'était pas enthousiasmée.

SOPHIE – Ma bonne, ma bonne ! Regardez, voilà le beau cadeau que Maman m'a offerts.

LUCIE – Quelle idée a-t-on un livre à une enfant de votre âge. À quoi cela vous servirait-il, à vous qui ne savez pas encore lire !

SOPHIE, *riant* – Voilà ma bonne prise tout comme moi. Ce n'est pas un livre mais une boîte à couleurs. Regarde !

Sophie fit la petite manœuvre et la boite s'ouvrit, dévoilant tout ce qu'elle contenait. Lucie la trouva bien charmante, et déclara qu'elle avait bien de la chance d'avoir reçu un si beau cadeau. Paul et Sophie décidèrent de jouer avec tout de suite, et de préparer les jeux de l'après-midi plus tard. Ils se mirent dans la salle d'étude, et se partagèrent les instruments. Sophie prit la peinture et les pinceaux, bien qu'elle n'en avait jamais utilisés auparavant. Elle était attirée par les couleurs, et aussi, aimait les découvertes. Elle commença par verser la peinture dans les godets, puis se plaignit qu'il n'y avait vraiment pas beaucoup de couleurs et qu'elle ne pourrait pas peindre grands choses avec.

« Il faut que tu mélanges les couleurs pour en créer d'autre », lui expliqua Paul.

Elle en resta dubitative, mais malgré tout, elle suivit son conseil. Elle fut bien surprise quand en mélangeant du bleu et du jaune, elle obtint du vert. Elle demanda alors à Paul une explication :

« Ce n'est pas logique ! Comment cela se fait-il que la peinture devienne verte de cette manière ? »

« Eh bien, miss Albion, ma préceptrice, me l'avait expliqué, mais je ne suis plus très sûr de moi. Je crois que c'est que le vert contient un peu de jaune et de bleu. »

Le vert contiendrait du jaune et du bleu ? Cela avait de quoi rendre Sophie perplexe. Elle n'arrivait pas à le concevoir. En regardant bien ce vert sous tous les angles, elle n'apercevait aucune trace ni du bleu ni du jaune. Cette explication était absurde. Cependant, elle avait beau le rétorquer à Paul, celui-ci, ne se laissa pas convaincre par l'évidence, et rétorqua de son côté que ce savoir venait de miss Albion, et que par conséquent, il était certain de lui. Sophie, ne renchérit pas, réfléchit à une autre explication, mais rapidement, elle se dit qu'après tout, la nature n'était pas toujours logique, alors il pouvait peut-être avoir raison. De toute façon, il n'y avait pas à chercher plus loin ; ce qu'il fallait faire, c'était plutôt trouver et mémoriser toutes les combinaisons, pour avoir une large palette de couleurs. Elle continua alors ses petites expériences, tout en réfléchissant à ce qu'elle pourrait bien peindre. Elle parvint à obtenir toutes les couleurs qu'elle désirait, mais il lui manquait toujours une idée de sujet. Elle regarda du côté de Paul. Lui avait pris une plume et de l'encre de chine, tout simplement parce qu'il était habitué à les manier, et il avait choisi de dessiner la fenêtre qui était juste devant lui. Sophie lui dit alors :

« Pourquoi dessines-tu ce genre de chose ? Que c'est ennuyeux ! Après tout une fenêtre ce n'est que quelques rectangles assemblés dans un autre plus grand. Cela n'a aucun intérêt. »

Il lui rétorqua que c'était justement parce qu'on pouvait le voir ainsi que cela avait de l'intérêt, car c'était simple et pourtant pas si aisé à réaliser. Comme lui disait toujours miss Albion, c'est par des choses simples qu'il faut commencer. En plus, avoir la fenêtre juste sous ses yeux, lui donnait un point de comparaison à portée de main. Et de plus, il pouvait toujours y faire se reflétait ce qu'il voulait, alors il n'y avait vraiment pas meilleur sujet. Mais Sophie ne fut à nouveau pas très convaincue. Car en effet, quel intérêt y avait-il à dessiner des objets ? Et quand on veut dessiner quelque chose d'intéressant, autant la dessiner directement et pas juste son reflet ! Elle, elle dessinerait des choses vivantes. Mais laquelle ? Ce fut la question qu'il lui posa. Elle lui répondit alors qu'il devrait le deviner.

Sophie eut une idée et se mit directement au travail. Elle s'appliqua du mieux qu'elle put, avec un soin assez inhabituel pour elle. Pourtant cela n'empêcha pas le résultat d'être, disons-le franchement, bien raté. Elle manquait d'adresse avec le pinceau, ce qui faisait que malgré toute sa concentration, sa main était tremblante tout en restant rigide. Résultat, ces coups de pinceaux étaient hésitants au lieu d'être bien droits, et brusque quand il fallait de la souplesse. Elle obtint pourtant ce qu'elle avait

voulu, en tout cas, c'était ce que ses yeux lui dirent. Cela allait même plus loin : elle était convaincue qu'elle avait fait une petite merveille ; c'était en tout cas ainsi qu'elle le nommait. Toute contente, elle présenta donc à Paul, sa " petite merveille ".

SOPHIE – Alors, devine ce que c'est ?

PAUL, *hésitant* – Hum, je ne sais pas, un chien, ou un renard peut-être. En fait non, il est bien trop gros pour cela. Peut-être une vache, mais une vache rousse alors, et sans corne !

SOPHIE, *vexée* – Mais tu le fais exprès, tu te moques de moi !

PAUL, *riant de plus en plus à la vue du regard de Sophie à mesure de ses tentatives* – Hum, Un gros faon alors ?…, ou non plutôt une biche…, un loup, un mouton, une biquette !

SOPHIE, *piquée* – Une biquette ! Mais tu es aveugle ma parole ! Où vois-tu une biquette ?

PAUL, *ironisant* – Il faut dire, pour ma défense que ce n'est pas évident.

SOPHIE – Mais c'est un âne, voyons. Et c'est toi la biquette, va !

PAUL – Quoi ? Cela, un âne ! Mais pourquoi l'as tu fait roux, as-tu déjà vu un âne roux ? Et ces oreilles, elles sont si petites ! ses pattes si courtes et raides comme des bouts de bois. Et sa queue, as-tu bien regardé sa queue ? Elle ressemble plutôt à une queue de biche. Tu avoueras que c'était plutôt difficile à deviner.

Sophie rougit et, furieuse, effaça son dessin en le barbouillant tant et tant, qu'il n'en resta plus qu'une grosse tâche noire. Paul tenta de la calmer et l'encouragea à réessayer : « C'est normal de rater ce que l'on fait les premières fois ; surtout quand on commence par des choses si complexes. ». De mauvaise grâce, Sophie finit par suivre son conseil. Elle prit bien en compte les indications qu'il lui avait données : au lieu de faire de toutes petites oreilles de souris, elle opta pour des oreilles d'éléphants ; les jambes qui étaient tout à l'heure « raides comme du bois » devinrent moues et élastiques ; et la queue de petit chiot se rallongea à la bonne longueur, seulement elle était aussi fine et lisse qu'une queue de rat. Le résultat ne fut donc pas meilleur. Mais ce n'était pas étonnant, vu que Sophie n'avait dû voir un âne qu'une ou deux fois dans sa vie, lorsqu'elle était allée en visite à Fleurville, et que Camille et Madeleine leur avaient montré le leur. Et vu que la mémoire photographique ne

faisait pas partie de ses dons… Sophie commença à se morfondre, alors Paul essaya de la convaincre que ce n'était pas si terrible.

PAUL – Je t'assure que cela est déjà plus ressemblant. La queue est maintenant de la bonne taille, et il n'a plus des petites oreilles de chats. Encore trois ou quatre tentatives et on croira en voir un vrai.

SOPHIE, *dépitée* – Je sais bien que ce n'est pas vrai. Regarde comme cela est laid, plus laid encore que la dernière fois. Je suis nulle en peinture c'est une évidence. Il faut être raisonnable et ne pas nier la réalité. Les faits sont là, il n'y a rien à faire pour changer cela et si je continue, ce sera pire encore. (*soupir*). Tiens, regarde tes dessins ; dès les premiers jets ils sont parfaits !

PAUL, *en riant* – Te voilà très cartésienne tout à coup, ma chère Sophie ! Et cela ne te va pas du tout, mais alors pas du tout. Premièrement, mes dessins sont loin d'être parfaits. Deuxièmement, tu oublies que je suis bien plus âgé que toi. J'ai déjà eu l'occasion d'étudié le dessin à la plume avec miss Albion. Au départ j'étais bien aussi « nul » que toi. Tu verras bien, comme tu vas bientôt étudier toi aussi, que rien ne montre que tu en es incapable.

SOPHIE – Miss Albion par-ci, miss Albion par-là. Tu n'as que ce nom-là à la bouche aujourd'hui ma parole. Je ne vois pas ce qu'elle pourrait m'apprendre de plus que je ne pourrai apprendre par moi-même !

PAUL, *riant* – Eh bien, restez donc ainsi à vous plaindre et à vous morfondre, Mademoiselle la grincheuse et l'impatiente. Et surtout, ne bougez pas, ainsi je pourrais vous croquer. À la plume bien sûr !

Sophie s'emportant, donna une grande tape, avec un mouvement si ample qu'il ne fallait pas être très doué pour l'éviter. Elle se leva de sa chaise pour l'attraper ; Paul lui avait fait de même et s'était mis de l'autre côté de la table. Ils coururent un bon moment autour de celle-ci : Sophie, essayant de le rattraper, le conspuant sans cesse et lui disant de venir ; Paul, lui échappant tout sourire et n'arrêtant pas de la taquiner davantage. Elle finit tout de même par lui agripper une jambe et ils finirent tous les deux par terre, en éclatant de rire.

Ils décidèrent qu'ils avaient assez dessiné pour la matinée et partirent pour d'autres occupations. Ils allèrent dans la salle à joujoux, où comme son nom l'indiquait, se trouvaient tous les jouets de Sophie. C'était le lieu idéal pour pouvoir décider des jeux qu'ils feraient cet après-midi. Sophie était très en forme ce jour-là :

elle avait des tas d'idées, bien plus qu'habituellement, mais également plus extravagantes. Paul avait pour rôle de calmer ses ardeurs pour rester dans le réalisable. Pour la plupart des propositions, soit ils n'auraient jamais eu le temps pour préparer tout ce qu'elle projetait (à moins d'employer tous les gens du château, et encore), soit leur maman ne le leur aurait jamais permis. Elles allaient de la " simple " chasse au trésor en pleine forêt à l'élaboration d'une ambitieuse pièce de théâtre, Quand ils finirent, ils avaient prévu bien plus d'activités qu'ils ne pouvaient en faire en trois journées complètes. Ils allèrent ensuite aux cuisines, pour voir les gens se hâter à préparer un petit festin. Ils restèrent là, à regarder l'agitation, voyant les gens entrer et sortir, prendre et donner des plats, mélanger et mettre en forme des ingrédients. Ils salivaient aux délices préparés sous leurs yeux. Sophie se voyait déjà les manger ; elle imaginait facilement leur goût dans sa bouche et réfléchissait à l'ordre dans lequel elle les dégusterait, en fonction de ses préférences et de leurs complémentarités. Quand elle vit apporter le gâteau, elle se précipita dessus. Il ne restait qu'à faire la décoration, et c'était Lucie qui en était chargée. Sophie en profita car elle savait que sa bonne ne le lui refuserait pas. Elle trempa son doigt dans le glaçage ; Lucie gronda.

LUCIE – Sophie ! Arrêtez, vous n'allez plus avoir faim pour cet après-midi.

SOPHIE, *riant* – Mais ce n'est pas ma faute, c'est ma main qui bouge toute seule. C'est que je suis grande maintenant, et que je meurs de faim, alors il faut bien que je me nourrisse. C'est mon corps qui commande, je n'y peux rien. Il n'y a rien qui puisse lui résister.

LUCIE – Eh bien au moins, ne mangez pas directement dans le gâteau ; j'avais presque fini ! Attendez juste que je termine d'écrire votre nom dessus, et je vous laisserai finir la crème qui reste. Mais ne le mangez pas toute seule ! Partagez-le avec votre cousin Paul, il y en aura bien trop.

Sophie bondit de joie. Lucie répara le trou qu'elle avait fait, écrivit les dernières lettres qui manquaient, et enfin lui donna la poche à douille. Sophie, impatiente, s'empressa de vider la poche dans sa bouche ; la bonne lui rappela alors qu'elle devait le partager avec son cousin. Elle la rassura en lui déclarant qu'elle y courait de suite. Mais celle-ci, dès qu'elle ne fut plus dans son champ de vision, se colla dans un coin où personne ne regardait, avant de finir de déguster ce qu'elle avait déjà bien entamé. Il restait encore beaucoup de crème, bien sucrée de surcroît, mais cela ne l'empêcha pas de la terminer en moins de cinq secondes. Elle déposa la poche sur le premier rangement qu'elle vit et alla retrouver Paul comme si de rien n'était. Celui-ci, lassé de voir ce qui se passait en cuisine, lui demanda de partir faire autre

chose. Les deux enfants sortirent donc faire un tour dehors.

Après une ballade du côté de l'étable et des galeries afin de voir les animaux, ils firent un tour du côté du jardin dans la partie qu'ils avaient aménagée. C'était la mi-printemps et les fleurs commençaient à éclore. Le jardin était donc en cette période un endroit magnifique. Et ce jour-là tout particulièrement, il y en avait de nouvelles qui se montraient au grand jour. C'était de jolies fleurs composées de cinq grands pétales, rouges à l'intérieur, entourées par un jaune vif, avec un long pistil qui ressortait en son centre : des capucines. « Elles ont éclos juste pour te souhaiter bonne anniversaire, lui déclara Paul, tout sourire. ». Les enfants les trouvèrent splendides. Ils restèrent ainsi, les admirant, lorsque Paul eut l'idée d'en cueillir pour en faire cadeau à Camille et Madeleine. Sophie trouva dommage de les arracher alors qu'elles venaient juste de voir le jour, mais elle finit par accepter, car c'était, après tout, à quoi elles étaient destinées. Ils en cueillirent une bonne trentaine quand Paul eut une nouvelle idée. Les fleurs étaient éphémères et elles faneraient bien vite, perdant alors toute leur beauté, ce qui était bien désolant. Une image d'elles par contre, resterait belle pour toujours. Il décida donc de leur offrir, en plus des fleurs elles-mêmes, un dessin d'elles qu'il ferait de suite. Sophie fut très enthousiasmée par l'idée, et elle lui demanda de lui chercher de quoi dessiner pour elle également, car elle voulait envoyer le même cadeau à son papa.

Paul revint très vite avec les instruments. Il avait ramené des feuilles, une plume et de l'encre pour lui, des pastels pour Sophie, parce que, disait-il, c'était plus simple à appréhender que la peinture, tout en conservant la possibilité d'utiliser des couleurs. Elle dessina la fleur très rapidement, sans prendre vraiment soin de la regarder ; ce n'était juste que cinq cercles jaunes avec un peu de rouge dedans, reliés ensemble par une tige verte, sur laquelle étaient collées deux petites feuilles. Elle fut ravie d'elle et jugea son dessin plutôt réussi, mais également un peu vide. Elle décida alors de se rajouter dessus, tenant la fleur : comme cela, son papa aurait une image d'elle et ne pourrait pas l'oublier. Elle fit une immense tête avec de bonnes grosses joues, un large sourire qui ne montrait aucune lèvre ni dent, un gros nez de cochon, de grands yeux gris tout ronds, sans cil ni paupière, des sourcils épais, sans doute un peu trop, et enfin des cheveux courts en bataille. Elle examina son travail avec attention et le trouva parfait, mais après réflexion, pas tout à fait : Il manquait quelque chose de primordial. En dessous de sa très réaliste représentation, juste au niveau de ses jambes elle dessina un nouvel ovale. Elle commença par lui donner une chevelure, mais elle sembla ne pas arriver à lui donner forme. Le résultat était quelque peu flou, avec des contours peu nets et des mèches contradictoires ; un peu comme si elle ne savait pas vraiment ce qu'elle devait représenter. Elle n'en était pas contente mais poursuivit tout de même, s'attaquant au regard. Cependant, elle resta bloquer dessus, repassant inlassablement les mêmes traits. Elle ferma les yeux, se

concentra du mieux qu'elle put afin de le visualiser. Néanmoins, malgré ses efforts, dès qu'elle lui semblait apercevoir un détail qui lui était nouveau, l'image se floutait et se transformait à mesure qu'elle s'y focalisait. Elle en était quelque peu désorientée, mais elle continua tout de même dans cet état, et le dessin s'en ressentit : il était sans caractère et pourtant très caricatural, avec des yeux, un nez et une bouche quelconque. Elle avait perdu *ses* cheveux, *ses* yeux, *sa* bouche ; elle l'avait perdu, *lui,* tout entier.

Alors une larme coula de ses yeux. Elle posa son bâton de pastel d'un côté, sa feuille de l'autre, et chercha à se souvenir, se souvenir d'une scène en particulier. Elle se voyait, elle, chevauchant les épaules d'un homme, grand et fort. Mais cet homme restait inévitablement sans visage, ou plutôt, *son* visage n'avait aucun trait, aucune expression, comme s'il s'agissait d'un mannequin inanimé. Il ne parlait pas également. Il remuait bien les lèvres, mais ce n'était pas *sa* voix en sortait… Elle essaya de se remémorer *son* timbre, *son* intensité, ou alors tout simplement le sentiment qu'elle ressentait quand elle l'entendait. Mais elle ne trouva rien. Elle se hasarda alors sur *son* caractère, *sa* personnalité ou encore *ses* paroles. Que me disait-il quand il revenait ? Me prenait-il dans ses bras ? Me grondait-il comme Maman, lorsque je faisais des bêtises ? Me consolait-il avant ses départs ? Ce fut autant de questions qui restèrent sans réponse. Sophie fut terriblement effrayée par ce néant qu'elle venait de dévoiler ; ce néant qui était caché derrière ses visions et ses rêves, qui en était l'origine. Elle venait de réaliser quelle superbe absence était son père.

Les larmes redoublèrent, coulant abondamment. Paul n'en vit rien. Il était concentré sur sa fleur dont il venait juste de finir les traits. Il voulut alors la colorer, prit un morceau de pastel à côté Sophie, mais par maladresse, frôla l'encrier qui reposait instable, sur une touffe d'herbe, et qui malencontreusement versa. Le dessin de Sophie, se trouvant juste à côté, s'en trouva tachée. Elle le retira en un éclair, mais c'était trop tard ; il était entièrement maculé et il n'y avait rien à faire pour y remédier. Sophie entra dans une telle rage qu'il eut beau s'excuser, elle n'en sortit pas et devint même plus furieuse encore. Elle prit le dessin de Paul, le ratura violemment et versa le reste de l'encre dessus, en dépit de celui-ci qui la retenait par-derrière. Ils en seraient sans doute venus aux mains, si Monsieur d'Aubert n'était pas arrivé à ce moment.

« Eh bien ! Je vois qu'on joue bien calmement ici, charria-t-il. Je venais te dire au revoir ma chère nièce, je vais partir de suite. Mais avant, j'ai un petit cadeau pour toi. »

Il sortit de sa poche une petite boîte empaquetée, et la donna à Sophie, qui s'empressa de l'ouvrir. La boite contenait deux épais sourcils, fabriqués avec ce qui

semblait être du crin de cheval. Il lui dit qu'après avoir vu qu'elle regrettait de les avoir coupés, il avait décidé de lui en offrir de nouveaux. Il les lui plaça au-dessus de ses yeux, et sortit un miroir de sa poche pour lui montrer comme cela donnait bien. Il rit de bon cœur de sa propre espièglerie. Paul, habituellement, l'aurait bien accompagné, taquin comme il était, mais au vu de ce qui venait d'arriver, et de ce que Sophie lui avait confié ce matin, il lâcha un « Papa ! », navré. Sophie, elle, était trop déboussolée pour être vexée, ou tout simplement réagir. Monsieur d'Aubert finit en l'embrassant, lui souhaitant de nouveau un bon anniversaire et lui faisant ses au revoir. Il adressa également un dernier mot à Paul, lui demandant d'être bien sage pendant son absence, d'obéir à sa tante, et d'être bien gentille avec sa cousine puisqu'il voulait tellement rester ici, et partit sans autre adieu.

Le reste de la matinée se passa sans autre incident. Sophie demeura plus ou moins en demi-teinte, souriant et riant certes, mais ayant également quelques moments d'absence et d'égarement. Paul, lui, fit du mieux qu'il put pour faire comme si de rien était, se montrant à la fois gai, attentionné et conciliant. Pendant ce temps, tous les serviteurs se hâtaient à installer tous les préparatifs du le repas ; ils finirent les décorations juste à temps pour l'arrivée de Madame de Fleurville et ses enfants qui étaient arrivées bien en avance. Dès qu'elles mirent pieds à terre, les petites filles se dépêchèrent pour aller saluer leurs hôtes. Elles firent d'abord une brève mais respectueuse révérence à Madame de Réan, puis se précipitèrent vers Sophie lui souhaitant bonne anniversaire en l'embrassant. Mais lorsqu'elles eurent terminé, elles la regardèrent, et furent plutôt gênées. Madeleine commença timidement à faire une allusion à ses sourcils, ce qui fit légèrement rougir Sophie. Paul intervint alors, leur racontant que c'était la dernière fantaisie de sa cousine, qu'elle avait inventée juste pour l'occasion. Il en rit de bon cœur, suivi par Madeleine et Sophie qui rirent également, avec moins d'enthousiasme cependant, et Camille se contenta de sourire. Madame de Fleurville vint ensuite faire ses salutations à son tour.

MADAME DE FLEURVILLE, *caressant les cheveux de Sophie* – Bonne anniversaire Sophie ! C'est un grand jour pour toi, tu dois être heureuse. Où est ton père et ton oncle ? J'ai hâte de les revoir et de pouvoir les embrasser.

MADAME DE REAN – Hélas, ma chère, je crains que cela ne soit pas possible. Malheureusement mon mari a eu un empêchement ; il sera donc absent aujourd'hui.

MADAME D'AUBERT – Et le mien également malheureusement. Nous nous retrouverons donc entre dames.

MADAME DE FLEURVILLE – Oh, quel dommage ! (*se tournant vers Sophie*). C'est

toi qui dois être le plus triste, ma pauvre petite. Tiens, j'espère que ceci te remontera le moral.

Madame de Fleurville avait sorti de son dos son cadeau pour Sophie, qui le posa de suite pour le déballer puis l'ouvrit avec impatience. C'était un magnifique service à thé en porcelaine. En le voyant Sophie sautilla sur place et vint l'embrasser. « C'est mon plus beau cadeau. » déclara-t-elle. Sophie avait retrouvé un peu de sa gaieté et de son impulsivité qui la caractérisaient. Madeleine indiqua qu'il y avait même un pot de crème en argent et un sucrier avec son petit couvercle. Camille lui lista ensuite tout ce que contenait le ménage. Il y avait la théière, *six* tasses, *six* cuillères et *six* soucoupes. « Oh, comme tu comptes bien, Camille ! » charria Paul tel un petit diable, qui restait en dehors du cercle qui entourait le cadeau. Camille précisa que l'idée du cadeau venait de Madeleine, qui lorsqu'elles étaient allées en ville, avait remarqué ce petit service dans une vitrine, l'avait trouvé fort joli et pensa directement à Sophie pour lui en faire cadeau. Toute heureuse, Sophie accourut vers sa mère pour lui demander de faire préparer du thé et de la crème, pour jouer à la dînette après le repas.

MADAME DE REAN – Oh non ! Vous vous brûleriez avec le thé, et mettrez de la crème partout ; surtout sur vos belles robes.

SOPHIE – Oh Maman ! s'il vous plaît. C'est mon anniversaire, et P…

MADAME DE REAN, *l'interrompant* – Pas de caprice ! Tu te souviens de ce que je t'ai dit ce matin. Tu es grande maintenant, et il est temps que tu te comportes en tant que telle. Sois obéissante et ne cherche pas à contredire.

SOPHIE – Mais mes amies voudront jouer avec le cadeau qu'elles m'ont offert ! Il serait bien impoli de leur refuser.

MADAME DE REAN – Loin de moi l'envie de te faire passer pour impolie. Je ne t'ai pas interdit de jouer avec ton ménage, mais n'y mets pas de thé. Fais juste semblant et cela fera tout comme.

Faire semblant. Ce n'est pas du tout ce que voulait entendre ni faire Sophie en ce moment. Et justement, ce fut ce qu'elle ne fit pas pour cacher sa mauvaise humeur. Cela se ressentit durant tout le repas, mettant mal à l'aise tous les convives. Elle parlait peu, ne sembla pas se soucier de la nourriture, qu'elle mangeait malgré tout, mais sans y faire attention. Et quand on lui adressait la parole, elle répondait distraitement, sans même regarder, fixant continuellement ce service de thé, qui lui

semblait inaccessible mais dans le même temps à portée de bras. Pourtant le repas était délicieux. Ce qu'avaient imaginé les deux enfants quand ils étaient allés traîner en cuisine, était encore en deçà de la réalité : les mets étaient divers et succulents. Les invités exprimèrent ouvertement leur plaisir, félicitèrent le chef, essayèrent de deviner les ingrédients de chaque plat, et surtout dégustèrent intensément chaque saveur. Sophie, elle, fut la seule à ne pas finir son assiette ; elle n'avait même pas cherché à goûter à tout. Elle était bien loin de la nourriture ; bien loin également, de ses sourcils, des cheveux de sa fille, de son anniversaire, et même de son papa.

L'heure du gâteau arriva. On alluma les bougies et tous chantèrent joyeusement. Ils prièrent Sophie de souffler, ce qu'elle fit de mauvaise grâce, en se disant que jamais, oh non, jamais, elle ne ferait semblant, na ! Tous applaudirent. Ils dégustèrent le gâteau qui fut fameux. Sophie, touchant à peine à sa part, Madame de Fleurville vint la voir et lui demanda ce qui n'allait pas. Mais celle-ci se contenta d'éviter maladroitement la question et s'écarta d'elle prestement. Elle s'éloigna un peu plus loin, restant seule de son côté, assise sur une marche, avec toujours la même obsession sous les yeux. Les autres enfants la virent et allèrent la rejoindre, en l'appelant.

CAMILLE – Sophie, Sophie ! Que fais-tu ?

SOPHIE, *sursautant* – Hein !!!

MADELEINE – Qu'as-tu donc Sophie ? Tu as la tête ailleurs depuis tout à l'heure.

PAUL – C'est bien vrai. Je dirai même depuis ce matin. (*ironiquement*) Qu'as-tu donc en tête, ta prochaine bêtise ?

SOPHIE, *piquée* – Pas du tout Monsieur ! Je pense à quoi nous jouerons cet après-midi.

PAUL, *riant* – Oh, vous auriez dû voir cela, ce matin. Elle avait de ces idées saugrenues ! Elle m'en avait proposées pendant presque une heure, et tout cela pour n'en retenir qu'une poignée, et encore, la plupart, ce sont les miennes.

SOPHIE – Hum, c'est parce que tu refusais toutes les miennes !

PAUL, *se moquant* – Et heureusement, car sinon quels malheurs aurions-nous vécus aujourd'hui ! Attendez de voir ce qu'elle nous a encore pondu.

MADELEINE – C'est vrai, à quoi allons-nous jouer alors ?

SOPHIE, *hésitant* – Euh, eh bien…, (*elle regarda tout autour d'elle, et s'arrêta sur la boîte à dessin*). Dessiner…, oui c'est cela. Allons dessiner !

PAUL, *ironisant* – Jouer au cadeau que tu as eu ce matin ? Je te croyais plus inventive que cela. Cela ressemble plutôt à une de mes idées. Il t'a fallu tant de temps pour la l'imaginer ?

SOPHIE – Pas simplement dessiner. Nous allons faire un concours. Un grand concours de dessin !

Camille et Madeleine se montrèrent enthousiastes. Paul déclara à Sophie qu'elle avait eu cette fois une idée excellente. Ils commencèrent à partir pour la salle d'étude, quand soudain Sophie déclara, qu'elle n'y participerait pas : elle serait le juge et désignerait le vainqueur. Pendant ce temps, elle allait leur concocter d'autres surprises pour la suite. Elle confia la boîte à Camille en lui disant d'en prendre soin, et partit de son côté. Paul l'arrêta par la main. « Aurais-tu peur de perdre, par hasard », lui demanda-t-il en sondant son regard. Elle lui répondit sans ciller, les yeux dans les yeux, que c'était *sa* boîte, *son* anniversaire, et donc que c'était à *elle* de décider. « à vos ordres, capitaine Sophie » lui répondit-il en se mettant au garde à vous. Sur ce, Paul, Camille et Madeleine se retrouvèrent entre eux et purent discuter tranquillement de Sophie, tout en dessinant. Elles lui demandèrent si Sophie se comportait vraiment étrangement aujourd'hui, ou si cela était juste le fruit de leur imagination. Il leur raconta alors les péripéties de la matinée, et ce que Sophie lui avait narré.

CAMILLE – Je comprends mieux son attitude maintenant, même si je ne la comprends toujours pas complètement.

PAUL – J'ai essayé de l'égayer autant que j'ai pu depuis ce matin, de la secouer, de l'éveiller, mais en vain. Il lui arrive parfois d'être un peu comme cela, mais jamais autant et jamais aussi longtemps. Cela m'inquiète un peu.

CAMILLE – Nous allons donc nous montrer doux et gentils avec elle, et à nous trois nous arriverons peut-être à lui redonner sa bonne nature.

MADELEINE, *montrant un léger agacement* – Quand même, elle exagère tout de même. Avez-vous vu comment elle a réagi face à Maman, alors qu'elle s'inquiétait juste pour elle ? C'est comme si elle ignorait totalement tous les efforts que tous font

pour lui faire plaisir. Je crois la comprendre, mais je la trouve tout de même bien capricieuse. (sa *voix commença à trembler presque imperceptiblement*) Elle en a tout de même de la chance ! Moi si j'avais le bonheur d'avoir encore un père toujours en vie comme elle, même absent, je… je serais tellement heureuse, oh oui heureuse ; si comblée que je serais gentille avec tout le monde, que je serai sage et bonne, que j'obéirais sans aucune peine, que…

CAMILLE, *la prenant dans ses bras* – Oh Madeleine ! Je ne savais pas que cela te portait encore autant sur le cœur.

Les enfants se turent quelques minutes. Paul observait Camille et Madeleine, et pensait. Il imaginait ce qu'elle ressentait, ce qu'elles étaient. C'était bien la première fois qu'il les regarda ainsi, et cela lui parut étrange. Après un temps, il déclara qu'il était temps de se mettre à dessiner, et qu'ils pourraient offrir leur dessin à Sophie en souvenir.

Pendant ce temps, Sophie alla galoper en cuisine voir sa bonne. Celle-ci était occupée à faire la vaisselle du repas, mais elle entendit malgré tout Sophie, criait au loin ses « ma bonne, ma bonne » habituels. Sophie était venue lui montrer le service à thé qu'elle avait reçu, mais elle avait aussi une autre idée derrière la tête. Sa bonne la trouva vraiment magnifique, ce que Sophie confirma, mais elle lui confia que malheureusement, elle ne pouvait pas jouer avec, car elle n'avait rien à mettre dedans, et que ses amies en seraient fort déçues. Lucie gronda. Madame l'avait prévenue qu'elle ne devait pas lui donner de quoi faire du thé, et ce, sous aucun prétexte. Au début elle fut intransigeante, mais face au regard de sa petite protégée, avec son air qu'elle prenait toujours dans ces situations-là et qui lui faisait toujours un peu d'effet, et parce qu'elle n'oubliait pas qu'aujourd'hui était le jour de son anniversaire, elle consentit à lui donner un plateau d'argenterie, avec un peu de blanc et un chiffon pour le faire briller. « Avec cela, assura-t-elle, vous aurez le plus beau ménage qui puisse exister. ». Sophie répondit qu'il ne lui manquait plus qu'une nappe pour que cela soit parfait, et Lucie satisfit son désir en lui donnant la plus belle qu'elle put trouver.

Heureuse, Sophie sortit s'asseoir sur un banc, et passa un long moment à astiquer le plateau pour le faire briller à l'aide du chiffon et du blanc. À la fin, on pouvait se regarder dedans comme dans un miroir. Sophie installa ensuite sur le banc, la nappe, déposa dessus le plateau pour y arranger les six tasses, avec au milieu la théière, le sucrier et le pot de crème. Elle regarda le résultat et en fut fort satisfaite. Après quelques pirouettes pour exprimer sa joie, elle prit la théière, et s'imagina

faisant le service. On l'appelait Madame, cela la ravit. Mais lorsque le moment était venu de le faire vraiment, la réalité revînt. Il lui fallait du thé, c'était absolument nécessaire.

« Faites donc semblant, et cela fera tout comme. » se remémora-t-elle. Cette phrase qu'elle détestait, résonnait dans sa tête, sans qu'elle n'arriva à la faire taire. Elle résonnait encore, et encore. Et Sophie essaya de s'en abstraire, mais elle n'y parvint pas. Au lieu de cela, elle se finit par la déformer tant et tant qu'elle finit par devenir « Faites quelque chose de ressemblant, et cela fera tout comme. ». Elle fut toute excitée. « Mais oui, c'est cela ! » Elle courut dans le jardin cueillir des feuilles de trèfles, alla ensuite chercher de l'eau dans l'écueil des chiens, qui ne la laissèrent pas les détrousser si facilement. Mais elle parvint toutefois à remplir sa théière. Ceci ferait l'affaire pour le thé, mais il manquait encore deux choses. Pour la crème, elle prit son blanc, le racla avec une cuillère, et versa l'ensemble des copeaux dans le pot de crème, avec le reste de l'eau. Elle touilla bien cinq minutes, regarda le résultat et en fut très contente. Pour le sucre, elle prit le reste de la craie à argenterie, et elle le cassa en petits morceaux pour les placer dans le sucrier. Cette fois-ci le résultat était vraiment parfait. « Que j'ai de l'esprit, s'exclama-t-elle, ce ne sont pas les autres qui auraient pu avoir une telle idée. ». Il ne resta plus qu'à trouver un bon endroit où s'installer, mais elle avait déjà une idée pour cela : sous un grand arbre dans l'arrière cour, il y avait un cadre très plaisant. Une fois qu'elle eut tout placé, elle alla chercher les autres.

SOPHIE, *en courant* – Venez vite, venez vite, suivez-moi ! Vous allez voir, j'ai terminé ma surprise, et c'est une très belle surprise.

MADELEINE, *quelque peu contrariée* – Mais, et les dessins, et le concours !? Tu devrais au moins les regarder.

SOPHIE, *de façon surjouée* – Oh oui, ils sont tous très beau ! Maintenant venez, une surprise vous attend.

CAMILLE – Tu devrais d'abord choisir le vainqueur, Sophie.

Sophie regarda alors attentivement les dessins. Paul avait fait un joli âne, en clin d'œil au dessin de Sophie, mais il ne ressemblait en rien avec celui de ce matin. Il était dessiné à l'encre, et le travail sur la peau de l'âne était assez remarquable. La tête était encore un peu caricaturale, mais il donnait bien l'impression d'une tête d'âne, peut-être avec une expression trop humaine. Camille avait peint le château. La perspective était un peu bancale, mais le résultat était vraiment plaisant. Les détails

étaient là, avec par exemple un certain relief pour chaque brique, ou bien un reflet sur les vitres des fenêtres. Les coups de pinceaux étaient loin d'être parfait mais montraient déjà une certaine maîtrise. Madeleine, elle, avait dessiné un jardin aux pastels. Les formes étaient un peu floues, mais la composition était intéressante, et au final, c'était un beau jardin plein de couleurs. Elle les examina un par un, bien soigneusement, en lançant quelques petits commentaires, par-ci, ou un acquiescement par-là, mais elle le fit d'une façon si surfaite, que tous se rendirent compte qu'elle ne regardait pas réellement, surtout quand finalement, après avoir mimé une intense réflexion, elle déclara : « Vous avez tous gagné. Allez, maintenant venez. ». Sophie les pressa une nouvelle fois de la suivre, et elle partit devant. Paul soupira et dit à Camille et Madeleine qu'il n'y avait rien à faire :

« Quand elle a une idée en tête, la seule chose à faire c'est de la suivre. »

Ils trouvèrent tous la disposition de Sophie splendide. Celle-ci fit l'hôtesse, accueillant ses invités, comme une dame le ferait. Tous les autres jouèrent le jeu, se dévêtant de leur coiffe et leur manteau imaginaires. Sophie leur demanda les nouvelles, avec un accent et des manières qu'elle avait dû voir et entendre, lors d'une des soirées organisées par sa maman. Camille leur raconta alors sa journée d'avant-hier avec la venue d'Élisabeth Chéneau, en voyage avec ses parents dans le sud de la France et l'Italie, pour un mariage, et qui avait convaincu ses parents de faire un large détour dans la région, pour venir les voir.

SOPHIE – Quoi !? Élisabeth est venue avant-hier. Nous n'en savons rien, sinon nous l'aurions invitée.

MADELEINE – Non, elle est repartie le soir même. Mais elle a dit qu'au retour, elle s'empresserait de venir vous visiter. Surtout après que nous lui avons parlé de votre charmante poupée.

SOPHIE, *la mine basse* – Ah oui, ma petite fille.

CAMILLE – C'est qu'elle nous a raconté que sa mère allait lui en acheter une à leur retour, alors elle en était toute excitée. Elle nous a demandé de nous présenter les nôtres et nous lui avons alors vanté les mérites de la plus belle de la région, la vôtre bien sûr.

SOPHIE, *rougissante* – C'est bien trop d'honneur que vous lui faites.

PAUL – Allons, maintenant, prenons le thé.

CAMILLE – Oh oui, Sophie, faites-nous donc les honneurs.

SOPHIE – Asseyez-vous autour de la table. Si vous voulez vous donner la peine, *Madame* Camille. Placez-vous ici, *Madame* Madeleine (*en montrant la place suivante*), et vous *Monsieur* Paul, vous serez à côté de moi.

CAMILLE, *voyant Sophie se rasseoir* – Eh bien Madame, vous oubliez de nous faire le service.

SOPHIE – Oh, Sapristi ! Bien sûr, où avais-je donc la tête. (s*ervant ses invités*) Quel temps superbe, vous ne trouvez pas ! Vous me direz des nouvelles de mon thé, on m'a dit que c'était le meilleur qu'on pouvait trouver par ici.

MADELEINE – Euh, Sophie, ta maman ne t'avait pas dit de ne…

SOPHIE – Ne vous dérangez pas, tout est arrangé. Du sucre ?

CAMILLE – Volontiers chère Madame. (*prenant sa tasse, et la regardant intriguée*). C'est étrange, le thé est froid.

SOPHIE – C'est parce qu'il est fait depuis longtemps.

MADELEINE, *inquiète* – C'est singulier, le sucre ne fond pas.

SOPHIE, *un peu décontenancée* – Mêle bien et il fondra.

Paul déclara alors qu'il ne boirait pour rien au monde ce thé, qu'il se méfiait trop des " surprises " de sa cousine pour cela. Celle-ci se contenta de l'ignorer. Les deux sœurs regardèrent bien Sophie, qui leur fit un signe en souriant, avant d'oser boire ce prétendu " thé ". Elles le regrettèrent de suite. Dès qu'elles y eurent trempé leurs lèvres, elles recrachèrent immédiatement tout ce qu'elles avaient avalé. Sophie leur demanda, embarrassée, ce qui n'allait pas. Madeleine, qui était celle qui avait bu du plus bon cœur, resta près d'une minute au pied de l'arbre, a essayé de s'en remettre. « C'est le plus mauvais thé qui puisse exister ! », lui jeta-t-elle. Sophie se défendit en leur répliquant, qu'elle devait bien y mettre quelque chose et que c'était eux qui étaient difficiles, qu'ils n'aimaient jamais rien et étaient bien capricieuses. Camille ironisa en lui faisant remarquer, que sans être " capricieuse ", on pouvait tout de même trouver que son thé était loin d'être excellent. « Infecte même ! », ajouta Madeleine, qui lui reprocha, agacée, de ne pas leur avoir dit de faire semblant de boire. Elle finit même par la traiter de " méchante ". Sophie s'emporta :

« Comment osez-vous, après tout le mal que je me suis donnée pour vous, et le

jour de mon anniversaire en plus ! ».

C'en était trop pour Paul, qui prit sa tasse et lui dit de boire son si " excellent " thé, afin de lui faire comprendre qui était dans le tort et l'irrespect. Sophie se défendit et mit sa main devant sa bouche, mais malgré ses cris et ses supplications, Paul continua de plus belle, si bien qu'en lui repoussant sa main, il finit par lui verser le délicieux " thé " au visage. Il en rit et ce fut sans doute ce qui finit par la mettre définitivement en rage. Elle lui agrippa le bras, et le griffa de toutes ses forces, puis lui tomba dessus à coups de poing. Au départ Paul essayait de fuir, mais aux premiers coups reçus, il se mit à les rendre. Camille et Madeleine leur prièrent d'arrêter, crièrent à l'aide, puis ne voyant personne arriver, elles essayèrent de les séparer prenant chacune un des deux par la taille. Sophie hurlait, Paul criait, Camille et Madeleine appelaient aux secours.

En entendant ce raffut assourdissant, les mères accoururent effrayées, et furent stupéfaites par le spectacle qui se déroulait devant leurs yeux. À leur arrivée, les enfants se tinrent immobiles. Madame de Réan demanda inquiète et sévère, des explications. Personne ne répondit, les enfants regardant tous le sol. Madame de Fleurville prit alors la relève, en demandant à Camille le motif de cette bataille.

CAMILLE, *gênée* – Maman, nous…, Madeleine et moi ne nous battions pas.

MADAME DE FLEURVILLE – Comment ! Vous ne vous battiez pas ?! Alors que faisiez-vous, toi avec le bras de Paul entre tes mains, et Madeleine tenant Sophie par la jambe ?

CAMILLE – Eh bien, c'était pour les empêcher de euh…, *jouer* trop fort.

MADAME DE REAN, *avec un demi-sourire* – Une bien vilaine façon de jouer, ne trouves-tu pas ? Je vois que c'est à nouveau Sophie et Paul, qui se sont encore disputés, comme à l'ordinaire. J'ai bien deviné, n'est-ce pas ?

CAMILLE, *baissant la tête* – Oui, Madame.

MADAME D'AUBERT – Eh bien, n'avez-vous pas honte, Monsieur Paul, de vous comporter ainsi. Vous vous fâchez de rien, comme toujours, et nous embarrassez, moi, votre tante ainsi que nos invités. Et votre cousine surtout, y avez-vous pensé ?! Et cela, le jour même de son anniversaire. Quel souvenir mémorable va-t-elle en garder !

PAUL – Ce n'était pas pour rien, Maman. Et ce n'est pas à l'insu de Sophie, bien au

contraire. Elle a voulu nous faire boire un thé si détestable, que Madeleine en eu mal au cœur en le goûtant, et elle n'en avait aucun remord. Même, elle croyait que c'était à elles d'en avoir, en les traitant de capricieuses et de difficiles.

Madame de Réan prit le pot de crème, l'ouvrit, le sentit et fit une grimace. Elle lui demanda comment elle avait eu cette prétendue crème et son thé, alors Sophie avoua qu'elle les avait fabriqués. « Et avec quoi ? » demanda la mère. Toute honteuse, elle répondit qu'elle les avait faits, avec le blanc à argenterie, des feuilles de trèfles et l'eau des chiens. Sur ces derniers mots, la pauvre Madeleine eut un remous dans le ventre ; elle sembla sentir à nouveau l'horrible goût du " thé " sur sa langue. En la mettant face à sa sottise, Sophie se rendit compte à quel point elle n'avait pas d'esprit, comme elle le pensait tout à l'heure ; sa belle idée, sous ce nouveau jour, lui sembla incroyablement stupide.

MADAME DE REAN – Voilà un joli régal pour vos amies ! De l'eau sale et de la craie ! Vous commencez bien vos quatre décidément, Mademoiselle : en désobéissant quand je vous avais dit de faire semblant de boire du thé, en voulant faire avaler à vos amies, un thé que même un animal ne voudrait pas, et enfin, en vous battant comme une vulgaire vaurien. Je commence à croire que cela devient de pire en pire avec l'âge, et que vous allez vraiment finir vilaine. Que faut-il donc que je fasse pour que vous arrêtiez vos sottises ? Je vous reprends votre service, et je vous aurais envoyée de suite dans votre chambre, si je ne craignais de faire de la peine à vos amies, qui elles, sont si bonnes qu'elles en souffriraient pour vous. Vous serez consignée dans votre chambre dès leur départ. Mais avant tout, il reste un point à éclaircir. Qui vous a aidé à faire ce thé ?

SOPHIE, *tout bas* – Je l'ai fait toute seule, Maman.

MADAME DE REAN – Et la craie, la nappe, et le plateau d'argent. Tu les aurais volés peut-être ? Je sais que tu es loin d'être sage, mais tu n'es pas une voleuse. Dis-moi qui te les a donnés.

SOPHIE, *encore plus bas* – C'est Lucie, Maman.

Madame de Réan eut l'air quelque peu décontenancée. Elle se rattrapa vite en disant qu'elle réglerait cela plus tard. De son côté, Madame d'Aubert gronda son fils de s'être battu ainsi contre sa cousine, une petite fille plus jeune que lui de surcroît, et décréta que son excuse n'en était pas une. Puis les mères s'en allèrent, riant malgré elles de la fantaisie de Sophie ; Madame de Fleurville vantant son imagination, et Madame d'Aubert sa singularité. Une fois seules, elles parlèrent plus sérieusement du

cas de Sophie. Madame de Réan en était toujours aussi préoccupée, malgré les interventions de son amie et de sa sœur. Elles lui disaient que tout cela n'avait rien d'inquiétant, que c'était même drôle et attachant, et que tous les enfants étaient un peu comme cela à leur âge. Mais Madame de Réan leur fit remarquer, que Camille et Madeleine ne faisaient jamais ce genre de sottise, et Paul non plus. Seule sa fille en était capable, et ce qui l'inquiétait, c'était qu'elles étaient de plus en plus fréquentes, et également de plus en plus grotesques. À mesure que son imagination grandissait, ses bêtises grandissaient également.

« Paul en est tout à fait incapable, c'est vrai, car il n'a pas la fantaisie de Sophie, rétorqua Madame d'Aubert. Il faut une certaine vivacité d'esprit pour faire des choses pareilles, et mon fils ne l'a pas, tout simplement. Mais voyez, dès qu'on l'entraîne, Paul se fâche et devient encore plus polisson que cette chère Sophie »

« Et Sophie n'a pas encore l'âge de raison, ajouta Madame de Fleurville, et sans elle, nous ne sommes que passions, humeurs, et émotions. Notre nature et notre être se montre sans aucune mesure, sans aucune restriction. Il en est certains, avec une nature quiète et prudente, qui n'ont pas cette fougue et cette envie de découvrir, d'explorer. Ceux-ci restent bien sages et obéissants, non par sagesse ni par obéissance, mais parce qu'ils n'ont pas en eux cette force, ce mouvement, qui irait naturellement contre ce sens. Il en est d'autres qui sont par tempérament aventureux, audacieux, fougueux. Et ceux-là, dans leur petite enfance qui est par nature spontanée et irréfléchie, montre déjà toutes ses qualités, qui paraissent alors être des défauts, car ils provoquent divers bêtises ici et là. Mais ils montreront leur véritable valeur plus tard. Vous verrez, dans un ou deux ans, quand la raison viendra à elle, vous bénirez le ciel d'avoir donné une si belle nature à votre chère Sophie. »

Mais comment pouvait-elle être certaine que ce jour arriverait ? Comment pouvait-elle être sûre qu'elle faisait tous ce qu'il fallait pour cela ? Peut-être était-il trop tard, peut-être avait-elle réagi trop tard ? On dit que les premières années d'une vie sont primordiales ; et elle n'… Madame d'Aubert lui prit les mains, et lui dit que Sophie faisait partie des Hommes, et que la raison était la vertu des Hommes ; ainsi en avait décidé le Créateur. Il n'y avait donc aucune raison de douter de cela. Ce n'était qu'une question de temps, chacun l'acquérant plus ou moins vite. Et il en était de même pour ce qui la concernait. Comme la louve, la chienne, ou toutes autres espèces de mère, la femme sait comment élever ses enfants, non par raison, mais par son cœur. Le doute était fallacieux, la foi, clairvoyante ; et elle devait plutôt remercier le ciel d'avoir eu la chance d'avoir une fille, car malgré toutes les épreuves et les incertitudes que cela entraîne, c'est la meilleure chose qui puisse arriver à une femme. Pourtant malgré tout, Madame de Réan ne pouvait s'empêcher d'être angoissée, et elle leur confia que, parfois, elle se sentait bien faible et seule devant son devoir. Sa sœur lui répondit alors, en lui caressant la main et la fixant droit dans

les yeux, qu'elle ne serait bientôt plus seule.

De leur côté, les enfants se retrouvèrent entre eux, tout gênés. Paul et Sophie, une fois le calme revenu, furent tous deux tout honteux de leur dispute, et n'osaient même plus se regarder. Il fallut l'intervention de Camille et Madeleine pour les réconcilier. Ils se demandèrent pardon et s'embrassèrent, Camille et Madeleine étant dans leur bras également. Rapidement tout fut oublié ; les rires et la joie revinrent et le reste de l'après-midi fut merveilleux.

La fin de la journée arriva bien vite, et les invités partirent tous, y compris Paul, laissant Sophie seule. Elle alla d'elle-même s'isoler dans sa chambre, sans que sa maman n'ait eu besoin de le lui rappeler. Elle vint vers sa fille, la prit dans ses bras, l'embrassa, et lui confia que, malgré le fait que rien ne s'était passé comme prévu, cette journée avait été malgré tout, une belle journée. Elle resta consignée dans sa chambre toute la fin de soirée, même pour le dîner. Sa bonne lui apporta un bien maigre repas, comme à chaque fois que la petite était consignée : de la soupe avec un morceau de pain et un verre d'eau. Quand elle eut fini, Sophie avait toujours aussi faim, et son ventre s'en plaignait. Cependant, lorsque Lucie vint débarrasser, elle n'en dit rien. Mais la bonne qui avait sans peine deviné son mal, venant pour débarrasser, venait surtout pour lui apporter une surprise : elle avait amené un morceau de gâteau, un autre pain avec du fromage et de la confiture, et un peu de vin. « Mais Maman m'a… » commença Sophie, mais elle ne la laissa pas poursuivre, disant que c'était Madame qui lui avait permis de lui donner un autre bout de pain, et qu'elle n'avait pas précisé de ne pas mettre un peu de confiture et de fromage par-dessus. La part de gâteau, quant à elle, était celle qu'elle avait à peine touchée ce midi. Et de toute manière, on ne pouvait pas permettre à une petite fille, de manger telle une prisonnière, car à cet âge-là ce n'était pas raisonnable. Sophie hésitait toujours, et lui demanda ce qu'elle devrait dire si sa maman l'interrogeait.

« Eh bien juste la vérité, lui dit-elle, la rassurant. Vous direz que je vous ai donné du gâteau, de la confiture et du fromage avec votre morceau de pain, et je me chargerai de lui expliquer la raison en détail. Mais il n'y a aucune raison pour qu'elle vous demande cela, non ? »

Elle mit un peu de vin sucré dans le verre de Sophie, pour accompagner le repas, et ce fut un dîner des plus appréciables. Elle la coucha ensuite, en l'embrassant, et la petite fille s'endormit de suite. Ainsi, voici comment les quatre ans de Sophie débutèrent. Mais les événements de ce jour n'étaient pas tout à fait terminés. Il restait encore une question à régler.

La bonne alla ensuite dans le bureau de Madame de Réan. Elle lui avait

demandé de venir après avoir fait coucher Sophie. Elle redoutait un peu cet entretien, car elle pressentait ce que Madame allait lui reprocher. Madame de Réan, quant à elle, était dans son bureau à faire les cents pas. Quand elle l'entendit arriver, elle s'arrêta, souffla un bon coup, s'assit, et tâcha de prendre son expression le plus impassible.

MADAME DE REAN – (*répondant au coup à la porte*) Entrez. Si je t'ai fait venir Lucie, c'est pour avoir des explications. Tu dois sans doute être au courant des incidents de cet après-midi, n'est-ce pas ? J'aimerai avoir la confirmation, que c'est bien toi qui as donné tout cela, à Sophie.

LUCIE, *avec un manque d'assurance* – Oui, Madame, c'est bien moi. C'est que vous voyez, Sophie était si triste de ne pas pouvoir mettre du thé dans sa dînette…, et j'ai pensé qu'en lui donnant de quoi faire une jolie présentation, elle retrouverait un peu de son sourire, et serait contente de jouer avec. Je ne pouvais pas prévoir que…

MADAME DE REAN, *sèchement* – Ce n'est pas cela que je te reproche. Personne n'aurait pu prévoir ce qu'elle en ferait. Mais tu sais, tout comme moi, comment est Sophie. Comment de rien, elle peut faire des idioties. Alors il ne fallait pas lui en donner matière.

LUCIE – Mais c'est qu'elle était si triste de l'absence de Monsieur. Je n'ai pas pu la laisser ainsi, dans son désarroi. Elle m'en parlait tous les jours, et elle ne rêvait que de cela. Et elle est si jeune !

MADAME DE REAN – Et tu crois que je n'en sais rien ! Tu crois peut-être que je n'y suis pas sensible ! Je vois chaque jour Sophie, riante et gaie, mais je sais qu'au fond, elle souffre de ne pas voir son père. Et pourtant, vois-tu, malgré cela, je reste ferme avec elle ; je ne cède à aucun de ses caprices. Et pourquoi ? Parce que j'ai la charge de son éducation ; je dois lui apprendre à se contenter de ce qu'elle a, d'être heureuse de ce qu'elle a ; de la faire devenir bonne, généreuse, aimante et sage, bien que ceci ne soit pas un mince affaire. Sophie n'est plus si jeune que cela ; elle a l'âge de penser et de raisonner. C'est un moment déterminant pour elle, où tout pourrait bien se jouer. C'est un devoir lourd, qui me pèse, et parfois, je me sens bien seule face à lui. J'ai besoin de ton aide Lucie. Pourrais-je compter sur toi ? Je n'y arriverai pas seule.

LUCIE, *hésitant quelque peu, puis prenant une voix assurer* – Oui. J'aime Sophie, autant que vous pouvez l'aimer. Et je ferai tout ce que je pourrai pour qu'elle s'épanouisse du mieux qu'elle puisse. Je donnerai même ma vie pour elle. (*elle s'arrêta quelques instants avant de poursuivre*) Vous pouvez avoir confiance en moi.

MADAME DE REAN, *riant* – Cela me rappelle quelque chose. (*elle regarda la main gauche de sa bonne fixement, puis repris*) Quel âge as-tu Lucie ?

LUCIE – Bientôt dix-neuf ans, Madame.

MADAME DE REAN – Tu es encore bien jeune, si jeune… J'ai confiance en toi Lucie, dans le sens où je sais que tu ne voudras jamais faire de mal à ma chérie, mais puis-je réellement avoir confiance en toi ? N'oublie pas, ce n'est pas parce que tu ne lui veux pas de mal, que tu ne lui en feras jamais. Sophie l'a appris à ses dépens récemment. Mais ce n'est pas le genre de chose qu'on apprend une fois, non. On l'apprend continuellement tout au long de notre vie, chaque jour, encore et encore. Crois-moi, parfois il est bon de douter de soi-même, et de voir dans les bêtises d'un enfant, ses propres fautes. Même si cela fait peur. (*elle sembla avoir un petit moment d'absence*) Enfin, je m'égare. Tâche d'être plus stricte avec elle à l'avenir. Facilite-moi la tâche, afin que je n'ai pas à être toujours celle que je ne suis pas. Ai-je été assez clair ?

LUCIE, *la regardant droit dans les yeux* – Oui Madame.

MADAME DE REAN – Et ne trahis pas ma confiance. Je ne m'en remettrais pas ; Sophie non plus.

La bonne se retira sur ces derniers mots, laissant chacune des deux femmes songeaient à ce qu'elles venaient d'entretenir ; des pensées qui n'allaient pas les quitter de la nuit.

IV

La boîte à ouvrage

Un vent léger soufflait dans les feuillages, caressant les branches et faisant ainsi valser les arbres qui semblaient s'amuser gaiement. Au loin on pouvait voir le jardin. De nouvelles fleurs avaient dû éclore, peut-être les premiers bleuets, ou alors les dernières primevères. Dans la cour, Marthe, une des bonnes et également la grande commère de la région, parlait avec Lambert, le garçon d'écurie. Que pouvait-elle bien raconter ? Sans doute des nouvelles fraîches et amusantes, vu l'expression de son visage et l'engouement qu'elle mettait dans ses gestes. Lambert, n'écoutait que d'un œil, l'autre était accaparé par son chien qui ne semblait pas tranquille. Voilà que la coiffe de la bonne s'envola et tomba par terre ; le chien s'en empara et le mâchouilla à sa guise, en dépit de son maître. Et loin de là, dans le beau ciel bleu, tout là-haut, se moquant de leur tracas, des nuages flottaient fièrement au-dessus d'eux, riant, dansant, chantant joyeusement ; ces beaux et grands nuages que rien n'arrêtent ; que pas une barrière, pas un mur ni même une montagne n'empêcheraient d'être libre et de se laisser entraîner au gré du vent. Voilà ce que pouvait observer Sophie de sa fenêtre. Elle avait le regard rêveur, fixant sans ciller l'horizon qui était rempli de tout ce qu'elle désirait en ce moment.

Ah si j'étais un oiseau volant dans les cieux,
Je m'élancerai au loin vers ces pays merveilleux
Où le manque, les cages et les autres ennuis
Sont des maux dont les êtres ont été affranchis.

Si j'étais un aigle, cet animal majestueux,
Tel des génies, tout le monde comblerait mes vœux,
Et une foule aimante chanterait mes louanges
Proclamant que je suis bon, que je suis un ange

Mais maintenant que mon vœu se trouve exaucé
Même devenu oiseau, je reste chétif et malhabile,

Un coup de vent, et la liberté, ce volatile,
Chute fatalement vers sa tragique destinée

« C'est *tchoué* bien, very well *mosieur* Paul ! félicita miss Albion. Vous *povez* vous *rassouar*. And now, c'est à vous Miss Sophie. *Montchouez* moi ce que vous avez *eppris*. Sophie, Miss Sophie ! Shocking, toujours la tête en l'air ! Je vais *encœur* devoir en parler à M*edem* votre mère, pour qu'elle vous punisse *come* elle se le doit. »

C'était un peu toujours la même scène qui se déroulait chaque matin, surtout ces derniers temps. Sophie n'aimait pas étudier. Pourtant, elle aimait apprendre. Elle adorait les nouveautés, était curieuse de tout ce qui passait sous ses yeux, et de tout ce qui l'entourait. Elle cherchait à expérimenter tout ce qu'on lui décrivait, ce qui d'ailleurs était la cause de nombre de ses malheurs, mais aussi de son imagination et son esprit fertile. Elle adorait regarder les serviteurs dans leur ouvrage, et allait leur parler de leur travail. Ainsi, après avoir parlé à Thomas le jardinier, elle savait reconnaître les mauvaises herbes et de quelle manière il fallait tailler les plantes lorsqu'elles étaient malades. Elle savait et parfois aider Léontine, la cuisinière, à faire le pain, et elle avait alors toujours droit à un petit morceau. Elle suivait également Lambert pour s'occuper des chevaux, des chiens et des autres animaux, en rêvant toujours à l'idée d'en élever un soi-même. Et bien sûr, il y avait Lucie, avec qui elle parlait de tout et de rien, apprenant les divers usages, mais aussi toutes les nouvelles des villages avoisinants, et toutes les réponses aux questions qui lui venaient à l'esprit. Mais subir une leçon, travailler de l'intérieur, loin de l'objet d'étude, c'était pour elle d'un mortel ennui. Les leçons étaient comme passer des heures dans sorte de prison ; et rester enfermée entre quatre murs, avec cette chaleur, cela lui était insupportable. Durant ces interminables heures, elle l'avait du mal à rester en place, à ne pas remuer ses jambes constamment. Alors pour la garder concentrée plus d'une demi-heure, il fallait un vrai miracle.

Depuis le jour de son anniversaire, elle avait commencé à suivre les mêmes leçons que Paul avec miss Albion, sa préceptrice. Pour elle, les séances ne duraient qu'une heure chaque matin, tandis que Paul, lui, étudiait toute la matinée. Ils n'apprenaient pas les mêmes choses, bien sûr. Paul, lui, avait déjà acquis les bases et apprenait des notions bien plus avancées. De plus, il y avait les matières réservées aux garçons et celles réservées aux filles. Tout deux apprenaient un peu de calculs, d'histoire, de géographie, de calligraphie, de littérature, de catéchisme, de musique, de dessin et un peu d'histoire naturelle. Paul apprenait aussi le grec, le latin et divers langues étrangères telles que l'allemand ou l'anglais, et un soupçon de philosophie. Quant à Sophie, miss Albion lui réservait des cours de maintien, de danse, des

travaux d'aiguilles et un peu de chant. Sophie aimait certaines de ses matières, mais d'autres la désintéressait totalement. Elle aimait par exemple, les cours de dessins où elle s'appliquait de son mieux ; les cours d'histoire naturelle où ils allaient dehors, dans le potager et le jardin, apprendre le nom de chaque plante et chaque insecte, et constituaient même de petits herbiers. Par contre, elle détestait la musique, où miss Albion lui faisait faire des gammes et des arpèges au piano, mais adorait pourtant le chant, car elle disait que c'était bien plus naturel et touchant. De plus, elle détestait les mathématiques, car elle ne comprenait rien à tous ses chiffres, et de toute façon, c'était totalement inutile. Elle détestait aussi les cours de maintien et de danse, qui étaient pour elle, un moyen de rendre ce qu'il y avait de plus naturel, artificiel ; la calligraphie également, dont elle ne voyait pas l'utilité malgré les remontrances de miss Albion.

« Les demoiselles se *deavent* d'avoir une *écruiture* lisible, belle and *irraiprochabol*. Ce sont elles qui tiendront le courrier de la maison, and une *écruiture* illisible est *une* signe d'ignorance *and* de *grossertié*. ».

Mais cela ne convainquait pas beaucoup Sophie, comme toutes les autres explications de sa préceptrice d'ailleurs. Les cours de musique et de chant étaient indispensables à une demoiselle, car elle se devait de pouvoir jouer et chanter une romance devant un public ou devant son époux ; le calcul était primordial lorsqu'il lui faudrait tenir les comptes du ménage ; les cours de maintien et de danse lui feraient devenir une demoiselle « *come* il *fow* » ; et enfin, l'histoire et le catéchisme, lui donneraient des exemples de femmes pieuses ou de mères et épouses modèles. Quant aux travaux d'aiguilles et les autres usages, miss Albion n'avait même pas besoin de le lui expliquer, cela allait de soi. Mais même ces sages préceptes, ne persuadait pas pour autant, la jeune fille d'étudier plus assidûment.

La plupart des cours l'ennuyaient donc, et comme elle ne se montrait pas très souvent appliquée, miss Albion en parla à *Medem* qui lui répondit, qu'à cet âge, les enfants s'ennuyaient et n'apprenaient rien, mais qu'ils devaient malgré tout étudier pour s'habituer au travail.

« Il ne faut donc pas les accabler de travail. Leur corps doit se développer en même temps que leur intelligence. Alors laissez-lui du temps, ajouta-t-elle. ».

La préceptrice n'était pas du tout d'accord, et trouvait la mère bien trop indulgente, mais elle se tut : elle n'avait que le droit de ne rien dire. Pourtant elle voyait bien que les faits lui donnaient raison. Plus le temps passait, plus cela se dégradait. Au début, Sophie, même si elle ne s'appliquait pas totalement, faisait de réels efforts pour se contenir et bien suivre. Mais les leçons commencèrent à l'ennuyer de plus en plus, et ces derniers jours, elle ne montra plus aucune bonne

volonté, même dans les matières qui d'habitude l'intéressaient. « Je vais *encœur* devoir en parler à M*edem* », répétait sans cesse miss Albion, sans pour autant que cela ne préoccupe beaucoup Sophie. Elle avait en effet, autre chose en tête.

« Tout de même Sophie, tu devrais faire un petit effort. Ce n'est qu'une petite heure dans la matinée après tout, lui conseilla Paul, après que la leçon du matin fut enfin terminée. »

SOPHIE, *irritée* – Ce n'est pas ma faute, je n'y peux rien ! C'est juste trop difficile pour moi. Je suis bête voilà tout. Tous ces chiffres, ces lettres, c'est bien compliqué, cela m'ennuie, et en plus c'est inutile.

PAUL – Tu avoueras que tu y mets tout de même, un peu de mauvaise volonté. Pour le calcul, je suis d'accord, cela est quelque peu abstrait. Mais enfin lire ! Tu ne peux tout de même pas penser que lire est inutile !

SOPHIE – Eh bien pourtant, c'est bien ce que je pense. Tu vois bien que tu as tort parfois.

PAUL – Et les livres alors ? Tu avoueras que c'est indispensable. Surtout toi qui es si friande de contes, et qui invente tant de ces amusantes « historiettes dont personne ne comprend rien ».

SOPHIE – J'aime les contes et les histoires, c'est vrai. Maman m'en raconte parfois ; mais le livre ne sert juste qu'à montrer les images pour mieux s'immerger et titiller l'imagination. Ma Lucie m'en raconte souvent aussi avant de me coucher ; mais elle n'a pas besoin de livres, elle, car avec ses gestes, elle donne tellement d'intensité que les images viennent d'elles-mêmes. On est directement happé par l'histoire, tour à tour émerveillé quand elle le veut, terrorisé si elle le souhaite. D'ailleurs elle ne sait pas lire, et cela prouve bien que c'est tout à fait inutile pour bien vivre. Et en ce qui me concerne, quel rapport y a-t-il entre écrire et raconter des histoires ? Lorsque je raconte une histoire, je suis toujours dans l'instant, le lieu et les personnes qui écoutent ; ce sont eux qui forment les idées, qui créent les événements, les personnages et les intrigues que je compose. C'est comme si ces idées flottaient en l'air et que je n'avais qu'à les attraper dans mes mains, et laisser ensuite librement mon cœur s'exprimer. C'est pour cela que chaque histoire est unique, même quand j'en répète une à quelqu'un d'autre : l'histoire se change d'elle-même, s'égare, se transforme toute seule.

PAUL, *riant* – Et c'est pour cela aussi qu'à la fin personne n'y comprend jamais rien.

SOPHIE, *sans faire attention à la remarque* – Alors dis-moi, que ferais-je avec du papier et une plume ? À peine aurai-je commencé à écrire, que déjà les idées se seront envolées de ma main. Et lire ! Y a-t-il un moyen plus efficace pour se sentir prisonnier, piégé dans une feuille de papier ? On ne peut plus regarder son auditoire qui n'écoutera qu'un vulgaire texte sonnant faussement spontané. Et le *lecteur* se doit de ne pas dévier d'une phrase, d'un mot, d'une virgule ; peu importe si le style, les mots, ou l'intonation employés ne lui correspondent pas.

PAUL – C'est peut-être ce que tu penses pour l'instant, mais tu verras qu'il y a des avantages dans l'un comme dans l'autre. Attends, je vais pouvoir te convaincre facilement. Je viens de commencer un livre fantastique ; c'est l'histoire racontant les mémoires d'un âne. Je l'ai apporté ici. Allons sous le vieux chêne et je t'en lirai un passage.

SOPHIE, *pas convaincue* – Tu as une heure de répit, et toi, tu penses encore à lire ! C'est ainsi que tu comptes amuser Élisabeth cet après-midi ? Pourquoi ne pas l'inviter aux cours tant que tu y es. Enfin, au moins nous ne serons plus enfermés et suffoquant de chaleur, mais bien tranquillement allongés dans l'herbe, baillant sous un soleil radieux. C'est déjà mieux !

PAUL – Oh tu verras, tu n'auras pas l'occasion de bailler. Allez viens !

SOPHIE – Attends, je dois d'abord aller voir Maman et aussi prendre ma fille.

Il s'était déroulé plus d'un mois depuis l'anniversaire de Sophie. Son père pourtant n'était toujours pas rentré. L'affaire qui le retenait à Paris se trouvait être un peu plus longue que prévue. Depuis deux semaines, Sophie allait voir sa maman tous les matins pour lui demander des nouvelles, mais chaque fois la réponse était la même : « Il rentrera bientôt, sois patiente. ». Sa maman l'avait répété tant et tant, qu'au bout d'un moment, au son de sa voix, on finissait par deviner qu'elle n'y croyait plus elle-même. Sophie n'avait plus vraiment espoir et se sentait abattue ; ses derniers jours, elle n'allait même plus demander des nouvelles. Elle avait déjà été énormément déçue le jour de son anniversaire, encore plus deux semaines plus tard, lorsque sa maman lui annonça qu'elle devrait encore patienter, et depuis, elle ne la croyait plus malgré tout ce qu'elle pouvait lui dire. Heureusement, Paul, pendant ce temps-là, était toujours à ses côtés, ce qui lui était d'un grand réconfort. Il venait la voir tous les jours dès l'aube. D'ailleurs, la première chose que faisait Sophie le matin, c'était de rester au bord de sa fenêtre à attendre son arrivée. Elle ne lui parlait pas vraiment de ses préoccupations, mais Paul arrivait toujours à l'amuser et la faire sourire, au point que Sophie arrivait de temps en temps, à ne plus penser et à être parfaitement heureuse, durant de brefs instants.

Paul n'était pas le seul à venir. Madame d'Aubert venait également pour rendre visite à sa sœur, ce qui pour le coup était beaucoup plus inhabituel. En effet, ses dernières années, Madame d'Aubert n'avait pas l'habitude de rester aussi longtemps chez elle, à la campagne, et allait la plupart du temps rejoindre son époux à la capitale, pour se laisser aller aux plaisirs des salons, des spectacles et autres mondanités dont elle ne semblait ne pas pouvoir se passer. Mais cette fois-ci, elle ne semblait pas décider à partir, refusant même des invitations dans quelques salons. Cela rendait Paul tout joyeux. Sophie lui fit la remarque, mais celui-ci ne put lui en expliquer la raison. Ils finirent par supposer qu'elle était sans doute encore fatiguée de son dernier voyage. En réalité, avec leur vision d'enfant, ils ne pouvaient pas voir que ce qui les préoccupait en ce moment, touchait également le cœur de leur mère. Madame de Réan, dans ses correspondances, n'arrêtait pas de questionner son mari sur l'affaire qui le retenait, tout comme sa fille la questionnait, elle. Et les réponses qu'elles recevaient rester toujours bien vagues. L'angoisse commença vraiment à la gagner lorsqu'elle vit les nouveaux faits de sa fille, s'accumuler ces derniers temps. Outre miss Albion, qui venait faire ses rapports régulièrement, Lucie avait aussi de quoi se plaindre. La petite avait de plus en plus de mal à obéir, et se fâchait pour un rien. Lors d'une terrible journée, qui avait déjà était riche en " péripéties ", alors que Sophie était occupée à faire un bouquet avec les fleurs de son jardin, Lucie lui dit de ne pas trop en cueillir, car n'étant pas encore très habile de ses mains, faire un trop gros bouquet serait trop difficile, et elle gâcherait toutes les fleurs pour rien. Mais loin de l'écouter, elle en cueillit tellement, qu'il n'en resta presque plus une, et voyant son jardin si vide et triste à présent, Sophie éclata, piétina toutes les fleurs qu'elle avait ramassées, et cria : « Je suis bête, je me déteste ! À présent, je ne peux plus vivre, je dois mourir et je mourrai ! ». Lucie vint de suite la consoler et lui fit aussi une longue remontrance sur ses derniers propos, lui expliquant pourquoi c'était un bien grand péché. Et en voyant sa petite bouille effrayée, elle finit tout de même en lui assurant que Dieu la pardonnerait, car c'était une malheureuse.

Sophie était impatiente, Madame de Réan ne le savait que trop bien ; elle se devait de la corriger de ce défaut, et c'était le moment crucial pour cela. Encore fallait-il trouver un moyen… Sa sœur allait lui en apporter un. En cette période trouble, elle fut déjà une très bonne confidente pour elle, et l'aida énormément. Elle réussit à lui faire partager ses inquiétudes profondes, à propos de sa fille et de son époux. Ce fut elle aussi, qui la poussa à en faire part à son mari, dans ses lettres. Un jour, elle décida de prendre les choses en main, et envoya une lettre directement à Monsieur de Réan : c'était ainsi que les événements de la journée que nous allons voir, naquirent.

Ce jour-là, Madame de Réan avait fait appeler sa fille pour lui montrer la belle surprise qui venait d'arriver ce matin. Sophie vint la voir dès sa leçon terminée.

Quand elle arriva à son bureau, une chose l'attira de suite ; c'était une magnifique boîte à ouvrage. Elle était disposée sur la table basse, bien en évidence et ouverte, montrant ainsi toutes les petites merveilles qu'elle contenait. C'était une boîte en écaille de tortue et en bois, ornée d'or avec des gravures sur le couvercle, et à l'intérieur, doublée de velours. Elle contenait tout le nécessaire d'une parfaite travailleuse. Il y avait des ciseaux, un couteau, un canif, du fil, un dé à coudre, des bobines, un poinçon, de petites pinces. Mais ce qui attirait surtout Sophie, c'était toutes les magnifiques couleurs provenant des rubans et des provisions de soie, et le scintillement des aiguilles argentées et celui des épingles dorées.

MADAME DE REAN – Regarde Sophie, la jolie boîte à ouvrage. C'est ton père qui nous l'envoie de Paris.

SOPHIE – Oh que c'est beau ! Elle est vraiment magnifique ! Pour qui est-elle ? (*en lui souriant*) Maman, elle est bien pour moi n'est-ce pas ?

MADAME DE REAN – Non, c'est à moi que ton père l'envoie.

SOPHIE – Oh quel dommage ! Elle m'aurait tellement plus. Oh Maman, je vous en prie, donnez-la-moi !

MADAME DE REAN – Eh bien, je te remercie ! C'est un peu égoïste. Et puis à quoi te servirait cette boîte ? Tu ne travailles pas assez pour en mériter une, et de plus tu n'as pas assez d'ordre. Tu ne rangerais rien, et finirais par perdre tous les objets un par un.

SOPHIE – Oh Maman, vous verrez que j'en aurai besoin. Car j'aime tellement travailler ! J'y prendrais tellement soin, qu'il n'y aura pas à craindre que je perde quoi que ce soit. Je commence déjà à mieux travailler, et je travaillerai tous les jours ; tant et si bien qu'au final, vous verrez que je mériterai d'en avoir une.

MADAME DE REAN – Tu aimes tant travailler que cela ? Alors pourquoi tous ses soupirs quand je t'oblige à coudre ?

SOPHIE, *embarrassée* – C'est que… je n'avais pas le nécessaire pour travailler. Mais avec cette boîte, je le pourrais enfin ! Et ce sera avec le sourire, oui, avec le sourire !

MADAME DE REAN – Ni pense plus Sophie. Tu es trop jeune. Tes paroles le montrent. Il faut que tu apprennes à être plus patiente.

Cependant, Sophie en était incapable. Nous l'avons déjà montré à plusieurs

reprises, Sophie devenait parfois envie. Mais nous ne l'avons encore jamais vue, comme elle pouvait le devenir parfois, quand elle voyait quelque chose qu'elle désirait ardemment et qu'elle pensait pouvoir avoir, mais qui lui restait au bout du compte inaccessible. Elle ne pouvait alors cesser de la convoiter, un peu comme si celle-ci l'avait solidement attrapée, voilée son esprit, et l'empêchait alors de penser à autre chose. Ainsi elle se laissait guider par son envie, ce qui se traduisait de manière très visible : elle ne cessait alors de la réclamer à sa maman, parfois directement, parfois de manière plus détourner, juste en l'évoquant. Ce n'était pourtant pas un moyen très efficace, bien au contraire : la plupart du temps, sa mère le lui refusait et jamais elle ne lui donnait entière satisfaction. Cependant, bien loin de se décourager, Sophie demandait encore et encore, de plus belle, avec plus de fougue et moins d'esprit, à mesure que son envie s'attisait. Car quoi de plus naturel ? Elle ne faisait qu'exprimer le trouble qu'elle éprouvait, qui provenait du désaccord entre ses rêves et la réalité. Quand son envie était vraiment grande, elle réfléchissait à des moyens plus efficaces, comme ce fut le cas cette fois-ci.

« Hum, si j'envoyais une lettre à Papa, pensa-t-elle, lui disant d'envoyer une nouvelle boîte, toute pareille, Maman ne pourrait plus se plaindre de perdre la sienne et me donnerait la boîte tout de suite. Le problème c'est que je ne sais pas écrire…, et je ne peux pas dicter la lettre à Maman, elle me gronderait…, et je ne demanderai sûrement pas à Paul ; il me narguerait en disant : « tu vois, que cela sert d'écrire ! ». Je pourrai bien attendre que Papa soit revenu, mais cela serait trop long. Alors que puis-je faire ? »

Ses réflexions, comme dans ce cas-ci, la menaient toujours vers une impasse, alors elle continuait à réclamer par dépit. Toujours, également, la mère, lassée, finissait par la consigner dans sa chambre, où elle ne se calmait toujours pas. Seul le temps, ce remède universel, pouvait la soigner, mais cela pouvait durer tout de même des jours voire des semaines. C'était le seul moyen de vraiment la libérer de l'envie, car dans tous les autres cas de figure, elle n'arrivait qu'à s'en dégager seulement en se faisant attraper par une autre.

Cette fois-ci ne dérogea pas à la règle. Après s'être tut un moment, en prenant bien soin de montrer son chagrin sur son visage, elle s'arma d'une patience, que seul dans ce genre de circonstance, elle pouvait se parer, et commença ses assauts, telle un soldat faisant le siège d'une forteresse. Après la dixième tentative, toujours infructueuse, Madame d'Aubert qui observait la discussion avec amusement, depuis le début, s'approcha de Sophie et la tint par les épaules.

« Ma petite chérie, lui dit-elle, j'ai amené une belle robe pour ta fille. Tu pourrais la parer de belles dentelles en venant broder avec moi, si tu veux. Travailler

est la meilleure voie pour obtenir une telle boîte. »

Elle avait parlé avec une certaine tendresse dans son sourire et son regard, que l'on n'avait pas l'habitude d'observer chez elle lorsqu'il s'agissait d'enfant. Malgré tout, Sophie rejeta sa proposition, prétextant qu'elle avait promis à Paul de le rejoindre. Elle n'eut pas le temps d'ajouter quoi que ce soit, que Sophie s'était déjà enfuie, sans demander son reste. Elle lança un regard amusé à sa sœur, hocha les épaules, et lui assura que ce serait pour la prochaine fois.

Sophie retrouva Paul allongé à l'ombre du vieux chêne, plongé en pleine lecture, après être allée chercher sa fille auparavant. Elle posa sa fille d'un côté, se plaça de l'autre, et lui parla de l'entrevue qu'elle venait d'avoir. Elle s'attarda longuement sur la magnifique boîte à ouvrage ; non pas sur la boîte elle-même (elle en était bien incapable), mais sur la boîte en *elle*, c'est-à-dire en décrivant l'enchantement qu'elle avait ressenti face à elle, ou bien les frissons qui l'avaient parcourue à la vue des belles couleurs scintillantes, ou encore la stupeur qui l'avait saisie lorsque sa maman la lui refusa. Elle en parla si longuement que Paul devina combien sa cousine s'en était attachée.

PAUL – Je vois que tu t'es éprise de la beauté de cette boîte. J'ai remarqué que tu étais très attirée par les beautés qui s'admirent avec les yeux. Mais tu vas voir, il en existe bien d'autres, qui sont aussi belles mais d'une façon différente. Et justement j'en ai une juste sous la main.

SOPHIE, *pas convaincue* – Des beautés qui ne se regardent pas avec les yeux ! Mais que me racontes-tu là ? Cela ne veut rien dire. La beauté est une qualité des images. Comment veux-tu la ressentir les yeux fermés ?

PAUL – Eh bien, ne vois-tu rien quand tu fermes les yeux ?

SOPHIE – Si, c'est vrai. Mais ces images-là sont bien floues et fades quand on les compare avec les images bien réelles. Regarde, quand je ferme les yeux, je peux prendre plaisir à regarder ce que je veux, c'est vrai, comme ma boîte par exemple ; mais juste parce que je l'ai vue récemment. Ce que je vois n'est qu'un souvenir, un souvenir d'une beauté bien réelle. Et ce plaisir que j'éprouve, lui aussi, n'est qu'un souvenir ; ce n'est que le simulacre du plaisir bien existant, celui que j'ai vraiment ressenti tout à l'heure. Et ce plaisir s'affaiblira de jour en jour jusqu'à disparaître. Déjà j'ai l'impression de ne plus le voir ; elle m'est tellement flou que je serais bien incapable de le décrire, encore moins le comprendre. Il n'est déjà plus que sensation, et bientôt il ne sera qu'une illusion, car je ne saurai bientôt plus pourquoi j'éprouvais

tout cela : cela signifiera que la belle boîte ne sera devenue qu'une simple idée, plus qu'une absence.

PAUL, *riant* – Je vois que j'ai fort à faire ; il faudra vraiment que je prenne ma plus belle voix ! La beauté se trouve aussi dans des choses qui n'existent pas, et ce n'est pas pour autant une illusion. Des idées peuvent être tout aussi belles que des images ; leur beauté est juste différente. Et puis, tu dois tout de même un peu y croire toi aussi, sinon tu ne serais pas ici, mais en train de coudre avec Maman et ma tante. Elles te l'auraient sans doute donnée si tu t'étais montrée appliquée.

SOPHIE – Je le sais bien, mais j'ai donné ma parole ; et une parole est une parole. J'aurai sans doute d'autres occasions pour cela. De plus, elles ne me l'auraient pas donnée tout de suite : Maman veut que je sois patiente. Non, ce qui me préoccupe, c'est plutôt de savoir si celle qu'elles m'offriront, sera aussi belle que celle que j'ai vue. Oh je l'espère tant !

PAUL, *riant* – Tu as de nouveaux des étoiles dans les yeux ! J'ai vraiment fort à faire pour que tu les gardes ! Allez, viens près de moi pour que je commence.

Paul commença donc à lui conter les mémoires de Cadichon, cet illustre âne. Au départ, Sophie eut vraiment beaucoup de mal à suivre, même si pourtant elle adorait les ânes, les vrais. Elle faisait néanmoins beaucoup d'effort pour se concentrer, par égard pour Paul, qui semblait tellement impliqué. Mais, malgré tout, elle ne comprenait rien. Sophie avait de l'imagination, même beaucoup d'imagination ; cela je pense, tout le monde l'aura remarqué. Cependant, tout ce qu'elle entendait là, sonnait en elle totalement creux. Elle ne voyait rien, elle ne ressentait rien ; c'était pour elle comme une expérience vide. Les mots effleuraient ses oreilles, glissaient le long de son corps et s'envolaient dans les airs, sans qu'ils n'eurent jamais pu s'imprégner en elle. Elle chercha le regard de Paul, et vit dans ses yeux ce qui lui semblait être un autre monde, merveilleux et enchanteur. Que pouvait bien voir ses yeux ? Sophie n'avait pas même le début d'une réponse.

Elle resta ainsi plongée dans ses pensées, durant le début de l'histoire, mais peu à peu, elle s'éveilla. La scène du marché l'avait laissée totalement indifférente, mais dès la fin du premier chapitre, elle commença à s'émouvoir : elle fut tour à tour contrariée par les mauvais traitements de ses premiers maîtres, enthousiaste lors de sa fuite dans la forêt, subjuguée par son intelligence lors de la ballade avec les stupides enfants, proche de la crise de fou rire devant sa malice pour échapper à ses corvées, et enfin dans son émoi le plus total en prenant conscience de l'amitié si profonde que lui accordait la petite Pauline. Lorsqu'elle apprit la mort de cette dernière, et surtout dans quelles circonstances, elle en fut bouleversée et en colère à cause de la réaction des

parents, au point de finir avec des larmes plein les yeux. Paul s'arrêta là, et regarda Sophie en souriant. Il fut très heureux de la voir pleurant ainsi.

PAUL, *en souriant* – Alors, n'avais-je pas raison ? Dois-je poursuivre ma lecture ?

SOPHIE, *séchant rapidement ses larmes* – Eh bien, ma fille semble avoir adoré en tout cas. Tu peux continuer pour elle.

PAUL – (*rire)* Mais toi, ne l'as tu pas appréciée ?

SOPHIE, *rougissant* – Je dois avouer que cela m'a plus intéressée que ce que j'avais imaginé. Mais apprendre à lire me reste inutile, vu que tu seras toujours là pour me faire la lecture. Car tu seras toujours là pour moi, nous ne nous quitterons plus jamais, n'est-ce pas ?

PAUL – (*rire)* Bien sûr ma chère Sophie. Voilà qui est bon à entendre. Mais malheureusement, je ne pourrais pas toujours lire quand tu le voudras. Par exemple, là, je ne vais pas pouvoir poursuivre. Ma pause est finie, et je dois aller retourner à ma leçon. Mais je vais te laisser le livre et tu pourras continuer… pour ta fille, bien entendu !

SOPHIE, *peinée* – Tu oublies que je ne sais encore bien lire.

PAUL – Eh bien, c'est justement l'occasion d'apprendre, maintenant que tu t'es trouvée une bonne raison.

Paul la laissa sur ce conseil. Sophie prit son courage à deux mains et saisit le livre. En un mois, elle avait appris à déchiffrer la majorité des mots ; mais lire de façon agréable, c'était une autre affaire. Elle lisait à haute voix, car elle n'arrivait pas à se concentrer suffisamment autrement, et de toute manière, il le fallait bien pour que sa fille puisse entendre. Parler et lire, étaient pour elle, deux choses totalement différentes, et elle s'en rendit vite compte. Quand elle lisait, elle ne savait pourquoi, elle n'arrivait pas à se sentir à l'aise et n'arrêtait pas de saliver. Cela se voyait nettement par le fait qu'elle finissait toujours par bafouiller au bout d'un moment, ou parfois même, se tromper de mot parce qu'elle ne sentait pas là où elle voulait en venir. Elle reprenait alors, en essayant de se concentrer chaque fois davantage, et bien que le résultat ne fût pas encore très concluant, elle s'améliorait progressivement. Durant un court moment, elle réussit même à lire d'une manière presque agréable ; si agréable, qu'elle en arriva même à s'écouter. Elle surveilla bien le ton de sa voix, la fluidité de sa parole et la netteté de sa locution, pour les rectifier quand elle les jugeait mauvaise, s'en réjouir quand elle les trouvait bonne. Puis, elle se mit à regarder sa

fille, pour vérifier si sa lecture lui plaisait, et se demanda si elle n'était pas en train de sourire plus encore que lorsque c'était Paul qui lisait. Elle pensa ensuite à ce dernier, imaginant ce qu'il penserait s'il était là pour l'écouter. Elle pensa encore à bien d'autres regards et divagua encore longtemps ainsi, tant et si bien qu'elle en vint à s'oublier complètement, ne faisant plus aucune attention à ce qu'elle lisait. Sa lecture devint pour elle tel un flot de paroles, où elle s'y laissa entraîner. Pourtant, elle était restée toujours aussi plaisante, peut-être même davantage, mais lorsqu'elle arriva au bas de la page, elle se rendit compte qu'elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle avait bien pu lire. Au moins, pouvait-elle se dire que cette belle lecture n'était pas perdue pour tout le monde ! Cependant, cette pensée ne suffit pas à la calmer, et lorsqu'elle reprit, son agacement se fit sentir. Elle n'arrêtait pas de bloquer sur certains mots ou de bégayer. Les plaintes que lui fit sa fille finirent d'achever sa naissante volonté.

La magie avait disparu ; le beau monde enchanteur qu'elle avait réussit à entrevoir dans les yeux de Paul, était retourné dans le monde imaginaire. Il lui réapparut comme un ensemble de lignes et de lettres, qui commencèrent à lui faire mal à la tête. Finalement elle se contenta simplement de défiler les pages pour y chercher les images, qu'elle observa avec grand plaisir. Une fois toutes celles-ci parcourues, elle ferma le livre, et songea : « Oh que j'aimerai avoir un âne ! ». Durant l'heure qui suivit, elle passa son temps à en rêver. Elle l'appellerait Cadichon. Elle serait douce et tendre avec lui, tout à l'opposé de ces méchants maîtres qui ne cherchaient qu'à l'exploiter et déverser leur colère sur lui. Avec elle, il sera heureux, libre de faire tout ce qu'il veut. Elle le cajolerait, le nourrirait plus que de besoin et lui offrirait tout son amour ; en échange, il l'emmènerait dans ses promenades pour y vivre mille aventures. D'ailleurs, elle s'y voyait déjà. Elle prit sa fille sur ses épaules et fit l'âne, poussant à tue-tête des « hi han », et trottant à tout-va : elles s'en étaient allés ensembles, gagner la course d'âne du village, rencontrer les bons maîtres et leur montrer sa reconnaissance, en les sauvant des voleurs des ruines de l'ancienne chapelle.

Épuisée et haletante, elle retourna s'asseoir au pied du vieux chêne pour se reposer et réfléchir. Puis, une fois remise, elle demanda à sa fille :

« Entre une jolie boîte et un âne que préférais-tu ? Tu sais, je ne pourrai sans doute pas demander les deux, sinon je n'en aurai aucun, comme dans l'histoire de Lucie. Ah quel choix difficile ! Quand je serai grande, je t'offrirai tout ce que tu désires, ainsi tu n'auras pas à te poser tant de questions. Ah comme la vie devient facile si on le veut ! »

Finalement la poupée trancha la question. Pas par la parole bien sûr, mais elle

avait un accroc à sa robe, sans doute produit par l'épopée équestre de tout à l'heure, et Sophie venait de le remarquer. Elle souleva sa fille, lui mit la tête en bas, et les fesses en l'air, en la tenant par la pomme de sa main gauche, puis lui donna une petite tape sans violence aucune, en lançant un :

« Mademoiselle, vous êtes vraiment vilaine. Déchirer ainsi votre plus belle robe, quand arrêterez-vous toutes vos bêtises ?! »

Ce matin, elle l'avait pouponnée pendant une heure, pour une occasion très spéciale. Aujourd'hui, Élisabeth Chéneau, une amie de Sophie qui était allée vivre à Paris récemment, allait lui rendre visite. Elle adorait les poupées mais n'en avait malheureusement pas, et lors de sa dernière visite chez les Fleurville, il y a un mois, Camille et Madeleine lui avait tant parlé de sa fille et vanté ses mérites qu'elle ne rêvait que d'une chose, c'était de la voir au plus vite. D'ailleurs c'était ce qu'elle écrivait dans ses lettres pour Sophie où elle lui en parlait longuement, lui expliquant qu'elle semblait déjà la connaître, tant on lui avait parlé et tant elle l'avait vue dans ses rêves. C'était pour cela que Sophie était si fâchée ; elle voulait vraiment que sa fille soit parfaite, et cela ne serait pas le cas…, sauf si, on raccommodait la robe. Elle ne pouvait pas demander à Lucie comme elle le faisait d'habitude, elle avait bien trop d'ouvrage avec les préparatifs des festivités de l'après-midi. Par contre, l'entrevue avec sa maman de ce matin, lui ouvrait une porte : elle pourrait dans le même temps raccommodait la robe et se rapprochait de sa boîte. Ravie par cette idée, Sophie courut au bureau de sa maman, mais elle n'y trouva personne. Enfin, pas tout à fait. La belle boîte à ouvrage brillait par sa présence. Elle était toujours posée sur la table basse, plus attirante que jamais, lui semblant encore plus belle que la dernière fois ; les rayons de soleil ne paraissaient illuminer qu'elle : on aurait dit qu'on l'avait déposée exprès ainsi, simplement pour cet instant, dans les yeux de Sophie. Et devant cette magnifique scène, Sophie ne pouvait résister, elle ne pouvait que se laisser emporter :

« Oh, si j'avais la boîte aux merveilles étincelantes,
je pourrais parer vêtements, tapisseries et verdures
de mille et une couleurs rayonnantes.
Si j'avais la boîte dorée, mes rêves éveillés
prendraient vie et corps, dans leur forme la plus pure.
Je pourrais dans les cieux voler, les nuages toucher,
tout en reposant sur une terre, toujours aussi ferme mais adoucie.
Mes désirs pleinement assouvis, je me sentirais enfin entière. »

Et elle les voyait vraiment, ses silhouettes se dressant tout autour d'elle, qui

l'applaudissaient et la complimentaient, lui disant : « Oh quelle est belle ! qu'elle a de l'esprit ! Qu'elle est bonne ! Quel adorable enfant ! ». Elle en était vraiment fière, à en rougir telle une fautive. Elle avait la boite dans ses bras, était habillée dans une robe sans doute cousue par elle, qui étincelait, et elle volait au-dessus d'eux, suivant une lumière venant du ciel qui irradiait la scène. Là où elle passait se couvrait d'or et d'argent. Elle aperçut sa fille au loin, et n'eut qu'à tendre les bras pour l'atteindre. Et lorsqu'elle l'eut serrée contre elle, elle retrouva ses jolis yeux, ses beaux cheveux longs et frisés et sa plus belle robe. Dans la foule qui s'était amassée autour d'elle, elle reconnut ses parents, et ils coururent pour se retrouver. Sa mère se pencha vers elle, et lui glissa à l'oreille combien elle aimait, et à quel point elle était fière qu'elle soit si bonne et sage ; son père, lui se contenta de la prendre par les hanches et la mettre sur ses épaules. Pendant un court instant, Sophie était dans le plus beau des paradis, jusqu'à ce que malheureusement le soleil brille tant, que tout devint blanc. Et bientôt, elle ne vit plus rien.

C'est sans doute sans s'en rendre compte, que Sophie se retrouva juste devant la boîte ouverte, ses mains tendues vers ses trésors. Elle resta ainsi, immobile pendant quelques minutes.

« Lorsque j'aurai raccommodé la robe de ma fille, songea Sophie, elle sera si belle qu'on me donnera la boîte en récompense. De toute manière, ma maman allait me la donner. Elle est déjà à moi. »

Avec une telle justification avec elle, elle ne pouvait qu'avoir l'esprit tranquille pour prendre les objets de la boîte. Sophie prit tout d'abord juste le nécessaire dont elle avait immédiatement besoin pour la robe, puis se laissa tenter par ceux qui ne lui serviraient pas, mais brillaient à ses yeux, pour finalement décider qu'elle prendrait tout. Durant tout ce temps, elle eut une désagréable impression de déjà vu, mais elle n'y fit pas attention. Elle prit l'étrange précaution de cacher tous les objets sous sa robe, et se retira discrètement. Elle longea ensuite les murs avec prudence, et durant tout le trajet jusqu'à sa chambre, elle sursauta à chaque bruit, des sueurs froides glissant le long de son corps. Et quand une servante la croisa dans un couloir, sa peau se glaça, elle se figea et fixa le sol. Sa tempe battait la chamade et ne se calma que lorsque la bonne fut assez loin pour qu'elle n'entende plus ses pas. Néanmoins, malgré ses signes, elle continua sa marche sereinement comme si elle ne les avait pas remarqués. En fait, il serait faux de dire qu'elle les avait ignorés. Car malgré le fait qu'ils étaient bien réels, elle n'avait simplement pas su les comprendre. Elle n'avait ni pu les voir, ni les ressentir : pour elle, ils n'avaient jamais existé. Ce fut ainsi que Sophie devint voleuse.

Revenue dans sa chambre, elle ferma brusquement la porte, s'adossa contre

elle et souffla un bon coup. Un grand poids venait de tomber de ses épaules. Une fois remise, elle se pressa de ranger tout ce qu'elle avait pris, dans le premier tiroir qu'elle rencontra. Durant quelques minutes, elle tourna en rond dans la pièce. Elle était rouge, toute brûlante et agitée, et comme elle ne comprenait pas pourquoi, cela la perturbait encore davantage. Une fois qu'elle se crût calmée, elle saisit la poupée et commença son ouvrage. Toutefois, contrairement à son rêve, avec ses mains tremblantes, tout ce qu'elle recouvrait d'or rester bien terne, les merveilles qu'elle essayait de créer s'effilochaient avant même de voir le jour : ses chimères restèrent à l'état de vapeurs. Elle eut beau persister, s'acharner encore et encore, elle n'arrivait qu'à s'énerver de plus en plus et au bout du compte, tout ce qu'elle parvint à faire, c'était d'agrandir l'accroc et de gâcher le reste de la robe. Elle finit par abandonner, complètement dépitée, lorsque Lucie vint lui annoncer qu'il était l'heure du repas. Elle essaya de dissimuler ce qu'elle avait entre les mains, mais elle ne fut pas assez rapide.

LUCIE – Sophie, qu'essayez-vous de cacher ainsi, derrière votre dos ? (*en essayant de prendre la robe que Sophie cachait derrière elle*) Mon Dieu ! Mais qu'avez-vous donc fait à cette belle robe ?

En voyant le résultat de ses efforts, suspendu devant elle, Sophie rougit de plus belle.

SOPHIE, *tout bas* – Je voulais…, je voulais simplement raccommoder l'accroc que ma fille avait fait à sa belle robe, mais de fils en aiguilles j'ai fini par complètement la gâcher. (*elle lâcha un sanglot*)

LUCIE, *grondant* – Mais enfin, pourquoi ne m'avez-vous pas simplement demandé de le faire ? Vous saviez très bien que vous n'étiez pas encore capable de réaliser un tel ouvrage.

SOPHIE – Mais tu avais tous les préparatifs à mettre en place, je ne voulais pas t'ennuyer avec cela. (*baissant la tête*) Et je voulais montrer à Maman que j'étais capable de bien travailler.

LUCIE, *souriant, et s'agenouillant à la hauteur de Sophie* – Vous voyez ce qui arrive lorsqu'on veut grandir trop vite. Allons, allons, ne vous pressez pas tant ! Vous avez encore bien des années devant vous, avant de vous préoccuper d'apprendre de telles choses. Profitez de vos années d'insouciances tant qu'il est encore tant. Lorsque vous serez grande et pleine de responsabilités, vous serez nostalgique de cet période-là. Alors ne cherchez pas à en avoir pour l'instant, et demandez-moi tout ce dont vous avez envie, dans la mesure du raisonnable. J'aurai toujours un moment pour vous.

SOPHIE – Tu penses que tu auras le temps d'arranger la robe pour cet après-midi ?

LUCIE – Je vais voir ce que je peux faire, mais cela va être difficile.

Le repas se déroula très sereinement. Tous les convives étaient très gais des festivités à venir. Outre les Chéneaux revenant d'Italie, la plupart des dames de la région étaient conviées ici. Madame de Fleurville faisait malheureusement défaut, car la petite Madeleine était depuis peu, fortement malade. Madame De Réan avait fait envoyer une potion qui, il semblerait, ait fait bonne effet, mais sa maman la trouvait encore trop faible pour pouvoir sortir dehors, et sa sœur ne voulaient pas venir afin de rester à son chevet. Madame d'Aubert, comme on pouvait sans douter, était aux anges, ravie d'être entourée de dames avec qui elle pourrait discuter de choses intéressantes. Aussi, personne ne remarqua que Sophie se montrait plus réservée qu'à l'accoutumé. Du moins, elle l'était au début de repas, car la bonne humeur générale l'emplit bien vite. Cependant son mystérieux malaise reparut furtivement lorsque Paul la questionna sur ce qu'elle avait fait durant le temps où il l'avait laissé. De nouveau elle se sentit mal, sa peau devint tel une chair de poule, et ce, malgré la chaleur, à tel point que son corps tout entier tressaillit légèrement. Toutefois, Paul ne le remarqua pas et au fil de la discussion, elle redevint aussi calme et légère qu'elle pouvait l'être. Quand il lui demanda où elle en était rendue dans les aventures de Cadichon, elle répondit qu'elle n'avait pas du tout beaucoup avancé parce que lire lui était encore désagréable et cela gâchait toute l'histoire.

« Tu seras obligé de venir tous les jours pour me raconter la suite, lui lança-t-elle. »

Il lui rétorqua en souriant qu'il n'avait pas besoin de cette raison pour venir la voir. Il y avait bien les leçons de miss Albion ! Sophie lui parla ensuite de sa nouvelle envie du moment, c'est-à-dire d'avoir un âne.

SOPHIE – Un âne serait parfait pour nous ! Il nous aidera pour les ouvrages du jardin, et nous pourrions maintenant accompagner Camille et Madeleine dans leur ballade à dos d'ânes.

PAUL – De beaux après-midi en perspective, en effet ! Mais il va être difficile de convaincre ma tante.

SOPHIE – J'y ai beaucoup réfléchi. Je pense que si je renonce à la boîte, Maman sera si heureuse de ma raison qu'elle acceptera de m'offrir cet âne. Car comme je l'ai dit tout à l'heure, il nous sera vraiment utile, donc il n'y a pas de raison pour nous le refuser.

PAUL – Hum, je ne suis pas sûr que cela suffise.

SOPHIE – Oh, mais bien sûr, il faudra procéder subtilement. Je dirai d'abord à Maman qu'après avoir bien réfléchi à tous ses arguments, j'ai compris que je n'avais pas besoin de la boîte et donc que j'y renonce. Ensuite, je me montrerai bien sage et obéissante pendant deux semaines, peut-être même un mois ! Ensuite, nous irons tous deux suppliaient Maman de nous offrir un âne pour nous aider dans le jardin. Là, elle ne pourra pas nous le refuser.

PAUL – Je vois que tu as pensé à tout. Ton plan est bien élaboré, mais il y a un souci. Crois-tu pouvoir t'y tenir ?

SOPHIE – Oh oui, c'est sûr ! Je peux être sage et docile, si à la fin, c'est pour mon bien.

Ils ne parlèrent que d'ânes jusqu'à la fin du repas, et lorsqu'il fut terminé, ils poursuivirent en jouant. Paul prit Sophie sur son dos, fit quelques tours de château avant de s'affaler sur le sol, exténué. Ils échangèrent leur rôle mais à peine eurent-ils eu le temps de faire quelque pas, que la drôle de monture s'effondra. Ils étaient tout deux allongés sur l'herbe, haletant et riant, quand ils entendirent une voiture arriver. Les « Élisabeth, Élisabeth ! » ne tardèrent pas à fuser, et se rapprochèrent rapidement de la calèche. Les retrouvailles furent très chaleureuses, les enfants étant jadis très proches. Ils étaient en effet étant presque voisins et ils ne s'étaient plus revus depuis au moins un an, depuis le déménagement de la famille Chéneaux pour Paris. Élisabeth était une petite fille à peine plus âgée que Sophie, aux cheveux bruns, nattés, les yeux ronds, le visage rond, la bouche délicate et avec un attendrissant regard pétillant. Elle était mignonne comme les petits enfants le sont en général, c'est-à-dire non par sa grâce : c'était plutôt une beauté tout expressive. Après l'accueil d'usage, les enfants allèrent jouer de leur côté.

Sophie les laissa pour aller chercher ce qu'Élisabeth attendait tant, autrement dit sa fille. Elle courut voir Lucie pour savoir si elle avait réussi à arranger la robe ; la famille Chéneaux étant arrivés ici plus tôt que prévu, les espoirs étaient minces. Pourtant, Lucie put tout de même lui en faire la surprise, en lui donnant la robe presque comme neuve. Elle n'avait pas pris le temps de manger pour se faire, et avait laissé tous ses autres devoirs en attente, pour les rattraper dès maintenant. « Oh merci, merci Lucie, tu es mon ange, s'exclama-t-elle en l'embrassant. ». Et Sophie s'empressa d'aller habiller sa fille pour la montrer à Élisabeth. Elle la retrouva avec Paul en pleine conversation.

ELISABETH*, en voyant la poupée* – Oh elle est magnifique ! Elle est comme dans mon rêve, peut-être encore plus belle ! Les poupées de Paris sont bien les plus jolies.

SOPHIE – C'est vrai ? J'avais peur que tu ne l'aimes pas avec ses cheveux courts. Et elle a aussi des marques aux niveaux de son visage et de ses yeux, tu vois ?

ELISABETH – Oh, mais je le savais déjà, Camille et Madeleine m'en avaient déjà parlé, quand nous sommes allés chez eux, et dans une de leur lettre. Mais moi, cela ne me dérange pas ; bien au contraire, je dirais même que je la préfère ainsi.

SOPHIE – Vraiment ? Moi aussi je l'aime mieux ainsi. Cela la rend unique, et aussi plus proche de moi. C'est réellement ma fille maintenant. Ainsi, elle me ressemble plus. Pour moi, c'est la plus jolie des petites filles, et la plus sage.

PAUL, *souriant* – C'est bien le portrait craché de sa mère.

ELISABETH – Moi, je la trouve même plus belle ainsi. Ces marques sont comme des cicatrices qui portent à jamais un signe. Il suffit de leur donner une signification et ainsi, simplement en les regardant pour qu'elle rejaillisse en nous.

PAUL, *riant* – Je t'avoue que là tu m'as un peu perdu. Quelle pensée étrange ! Elle irait bien à Sophie.

SOPHIE – Et tu as bien raison ; car je crois que je comprends, et je suis bien d'accord avec toi. Sinon, de quoi étiez-vous en train de parler ?

PAUL – Je racontais à Élisabeth, ta dernière lubie : avoir un âne. Elle avait l'air aussi enthousiaste que toi.

ELISABETH – Oh oui quelle bonne idée ! Un âne, j'aimerai tant en avoir un. Mais c'est un des bienfaits de la campagne. À Paris ce n'est pas possible, malheureusement. D'ailleurs une chose qui m'a beaucoup amusé, c'est d'avoir appris qu'après avoir écouté les mémoires d'un âne, tu aies eu envie d'en avoir un. Eh bien moi, tu ne vas pas me croire, mais c'est après avoir écouté les mémoires d'une poupée, que j'aie eu envie d'en avoir une.

SOPHIE, *interloquée* – Les poupées aussi écrivent leur mémoire ? J'étais déjà très surprise pour les ânes avant d'apprendre qu'il en existait de très intelligent. Mais alors que des poupées puissent bouger et écrire, cela est encore plus étonnant !

PAUL, *riant* – Ha ! ha ! ha ! Que tu es naïve Sophie ! C'est une dame qui a écrit ses

livres, et pour une question de style et exciter l'imagination des enfants, elles font comme si c'était elles qui les avaient écrits. Et apparemment cela fonctionne bien.

SOPHIE – Alors ce serait un mensonge ! Et tout le monde les laisserait faire ! Ce n'est pas possible. Et ce ne serait très mal ; l'histoire n'aurait plus aucun intérêt.

ELISABETH – Sophie a raison. Les adultes ne laisseraient jamais passer cela ; surtout ma maman, elle ne tolère pas le mensonge. Elle ne me l'aurait jamais lu si c'était le cas, où du moins elle m'aurait dit la vérité. D'ailleurs moi, cela ne m'a pas étonné qu'une poupée puisse écrire. Un âne par contre… (*rire de Paul*)

SOPHIE, *piquée* – Arrête de rire Paul ! En plus, tu m'as lu la dédicace toi-même, et c'est bien l'âne qui y parle : elle est adressée à son maître.

PAUL, *souriant* – D'accord, d'accord, je vous crois. Parlons d'autres choses maintenant si vous le voulez bien. Parle-nous un peu de Paris, Élisabeth. Est-ce que tu t'y plais ?

ELISABETH – Oh non, je m'y ennuie ferme. Je regrette vraiment la campagne et son espace. Paris est peut-être bien pour les adultes, mais pas pour les enfants !

PAUL – Tiens, il faudra que tu le dises aux cousins de Camille et Madeleine, Léon, Jean et Jacques. À chaque fois qu'ils viennent, ils nous disent « Ah ces campagnards ! », et se bouche le nez quand ils vont à l'écurie, ou passe près du fond des champs où l'on jette tous les déchets pour en faire de l'engrais. Ils ne s'ennuient jamais ici, mais pour rien au monde il ne voudrait y rester toute l'année.

ELISABETH – Ah, Léon, Jean et Jacques ! Je les vois souvent. Là-bas, c'est moi qui dis « Ah ces Parisiens ! », et j'ai beau me boucher le nez, cela ne sert à rien car cela pue tout le temps. Éclairer la ville la nuit, c'est bien beau, mais tout ce gaz, cela empeste. Et le jour, ce sont les déchets qu'on jette à même le sol, qui prennent le relai. À Paris, il faut vivre fenêtres fermées. Ah que c'est agréable de pouvoir se balader dans de grand espace et de respirer de l'air pur !

Le choix de leur activité était tout trouvé. Sophie repartit chercher sa bonne, mais comme celle-ci devait rattraper le travail qu'elle avait délaissé, ce fut Marthe, une autre bonne qui les accompagna. Ils partirent se promener vers le ruisseau qui se trouvait à un peu moins d'une lieue du château, pour profiter de la ballade et aller pêcher des écrevisses et des petits poissons. Pour cela, ils s'étaient équipés de tout le nécessaire, c'est-à-dire de bottes, de balances, de bouts de ficelles, de filets, de bâtons fourches, de morceaux de poissons avariés comme appât et enfin de seaux pour

ranger leur pêche. Élisabeth était ravie du trajet ; elle leur disait qu'elle espérait rencontrer quelques bêtes sauvages comme des sangliers ou des renards et même des loups. Marthe lui rétorqua qu'elle ne devrait pas espérer une telle chose, car se serait bien dangereux et que de toute manière il y avait peu de chance d'en rencontrer là où ils allaient.

« Mais il y a tout de même une chance. C'est justement ce que j'aime tant ici, leur expliqua-t-elle. À Paris, dans les quelques aux alentours comme le Bois de Boulogne, on ressent bien que là-bas tout est artificiel, que chaque arbre a été posé par une main consciente. En m'y promenant je n'ai pas les frissons que je peux avoir ici, la sensation que tout peut arriver. »

Paul lui dit qu'elle n'avait pas du tout changé et la trouvait toujours aussi téméraire et poétique. Élisabeth était un peu comme Sophie, impulsive et préférant l'animation à la douceur de la tranquillité. Elle était cependant, sans doute un peu plus consciencieuse et raisonnable, hormis quand elle était colère, ce qui lui arrivait de temps en temps. Avec son tempérament et la fantaisie de Sophie, ils avaient vécu un bon nombre de petites aventures (ou mésaventures c'est selon le point de vue) et cela leur manquait tous un peu.

Ils arrivèrent au ruisseau, qui était plutôt un petit ruisselet, bordé d'épilobes violets. Ils s'installèrent à côté d'un vieux saule têtard creux, et préparèrent les balances, en plaçant une ficelle sur leur attache et les filets contenant les appâts en leur centre. Puis ils les fixèrent sur les bâtons fourches et enfin immergèrent leur piège dans l'eau, en retrait du courant à proximité de racines. Il n'y avait plus qu'à attendre. Sophie en profita pour tout expliquer à sa fille qui participait pour la première fois à une pêche aux écrevisses. « Elle pourra écrire cela dans ses mémoires, lui souffla Paul. ». C'est une pêche qui convient parfaitement aux enfants car elle est simple et conviviale : on n'est pas obligé de faire silence ni d'attendre bien longtemps. Au bout de quelques minutes, les premières écrevisses sortirent de leur caillou et s'approchèrent des pièges, attirées par l'odeur des poissons. Dix minutes plus tard, certains pièges étaient déjà bien remplis, Paul tira rapidement sur une des perches, mais malheureusement celle-ci n'était pas bien attachée à la balance, et la ficelle se détacha. Aussitôt les enfants accoururent pour aller la repêcher. La balance n'était qu'à trois mètres d'eux, mais Marthe leur ordonna quand même d'arrêter. Élisabeth avait déjà les pieds dans l'eau quand elle s'arrêta, mais Sophie qui, elle, était déjà trempée jusqu'aux genoux continua malgré l'ordre. Elle était à deux doigts de la balance ; cependant celle-ci dérivait, si bien qu'elle finit par glisser sur un rocher et tomber complètement dans l'eau. Paul allait se jeter lorsque Marthe le stoppa d'un geste et se chargea de la récupérer. Sophie criait, se débattait, mais il y avait en réalité, plus de peur que de danger. Si Sophie s'était redressée elle aurait pu

constater qu'elle avait encore pied.

Marthe la ramena à la surface sans mal, et la gronda justement. Elle la déshabilla pour sécher les vêtements trempés, et s'il n'avait pas fait si chaud et beau, ils auraient été obligés de repartir directement au château, pour lui trouver des vêtements de rechange. Heureusement le soleil ne mit que quelques minutes pour sécher ses vêtements.

« Souviens-toi de cette leçon, ma chérie, souffla-t-elle à sa fille, il faut bien attacher les balances à leur perche. »

Ils firent très attention avant de récupérer les autres balances et tout se passa sans soucis. La pêche fut bonne, ils avaient fait un beau coup et aurait de quoi offrir une bonne fricassée à tous les invités ce soir. Il ne restait plus qu'à les mettre dans le seau, ce qui ne se fit pas sans peine.

« Il faut faire très attention à leur pince quand on les attrape, dit Sophie à sa fille. Toujours les attraper par-derrière comme ceci, juste avant les pinces, et… Aie ! »

Une des écrevisses voisines de celle qu'elle venait d'attraper, venait de la pincer. Sophie secoua sa main de douleur, tira sur l'écrevisse, mais celui-ci ne céda pas. Quand elle arriva enfin à s'en défaire à l'aide de Marthe, elle remarqua effarer qu'elle avait lâché sa fille dans sa douleur. « Où est ma fille ? cria-t-elle. ». La poupée était tombée dans la rivière sans que personne ne le remarque. Tout le monde avait été bien trop alerté par les cris de Sophie. Élisabeth fut la première à l'apercevoir. « Regardez, là-bas, dans la rivière ! ». Elle avait dérivé à quelques mètres d'eux, mais était restée sur le rivage. Paul bondit, la repêcha de suite et la redonna à Sophie. Elle l'enlaça fortement contre elle et lui demanda comment elle allait. « Comme elle est pâle ! s'écria Élisabeth, elle a perdu toutes ses couleurs. » En effet, ses joues et ses lèvres étaient devenues pâles, comme si la poupée était malade.

« C'est parce qu'elle manque de chaleur, voilà tout. Elle doit prendre un peu plus de soleil, car je l'en ai trop protégée, et faire un peu d'exercice. Ensuite, elle sera de nouveau en pleine forme. »

Ils retournèrent au château où ils retrouvèrent les adultes en train de discuter sur la terrasse. Tous les invités étaient à présent arrivés et ils leur présentèrent le résultat de leur pêche. Ils furent félicités vivement. Ils en profitèrent pour faire les salutations. On remarqua alors que les vêtements de Sophie étaient encore mouillés. La domestique dut expliquer l'incident ; les invités en rirent, Madame de Réan parut

grave. Elle dit à Sophie de venir et celle-ci s'avança, honteuse : elle ne redoutait pas d'être punie, mais tremblait par orgueil de l'être en public. Cependant, la mère se contenta de l'enlacer et lui demanda si elle n'avait pas eu trop peur. Elle fit un signe timide de la tête que non.

« Ne recommence pas une telle folie, ajouta la mère. Et si jamais par malheur, cela arrive de nouveau, ne panique pas, regarde si le fond est profond, et s'il ne l'est pas, laisse-toi sombrer sereinement dans l'eau jusqu'à toucher le sol, et frappe de toutes tes forces. »

Sophie ne put partir qu'après avoir promis de toujours faire bien attention. Elle ne comprenait pas pourquoi sa maman était si soucieuse tout d'un coup, mais cela ne l'intrigua pas outre mesure ; elle était bien trop soulagée pour cela. Elle rejoignit ses amis, et ils allaient partir de leur côté, quand Madame d'Aubert les rattrapa. Elle l'emmena à part dans un coin, pour lui parler seule à seule.

« Comprends-tu ce regard, ma petite Sophie ? Le regard de ta mère. Il faut que tu saches Sophie, car je suis sûre qu'elle ne t'en a jamais parlé ; ta maman a peur de la mer, des lacs, des mares et des ruisseaux. Elle a peur de l'eau non seulement pour elle, mais surtout pour ceux qui lui sont chers et spécialement pour toi. Nous avions autrefois une sœur, elle et moi, une petite sœur… Mais un jour, alors que nous étions en train de jouer près d'un lac, la petite est tombée. Ta mère a essayé de la sauver, je suis partie chercher de l'aide. Quand je suis revenue, ta maman allait bientôt se noyer, notre pauvre petite sœur dans ses bras. Nous les avons repêchées, mais pour notre petite sœur il était trop tard. Elle s'appelait Lise. Tu comprends maintenant sa peine, alors fait bien attention et évite de tomber dans ses maudites eaux qui font tant de mal, si tu ne veux pas faire de la peine à ta chère maman. »

Sophie répondit qu'elle comprenait très bien. Elle aussi avait failli perdre sa fille dans le ruisseau. Madame d'Aubert sourit, et lui dit qu'elle pouvait retourner jouer. « Mais n'oublie jamais cette histoire. ».

Les enfants rentrèrent au château. Élisabeth voulait aller voir le trousseau de la poupée, et elle n'en fut pas déçue. Sa garde-robe contenait gants, écharpes, ombrelles, robes…, tous de la dernière mode ; tout ce dont une petite coquette de cette époque pouvait rêver. Seulement, certains étaient froissés. Élisabeth pria Sophie pour qu'elle puisse aller les repasser et les laver, mais celle-ci lui dit que Lucie n'aurait peut-être pas le temps de les aider. « J'aide ma bonne à laver et repasser le linge lors du grand nettoyage de printemps, rétorqua Élisabeth. Elle n'aura qu'à préparer le nécessaire et nous pourrons nous débrouiller tous seuls. ». Ils allèrent donc chercher sa bonne, mais Lucie ne voulait pas les laisser faire tous seuls.

« Ne vous inquiétez pas, les rassura-t-elle, nous avons terminé la préparation du repas et des amuse-gueules pour ce soir. Je vais laisser cet ouvrage pour l'instant et commencer ma lessive tout de suite, comme cela je pourrais vous surveiller sans prendre d'autres retards. ».

Les deux fillettes étaient ravies de faire le linge. Surtout Élisabeth qui pouvait admirer et toucher la toilette autant qu'elle le souhaitait. Paul ne participait pas, mais regardait simplement ses deux amies, l'air joyeux. Élisabeth rinçait, savonnait et brossait avec grand plaisir ; Lucie s'occupait du linge dont elle était chargée, et repassait dans le même temps les vêtements de la poupée ; Sophie, quant à elle, pliait et rangeait les vêtements repassés dans les bagages. Sophie avait toujours un peu de temps avant que le prochain vêtement repassé ne lui arrive, alors elle s'occupait de sa fille en attendant. Elle avait décidé de la mettre dehors, au soleil, pour lui redonner des couleurs, en la surveillant souvent pour vérifier qu'elle ne perde pas à nouveau ses yeux. Malgré tout, la poupée restait toujours aussi pâle, mais comme elle le disait à Paul, elle ne s'en faisait pas trop, « elle ira bientôt mieux, lui assura-t-elle. ». Tout à coup, ils entendirent des cris à l'intérieur. En retournant dans la remise, ils tombèrent en plein milieu d'une scène. Élisabeth avait voulu changer de rôle ; elle voulait maintenant repasser. Lucie accepta, mais elle ne voulait pas qu'elle mette le fer au feu elle-même, ce qui ne plut pas du tout à la petite. Elle essaya de le faire sans rien lui dire, mais la bonne l'aperçut et lui confisqua le fer.

LUCIE*, grondant* – Non Élisabeth. Le fer est trop chaud ; vous allez vous brûler.

ELISABETH*, piquée* – Mais je sais le faire. Je le faisais avec ma bonne, et il ne m'est rien arrivée. Donnez-moi le fer !

LUCIE – Non et non ! C'est bien trop dangereux.

ELISABETH*, rouge de colère* – Je veux mes fers ! Je veux mes fers ! Méchante Lucie, je te hais.

LUCIE – Eh bien si vous le prenais comme ça, vous ne repasserez pas.

Néanmoins Élisabeth ne l'entendit pas de cette oreille. Elle agrippa le fer de ses mains et tira de toutes ses forces. La bonne ne la laissa pas faire et fit de même. C'était ainsi que Paul et Sophie les retrouvèrent, et ils restèrent sur place stupéfaits. La bonne allait reprendre le contrôle du fer, alors de rage, Élisabeth lui griffa la main gauche de toutes ses forces, jusqu'au sang. Lucie cria ; le fer tomba par terre ; Sophie accourut aussitôt.

SOPHIE – (*en prenant la main de sa bonne*) Pauvre Lucie ! Tu es méchante Élisabeth, regarde ce que tu lui as fait. (*elle lui montra la plaie*)

La vue du sang éteignit en un instant toute trace de rage sur le visage d'Élisabeth. Le repentir s'y afficha à la place, immédiatement.

ELISABETH, *en pleurant et suppliant* – Oh pardon, pardon, pardon ! Oh Lucie, je ne voulais pas te faire de mal. (*en se blottissant contre Lucie*) Je ne voulais pas !

LUCIE, *affectueusement* – Allons, ce n'est rien. Ce n'est pas bien grave, je n'ai presque rien senti.

Élisabeth ne voulut pas la croire, et elle continua à pleurer. Sophie était très malheureuse pour son amie. Elle lui en avait beaucoup voulu sur le coup, c'était vrai, mais la voyant maintenant si triste et repentante, elle ne pouvait plus du tout lui en vouloir. Elle souffla à sa bonne qu'il ne fallait pas en parler à ses parents, pour ne pas la faire gronder. « Elle est bien assez punie comme cela. ». Lucie la rassura, lui assurant que personne n'en serait rien. Élisabeth, une fois remise, voulut soigner Lucie pour se faire pardonner. Elle l'amena devant la bassine pour passer de l'eau sur sa main gauche meurtrie. Lorsqu'elle lui prit cette main, elle remarqua une marque étrange sur le haut, et lorsqu'elle releva la manche tout à fait, elle vit que la marque continuait tout le long. Lucie rabaissa sa manche brusquement, mais pas assez vite pour que la petite fille ne la remarque pas.

« Oh mon Dieu ! Qu'ai-je fait, qu'ai-je fait ! Je ne voulais pas, je ne voulais vraiment pas…, s'écria-t-elle avant que sa voix ne la lâche. »

Elle était convaincue qu'elle était la cause de cette marque, qu'elle avait dû lui brûler le bras au fer, sans s'en rendre compte. Lucie la rassura en lui assurant que ce n'était rien et que cela ne provenait pas du tout de l'incident de tout à l'heure.

« Mais alors qu'est-ce que c'est ? demanda Élisabeth la voix tremblante. »

« C'est la preuve que ma bonne m'aime, dit Sophie d'une voix affectueuse, avant d'aller enlacer sa bonne. »

Ils ne posèrent pas plus de question. Les enfants allèrent jouer dans le jardin. Assez rapidement, ils retrouvèrent leur gaieté naturelle ; le choc semblait être passé, en tous cas, en apparence. Sans que Sophie et Paul ne s'en rendent compte, Élisabeth s'était écartée seule dans un coin. Lorsqu'ils le remarquèrent, ils allèrent la voir. Elle était de dos ; ils l'appelèrent ; ils la virent sursauter et cacher son bras derrière son

dos en se retournant. Ils lui demandèrent ce qu'elle cachait, et comme elle ne répondait pas, Paul prit son bras. La stupéfaction les prit quand ils virent une grande entaille d'une dizaine de centimètres sur son bras. Elle semblait être due à une griffure.

PAUL, *inquiet* – Comment t'es-tu fait cela ?

ELISABETH, *gênée* – Chut ! (*tout bas*) C'est pour me punir !

SOPHIE, *stupéfaite* – Te punir ! Mais qui t'a puni ? Nous n'en avons parlé à personne.

ELISABETH, *à voix basse* – Vous promettez de ne rien dire à personne ? (*après qu'ils eurent acquiescé*). C'est moi même qui me suis punie.

PAUL, *étonnée* – Comment ? Mais pourquoi as-tu fais cela !

ELISABETH, *gênée* – Parce que j'ai fait souffrir quelqu'un, et qu'il est normal que je souffre en retour. Et surtout, pour que je ne recommence plus jamais.

SOPHIE – Mais il n'y a pas de risque que tu recommences. Tu ne le referas plus jamais, n'est-ce pas ? maintenant que tu sais que c'est mal.

ELISABETH, *anxieuse* – Mais, il ne t'arrive jamais à toi, de faire ce que tu sais mal ?

SOPHIE, *embarrassée* – Si c'est vrai, mais quand j'étais toute petite. Plus depuis que j'ai quatre ans.

PAUL – Et tout à l'heure, quand tu es tombée dans la rivière, alors que Marthe nous avez dit de nous arrêter.

SOPHIE – C'est que je n'avais pas entendu et il y avait la balance juste à quelques pas de moi. Et puis ce n'est pas désobéir qui est mal. Si on m'ordonnait de me jeter dans la rivière, serait-ce mal de ne pas le faire ? Maintenant que je sais à quel point c'est dangereux, et quelle peine cela fait à Maman, je ne rentrerai plus jamais dans le ruisseau, qu'on me l'interdise ou pas.

PAUL – Mais ma tante, ou une de nos bonnes ne te diraient jamais de te jeter dans la rivière, Sophie, tu le sais bien. J'ai remarqué qu'on nous interdisait souvent ce qui peut être dangereux, et que la plupart du temps, lorsqu'un malheur arrive, c'est parce qu'on a désobéi à une règle.

SOPHIE – Tu oublies de dire que la plupart du temps, lorsque nous désobéissons, il ne se passe rien. Mais je suis d'accord, et je n'ai jamais dit que je ne faisais jamais de bêtises. De toute façon, tout le monde en a fait ; tous les enfants font des bêtises. Mais les bêtises et le mal sont deux choses différentes.

PAUL – Camille et Madeleine n'en font que très peu, voire pas du tout. Comme dit ma maman, ce sont des « petites filles modèles ».

SOPHIE – Mais c'est qu'elles sont plus vieilles. Moi aussi à leur âge je n'en ferai plus.

PAUL – Je suis plus âgé que Madeleine et pourtant… Et elle n'a qu'un an de plus que toi, et je ne me souviens pas qu'elle faisait autant de bêtises que toi à ton âge.

SOPHIE, *un peu agacée* – C'est que tu te souviens mal. Mais peu importe, là n'est pas la question. Aucun de nous n'a envie de faire du mal. Quand on sait une chose mauvaise, on ne le fait pas.

ELISABETH – C'est que je ne suis sûrement pas pareille que vous. J'ai beau avoir à l'esprit qu'une chose est mauvaise, parfois, pour une raison ou une autre que j'ignore, mon esprit se voile, et durant quelques instants, toutes mes résolutions, mon bon cœur et ma raison disparaissent : il n'y a plus rien qui m'empêche de faire le mal. C'est pour cela que je me suis écorché le bras, pour qu'à tout moment je puisse m'en souvenir. Durant les quelques semaines suivantes, je n'aurai qu'à baisser mes yeux et je verrai cette marque. Elle me rappellera la résolution que j'ai faite aujourd'hui, car au lieu de s'évaporer lentement et disparaître, elle est maintenant directement inscrite dans mon corps, pénétrant ma chair, s'écoulant dans mon sang et touchant, sans détour, mon âme. Elle est en moi et restera toujours en moi, ou alors c'est que je ne serai plus.

Paul et Sophie la regardèrent stupéfaits. Elle parlait comme les enfants parlent souvent, de manière intense et fougueuse, se laissant emporter dans leur idée, allant jusqu'à la démesure. Ce qui donnait, comme ici, ces longues tirades qui amènent toujours à sourire, si ce n'est à rire, sans doute à cause de cette façon qu'ont les enfants de cet âge, à voir toujours plus qu'il n'y a vraiment. Eux voient des montagnes à la place d'une colline ; de la magie là où il n'y a que de la mécanique ; du beau lorsqu'il s'agit d'une union de couleurs, de sons et de goût ; des symboles alors qu'il n'y a rien ; des signes dans l'œuvre du Hasard ; et même Dieu dans les rides d'un rhinocéros. Seulement, les enfants qui eux aussi parlent parfois de la même manière, ne trouvent généralement pas cela drôle et restent sérieux. Cependant, dans

ce cas précis, Élisabeth était tellement prise par son idée, que même Paul et surtout Sophie, que nous avons déjà vu parfois presque en transe, virent tout le comique de la situation. S'il fallait chercher une explication, ce serait sans doute dans le fait que lorsqu'un enfant, est tiraillé, lorsqu'il est pris dans un mouvement, c'est là qu'il réfléchit et s'attache le plus aux idées qui en ressortent. Sans doute, Élisabeth devait être quelque peu perturbée, et ce depuis peut-être déjà longtemps. Elle ne faisait, ici, que de parler avec toute sa sincérité et son cœur. C'était probablement la raison pour laquelle Paul et Sophie, malgré la drôlerie de ses paroles, n'eurent nullement l'envie de rire, ni même de sourire ; même Paul qu'on savait si taquin.

PAUL – Quel dramatisme dans cette tirade ! Qu'est-ce qui te pousse à être aussi sérieuse à ce sujet ? Ce n'est pas à cause de l'incident d'aujourd'hui tout de même.

SOPHIE – C'est vrai. Parfois j'y réfléchis un peu, mais jamais je ne me suis posé autant de questions.

ELISABETH, *la voix lourde* – C'est qu'il y a quelque mois, j'ai entendu mes parents parlaient. Ils parlaient de ma bonne, Louise, et de la renvoyer car selon eux, elle n'était pas assez stricte avec moi. Et moi, je ne veux pas, non je ne veux pas ! (*lâchant un sanglot*)

SOPHIE, *effarée* – Quoi ! Ce n'est pas possible, ce serait trop affreux.

ELISABETH – Je n'avais pas bien entendu, alors pour être sûre j'en ai parlé avec Louise, et elle m'a raconté toutes les remontrances que lui avait faites mes parents ces derniers temps. Je ne savais pas qu'elle souffrait autant à cause de moi. Elle ne m'en a jamais parlé, et s'est toujours montrée si gentille avec moi malgré tout ! Depuis que je suis à Paris, mes parents se plaignent beaucoup plus de moi. Sans doute que je suis devenue moins sage, peut-être mauvaise. J'ai essayé de ne plus l'être, j'ai essayé de toutes mes forces, mais il arrivait toujours ces quelques " instants " que je n'arrive pas à réprimer. Alors j'ai trouvé ce moyen pour me contrôler. Ce n'est pas encore suffisant comme vous avez pu le constater, mais je sens que je m'améliore tout de même.

Élisabeth s'était montrée de plus en plus émue à mesure qu'elle parlait, mais sa détermination dans son ton restait intacte. Paul et Sophie l'embrassèrent, et elle se sentit vraiment bien tout contre eux deux ; ils lui avaient vraiment beaucoup manqué. Paul lui dit qu'il fallait aller nettoyer l'écorchure, et ils étaient en route pour cela, quand ils virent une domestique, venue les chercher.

Peu avant la discussion des enfants à laquelle nous venons d'assister, alors que les adultes se trouvaient tous dans le salon, Madame de Réan avait parlé à ses invités de la bien jolie boîte à ouvrage, que son époux lui avait envoyée.

« Vous verrez comme c'est complet, ajouta-t-elle. On y trouve tout ce qui est nécessaire pour travailler. Et la boîte elle-même est magnifique. »

Lorsqu'elle ramena la boîte tout le monde la trouva charmante. Alors, quand elle l'ouvrit, quelle fut la surprise de la trouver entièrement vide. Madame de Réan ne comprit pas. Une des invitées l'interrogea sur l'endroit où elle l'avait laissée ; elle lui répondit qu'elle l'avait laissée toute la journée dans son bureau. Une rumeur parcourut toute la salle : un domestique devait certainement l'avoir volée. La maîtresse des lieux fut catégorique : elle avait confiance en tous ses domestiques ; aucun d'eux n'était un voleur. Pourtant comme le fit remarquer Madame Chéneau, la boîte était vide. Elle dit qu'elle allait tirer tout cela au clair. Elle fit appeler tous les domestiques et les enfants. Lorsque tous furent arrivés, elle leur expliqua les faits. Tous dirent qu'ils n'étaient au courant de rien. Tout d'un coup, les frissons de Sophie revinrent, mais ce ne fut pas tout ; elle se sentait bouillir de l'intérieur. Elle sentit ses joues se remplir de rose, elle ressentait ses dents et ses entrailles, qui lui glaçaient le sang et la faisait trembler : elle était consciente, elle était terrifiée. Elle se cacha derrière la plus grosse des domestiques quand sa mère l'appela. Les domestiques s'écartèrent et tous put voir Sophie rouge et tremblante. Déjà les rumeurs se propageaient. Sa maman lui dit de s'approcher. Elle le fit d'un pas lent ; ses jambes avaient du mal à la porter.

MADAME DE REAN, *sévèrement* – Où avez-vous caché le contenu cette boîte ?

SOPHIE, *tremblante* – Je n'ai rien caché Maman, je n'ai rien… volé du tout.

PAUL, avec assurance – C'est vrai ma tante, Sophie n'est pas une voleuse.

MADAME DE REAN – Es-tu bien sûr Paul ? Sophie avait très envie de cette boîte et l'attitude de cette dernière la désigne comme coupable.

PAUL – J'étais avec elle, tout au long de la journée, et elle n'a rien volé.

SOPHIE, *avec plus maîtrise que la dernière fois* – Je vous l'assure Maman, je n'ai rien fait !

MADAME DE REAN – Inutile de mentir Mademoiselle. Vous feriez mieux de vous

décharger de vous-même, de tout ce poids qui vous ébranle de l'intérieur. (*après un temps, car Sophie ne disait rien*) Eh bien dans ce cas, suivez-moi.

Sophie suivit sa maman de loin, de mauvaise grâce ; les invités la suivirent également, curieux de l'issue de cette affaire. Paul alla rejoindre Sophie pour la soutenir. « Moi je sais que tu n'as rien fait, lui dit-il, ne t'inquiète pas. » Malgré son regard emplit d'affection et de bonnes intentions envers elle, elle ne lui avoua rien, ce qui le renforça dans sa certitude. L'envie de tout avouer était pourtant là, tout au fond son cœur, et aussi dans son esprit. Une voix le lui avait soufflé continuellement, mais elle ne l'entendait pas ; elle ne savait même pas qui cela pouvait-il bien être. Elle ne pouvait pas le faire, réellement pas : cela lui était totalement impossible. Ces jambes la lâchaient de plus en plus à mesure qu'elle s'approchait de sa chambre, si bien que la mère dut lui prendre la main et l'entraîna, malgré toute la résistance qu'elle aurait pu mettre, à la fin inéluctable.

Une fois arrivée dans la pièce elle se mit à fouiller dans tous les tiroirs de la petite commode. Ne trouvant rien, elle commença à craindre d'avoir été injuste, mais aussi plus apaisée. Après tout, Sophie n'était pas une voleuse, c'était ce qu'elle avait toujours pensé. Mais alors elle vit que la petite table basse avait également un tiroir. Quand sa maman alla l'ouvrir, Sophie frémit fort et devint plus rouge que jamais. Tout d'un coup, rumeur dans la salle : Madame ne Réan ne prit pas le temps de tergiverser, elle prit sa fille par la taille, la fit basculer contre son bras solide, la tête vers le bas. Elle lui administra la fessée, comme elle ne l'avait jamais fait auparavant, frappant aussi fort qu'elle le pouvait. Sophie gémit, pleura, supplia, mais elle eut beau faire, rien n'arrêta la mère dans sa correction. Nul ne sut ce qui avait fait le plus mal à Sophie ; était-ce la douleur ou l'humiliation face à autant de personnes ? Dans tous les cas, jamais elle n'avait eu aussi mal. Madame d'Aubert pria tous les invités à se retirer, qui une fois dehors ne parlaient plus que de cela. Elle alla trouver Paul, et sans même le regarder, lui dit froidement :

« Tu as défendu Sophie avec beaucoup d'assurance tout à l'heure. Aurais-tu quelque chose à te reprocher ? »

PAUL – Que voulez-vous dire, Maman ?

MADAME D'AUBERT, *avec assurance* – Tu sais très bien ce que je veux dire ! Cela ne m'étonnerait pas que tu y sois pour quelque chose. Peu importe ton niveau d'implication. Tu lui as sans doute mis l'idée dans la tête, n'est-ce pas. (*après son silence*) Eh bien tu ne dis rien, j'ai deviné juste ?

ELISABETH – Madame, je ne crois pas que Paul y soit pour quelque chose !

MADAME D'AUBERT – Et le croyais-tu pour Sophie ?

ELISABETH, *gênée* – Non.

MADAME D'AUBERT – Je ne peux rien prouver, mais si tu as un minimum d'honnêteté, Paul… attends, Élisabeth, que t'es-tu fait au bras. Mon Dieu ! Qui t'a fait cela ? (*Élisabeth se tut)* Tu ne fais pas une bonne action en voulant le protéger.

ELISABETH, *vivement* – Mais je vous dis qu'il n'a rien fait !

Le ton de la voix était ferme et forte. Tout le monde l'entendit, et tout le monde se tut. Madame Chéneau alla voir sa fille, vit la blessure, et fut horrifiée. Elle exigea des explications et augmenta la pression à chaque fois que sa fille refusa de répondre. Si bien que, prise de toute part, la petite fille finit par craquer et avoua tout. Elle expliqua *pourquoi* elle avait décidé de devenir meilleur après les avoir entendus parler, *combien* elle s'était désespérée de ces échecs successifs d'être restée toujours aussi mauvaise malgré ses efforts, depuis *quand* elle avait commencé à y réfléchir constamment et grâce à cela avait enfin compris *qui* était à l'origine de son mal. Elle exprima parfaitement, autant que faire ce pouvait, la frayeur qu'elle avait ressentit à ce moment-là ainsi que tous les autres sentiments qui en découlèrent ; non par la justesse de ses mots, confus et vagues, mais par le ton de sa voix qui tremblait suivant ses émotions. Des sentiments qui devaient être encore bien ancrés en elle pour qu'elle puisse les restituer, ainsi, si exactement. Elle n'oublia pas un seul des maux qui avaient troublé et/ou troublaient encore son petit cœur, et les exposer ainsi, devant tous, surtout devant elle-même, avait dû être la principale cause de ses nombreuses larmes. Néanmoins ce qu'il y avait de plus déconcertant, c'était le soudain sourire qu'elle afficha par la suite, si marqué qu'il en était effrayant, surtout par contraste, alors qu'elle s'était mise à leur parler, les yeux encore humides, de l'endroit vers lequel elle s'était tournée, vers *où* elle avait trouvé secours, conseils et réconfort. Le choc fut terrible. Tout le monde imaginait bien le désarroi de la mère ; surtout quand celle-ci entendit de la bouche de sa propre enfant, habitée par cette dérangeante ferveur, la manière dont elle versait son sang en guise d'offrande, réparant ainsi toutes ses fautes ; sacrifiant son corps, imparfait, corruptible et pernicieux, elle sauvait son âme, lui préservant le Ciel et ainsi, un bonheur éternel. Mais ce que les gens ne pouvaient pas comprendre, c'était que tout d'un coup, beaucoup de choses s'éclaircissaient à ses yeux. Toutes ses petites entailles et ses blessures qu'elle avait remarquées sur le corps de sa fille, mais dont elle ne s'était jamais suffisamment alarmée, prirent une autre signification. Elle lui avait toujours dit pour les justifier,

qu'elle s'était blessée en jouant ou en se disputant, et la terrible ironie songea-t-elle, c'était que cela avait dû peser énormément sur le jugement qu'elle avait d'elle. La terrible dégradation de son comportement n'était telle qu'une chimère ? Elle s'en mordait les lèvres. Mais bien que sous le choc, elle en restait mère avant tout. Elle resta stoïque et superbe, s'avança vers sa petite créature et se baissa à sa hauteur. On ne pouvait que remarquer la différence entre ces deux êtres : l'une était tremblante et agitée, mais clamait pourtant qu'elle était sur le chemin de la sérénité ; l'autre était assurée et impassible, et elle n'avait nullement besoin de le dire pour s'en convaincre, son sourire éclatant l'exprimer pour elle.

MADAME CHENEAU, *embrassant sa fille* – Non tu n'es pas mauvaise, ma fille, loin de là. Tu as bon cœur, tu es un ange, oui, un ange. Mais un ange maladroit.

ELISABETH, *émue* – Mais… Maman. Il est normal que je me punisse quand j'ai fait mal à quelqu'un. Ce ne serait pas juste qu'une personne souffre à cause de moi, et que je n'aurai qu'à en être désolée pour être pardonnée. Ce serait bien trop facile.

MADAME CHENEAU, *lui caressant le visage* – Quelle justice y vois-tu, mon enfant ? Il n'y a que de la tristesse et de la peine, dans cette fin.

ELISABETH – Mais… Maman.

Elle ne put terminer sa pensée, car elle se mit à pleurer. Sa mère tout contre elle, la serra très fort pour la calmer. Lucie, ayant entendue ce qu'elle venait d'échanger (comme toutes les autres personne qui avait fait silence au premier mot d'Élisabeth), s'approcha de la petite fille, et une fois qu'elle eut arrêté de pleurer, s'agenouilla à sa hauteur et lui dit :

« Ma gentille demoiselle. Madame votre mère a bien raison. En vous blessant ainsi, vous ne faites aucune justice, vous ne réparez rien et n'effacez aucune douleur. Au contraire, vous la faites revivre. Pensez plutôt à quel point vous étiez navrée, lorsque vous m'aviez écorchée la main. C'était ça la justice. Et maintenant, regardez autour de vous, et voyez combien tout le monde est bouleversé ? Vous n'êtes pas la seule à souffrir. Tout à l'heure, vous m'avez fait un peu de mal, c'est vrai, mais la douleur était passée, le mal n'était plus. Mais à présent, en sachant qu'à cause de ça vous vous êtes entaillée le bras, la douleur est revenue, pour vous comme pour moi. De la même manière que vous pleuriez tout à l'heure lorsque vous m'aviez écorchée, je pleure aussi, au fond de moi. »

« Tout cela est vrai ma chérie, ajouta sa maman. Nous sommes tous peinés,

mais également attendris. Nous sommes peinés de savoir que tu te fais souffrir ainsi, mais attendris par ta pensée, cette belle pensée. Garde-la au fond de toi, dans ton cœur, afin qu'elle ne s'envole pas. Chéris-la, cultive-la pour qu'elle grandisse. Pour cela, il te faudra du temps. Mais ne recommence plus à te faire du mal ainsi, maintenant que tu sais à quel point cela fait mal à tout le monde. »

Élisabeth acquiesça sans rien dire. Le reste de la soirée se passa comme si de rien était pour presque tous les invités, qui semblaient avoir dépassé ces petites histoires d'enfants. Ce soir-là, cependant, Élisabeth et ses parents parlèrent beaucoup entre eux, pour leur plus grand bien. Une étape venait de se franchir, le calme et la paix au sein de leur famille semblait enfin pouvoir être possible. Madame d'Aubert quant à elle, prit un moment dans la soirée pour aller voir Paul qui restait seul, dans son coin. Elle lui fit ses excuses, restant tout de même distante, et toujours sans lui montrer le moindre signe d'affection. Mais Paul ne se soucia pas de ce détail. Il pensait encore à ce moment-là, où il avait mis toute sa confiance en Sophie, l'avait soutenue, l'avait rassurée, sans que jamais elle n'eut pris la moindre peine pour tenter de lui faire comprendre la vérité, ne serait-ce que par un signe. Il se sentait trahi. Sophie quant à elle, était restée toute seule dans sa chambre et n'en bougea pas. Elle pleurait toujours. Durant les deux heures qui avaient suivi, elle n'avait fait que pleurer, encore et encore. Puis les larmes étaient venues à lui manquer. Elle avait repris ses esprits peu à peu. Elle n'avait alors rien à faire, excepté laisser passer le temps ; pourtant elle n'en avait nullement profité pour réfléchir : elle était beaucoup trop agitée pour cela. Elle ne tenait plus en place, n'arrêtait pas de gigoter sans parvenir à trouver une position de repos ; son fessier lui faisait bien trop souffrir pour cela. Alors, elle s'était remise à pleurer par dépit. Elle n'avait de toute façon que cela à faire. Finalement la faim vint la tirer de cet état. Elle était cependant bien trop honteuse pour oser descendre dîner, et elle fit bien, car sa maman ne lui aurait jamais permis une telle audace et l'aurait renvoyée sur le champ. Celle-ci avait de toute façon prit les devant, en envoyant Lucie s'occupait d'elle. Elle lui avait précisé de ne rien lui donner à manger et de la faire dormir de suite, en évitant de lui parler le plus possible. La venue de la bonne fut pourtant d'un réel réconfort pour Sophie. Néanmoins, malgré les tendresses habituelles envers " sa petite ", Lucie restait tout de même indignée par sa faute, et le lui faisait bien comprendre en l'appelant sans cesse « la voleuse ».

« Si quelque chose se perd dans cette maison, on va vous accusez et fouiller dans vos affaires, lui asséna-t-elle. On va me demander de tout fermer à clef maintenant vous allez voir. »

Malgré tout, et à l'insu de Madame a qui elle devait tout, Lucie lui servit un morceau de pain et de la soupe qui provenait de son propre repas, ou plutôt qui était

son repas, et ne la laissa qu'après l'avoir embrassée.

Le lendemain, Madame de Réan fit demander sa fille dès l'aube. Elle tira une lettre, et lui dit que c'était celle que leur avait envoyée son père avec la boîte. Voici ce qu'elle disait :

Ma chère amie,

Je viens d'acheter une charmante boîte à ouvrage. Elle est pour Sophie, mais ne le lui dites pas et ne la lui donnez pas encore. Que ce soit la récompense de huit jours de sagesse. Il s'agit d'un beau présent, et je veux qu'elle sache le mériter. Je ne veux pas qu'elle soit sage par intérêt, pour gagner un beau présent ; je veux qu'elle le soit par un vrai désir d'être bonne. Je vous laisse juge du moment où vous pourrez offrir ce cadeau qui devrait lui permettre de broder de bien jolies choses.

Votre très humble et obéissant époux et serviteur.

Pendant que sa maman lisait la lettre, Sophie était passée de la révolte à la colère, puis à la consternation, et enfin de nouveau à la colère, mais cette fois-ci dirigée contre elle-même. Des larmes commencèrent à tomber de ses yeux, la sueur à s'échapper de sa peau et une nausée à la prendre. Elle n'en pouvait plus ; elle ne voulait pas entendre le reste de la lettre, que déjà elle ne la comprenait plus. Elle ferma les yeux, secoua la tête, boucha ses oreilles, et courut loin, aussi loin que possible en se mordant les lèvres. Elle avait l'impression que l'espace se déformait devant elle. Ou bien n'était-ce pas elle qui essayait de le déformer ? Quoi qu'il en soit, malgré toute sa volonté, la réalité resta inchangée. « Pourquoi ne peut-on rien réparer ? se redit-elle à nouveau. ». L'enfance n'était qu'une suite de répétitions immuables. Cette prise de conscience lui fit très mal. Elle s'enferma dans sa chambre et se jeta dans son lit, le visage pressé contre lui. Madame de Réan ne laissa pas bien longtemps ainsi, seule dans sa résignation ou plutôt dans sa fuite. Elle toqua à sa porte, puis entra sans attendre la réponse.

SOPHIE, *séchant les larmes de ses yeux* – Ce n'est pas juste Maman. Pourquoi est-ce que tout doit être aussi difficile ?

MADAME DE REAN – Calme-toi, Sophie. Tu te rends-toi même malheureuse ; il te faut tout, tout de suite, mais on ne peut pas avoir à l'instant tout ce dont on a envie. Voilà ton épreuve.

SOPHIE – Mais, pourquoi ne m'avez-vous rien dit ?

MADAME DE REAN – Tu ne m'as même pas laissé parler. Dans ses moments-là, tu

coupes toujours la parole. Et même si on arrive à te parler, tu n'écoutes pas, tu es ailleurs.

SOPHIE – Mais maman, je ne pouvais pas savoir ?

MADAME DE REAN – Justement, nous ne pouvons pas tout le temps savoir. Nous ne savons que très rarement. C'est pourquoi il nous faut apprendre à réfléchir, et pour cela écouter. Quand tu seras capable d'être une grande fille, tu mériteras les plus beaux cadeaux. En attendant, ne cherche pas à avoir ce que tu ne mérites pas encore. Travaille dur, et tu verras tes désirs se rapprocher de toi peu à peu. Cela doit être ta satisfaction. L'accomplissement n'est que la finalité, elle n'est pas le tout.

SOPHIE – Oh Maman, vous ne pouvez pas savoir comme je regrette !

MADAME DE REAN – Ton père a voulu t'apprendre une leçon ; il semblerait qu'elle était encore trop difficile pour toi. Médite sur tout cela, c'est le seul moyen de regretter positivement.

Elle la laissa sur ce dernier conseil. Malgré son air calme et assurée, Madame de Réan se sentait fébrile. « Oh Sophie, quand arrêteras-tu ? n'avait-elle cessé de se dire depuis hier. ». Elle avait préparé chaque mot, chaque geste qu'elle venait d'exécuter, et la scène avait été parfaite. Néanmoins, malgré tout, elle avait toujours ce sentiment de doute en elle. Arriverait-elle à le comprendre ? Elle aussi était partie méditer. La venue de sa sœur, ce matin-là, lui fut d'un grand réconfort ; rien que sa présence lui permettait de briser cet affreux sentiment de solitude qui l'imprégnait, et de pouvoir extérioriser son angoisse, car à qui d'autre pouvait-elle se confier ? Il aurait été malsain d'en faire part à une domestique, inconvenant de s'épancher ainsi avec de simples invités. Seul sa sœur et Madame de Fleurville connaissaient vraiment son excessive angoisse. De plus, Madame d'Aubert ne venait pas sans conseil. Elle venait avec une missive qui restait à écrire, un livre qui devait être lu et une petite robe qu'il fallait tisser.

MADAME D'AUBERT, *en tendant le livre* – Tout d'abord voici un cadeau de mon fils pour Sophie.

MADAME DE REAN – *Les mémoires d'un âne ?* cela me rappelle des souvenirs. Comme c'est curieux, qu'est-ce que cela veut dire ? Et où est Paul ?

MADAME D'AUBERT – Paul ne viendra pas aujourd'hui. Non pas que je l'ai

consigné, mais il m'a dit qu'il ne viendrait ici, que lorsque Sophie aura terminé cette histoire. Je ne sais pas vraiment ce que cela signifie, mais tout ce que je peux vous dire c'est que ce livre est celui qu'il lisait en ce moment, et il a passé toute la nuit d'hier pour le finir. En tout cas, c'est une histoire qui convient parfaitement à Sophie. Vous pourrez lui en lire un passage tous les jours, ou je le ferai si vous voulez.

Madame de Réan la remercia, et elle se vit également offrir de quoi faire une robe pour une « gentille petite fille » et se voir convier à prendre sa plume pour écrire une lettre destinée à Madame Chéneaux. La charmante boîte à ouvrage devait disparaître ; Sophie ne pourrait jamais l'avoir, sa vue lui rappellerait toujours ce souvenir amer. Elle lui conseilla de l'envoyer à Élisabeth Chéneau, pour la récompenser et l'encourager dans sa volonté de devenir sage et bonne. Elle était le meilleur exemple qu'elle puisse avoir. Et il y avait aussi son mari qu'elle devait prévenir, mais sur ce point, elle l'arrêta. Elle avait déjà pris soin, cette nuit, de rédiger une lettre qui lui était destinée :

Mon cher ami,

Je dois malheureusement vous informer que la leçon que vous avez voulue donner à notre fille, s'est retournée contre elle. Au lieu d'éprouver sa patience et sa sagesse pour ensuite les récompenser, elle a révélé une impatience et une inconscience que je ne peux expliquer que par un trouble profond. Cette fois-ci, notre chère Sophie en est venue à voler, et je crains pour la suite. Les événements s'accélèrent, et s'accentuent, et je me sens quelque peu dépassée. J'ai besoin de vous, autant que notre fille a besoin de vous. C'est pourquoi je me permets, de vous rappeler à votre responsabilité. Mon cher ami, je sais que vous travaillez pour notre bien, dans le but de conserver et faire prospérer nos biens et notre nom ; mais pensez aussi à notre vrai trésor. Je vous prie donc de revenir aussi rapidement que possible à Réan, pour moi, et pour votre fille.

Votre épouse, dévouée et respectueuse.

Madame d'Aubert approuva sa démarche ; c'était le moment ou jamais.

La journée se passa calmement, Sophie étant restée tout l'après-midi dans sa chambre. Madame de Réan l'y avait laissée pour qu'elle puisse prendre le temps de réfléchir, mais elle avait décidé d'agir le soir venu. Elle la fit appeler dans son bureau.

MADAME DE REAN – Eh bien Mademoiselle, avez-vous bien réfléchi ?

SOPHIE – Oui Maman, et plus j'y pense et plus je me trouve stupide. Je regrette tant que maintenant tout le monde me prenne pour une voleuse. Je suis surtout désolée, pour Paul. Il m'a défendu, et lorsqu'il m'a regardé droit dans les yeux, je ne lui ai rien dit, je n'ai pas fait un geste. Je comprends qu'il m'en veuille, et qu'il veut plus me voir. C'est ce qui m'attriste le plus.

MADAME DE REAN – Eh bien alors ne soit plus triste. Car voilà ce qu'il t'envoie.

SOPHIE – Mais c'est son livre !

MADAME DE REAN – Il aimerait que tu le finisses avant qu'il ne revienne te voir. Alors lisons-le vite, pour que vous puissiez vous retrouvez le plus tôt possible. Chaque soir je viendrai t'en lire un passage.

SOPHIE – Mais pourquoi a-t-il décidé cela ?

MADAME DE REAN – Hum, eh bien, je crois qu'il veut t'aider à sa façon. Il a compris que tu avais besoin de rester seule un moment, pour réfléchir, et je pense qu'il veut t'en donner de quoi, et te faire savoir qu'il te soutient. Mais avant cela.

Elle sortit du fil et une aiguille, et le début de ce qui devait être un manteau pour une poupée.

SOPHIE – Qu'est-ce que c'est, Maman ?

MADAME DE REAN – Un manteau pour une « gentille petite fille ».

SOPHIE, tendant sa main vers le manteau – Oh, c'est pour ma… (se ravisant) J'aimerai bien vous aidez, Maman.

MADAME DE REAN – Eh bien, si tu veux, tu peux continuer le bas de son pantalon. (*en le lui donnant*). Regarde.

SOPHIE – Oui, et je vais bien m'appliquer. Elle en a de la chance, cette petite fille, qu'on lui fasse de si beaux vêtements, et surtout d'avoir une si gentille maman.

MADAME DE REAN – Surtout que d'après ce que j'ai entendu, cette petite fille fait souvent des bêtises. Mais car elle a bon cœur, elle s'en sert pour grandir.

Et pendant quatre jours, chaque soir, elles le passèrent à coudre et à lire. C'était des petits moments d'intimités, comme elles en avaient rarement eu ensembles. À chaque fois, Sophie avait envie que ces moments ne s'arrêtent jamais, dut-elle répéter cette même bêtise inlassablement. Et à voir, le sourire et le regard de sa maman, elle ne serait sans doute pas contre… C'était devenu comme un petit rituel que Sophie attendait avec impatience, surtout qu'elle avait ensuite droit à la suite de son histoire. Cadichon l'émerveillait. Elle était en fascination face à cet âne qui ruait et brayait en toute liberté, qui sautait par-dessus les portes, brisait les barrières. Cadichon, l'âne justicier hors du monde des hommes et de ses règles, vengeant son ami Médor de ses vilains maîtres à coup de dent, de sabots et de ruses. Il se tenait juste hors de portée des coups de fouet de la vieille fermière pour la faire courir ; il cassait tous les œufs qu'il devait transporter tout en réussissant à s'en faire récompenser. Cadichon encore, également âne d'esprit, qui faisait mériter à lui seul les lettres de noblesse qu'on décerne généralement à ce distingué animal, dont on fait même l'éloge dans nos plus communes expressions. C'est lui qui démasqua la supercherie de « l'âne savant » par un brillant trait d'esprit ; lui encore, qui se montra bien souvent d'une intelligence supérieure à celle de ses maîtres. Elle jubilait de *sa* farce de la grenouille, faite à l'encontre du méchant Auguste, ce cruel assassin de son cher Médor, et encore plus de *sa* ruade qui l'envoya dans ce fossé qui faillit le noyer. Mais vint juste ensuite, cette soudaine discussion qu'ont eue ces bons petits maîtres à son sujet, qu'elle ne comprit pas. Ils en venaient jusqu'à douter de *son* esprit et croire en *son* ignorance pour sauver *son* honneur. Elle comprit encore moins la réaction qu'eurent les méchants domestiques, en *l'*étranglant avec leur corde et *lui* donnant des coups de fouet, ce qui la mit très en colère. Mais lorsqu'elle l'apprit que ce pauvre Auguste était au bord de la mort, et qu'elle vit le désespoir de son père, elle n'était plus choquée par le fait que les autres animaux ne voulaient plus adresser la parole à cet âne, comprenait le père qui conseillait de vendre cet vulgaire animal, et qu'à présent tous les enfants se méfiaient de cette sournoise bête.

Elle repensa alors à ce qui l'avait attirée dans ce cher Cadichon, à toutes les scènes qui s'étaient déroulées et qui l'avaient émerveillée, et elle ne put que les voir du bon côté. Elle demanda alors à sa maman de recommencer l'histoire du départ, et en revivant les scènes, elle les vit d'une façon tout à fait différente. Elle trouva son Cadichon, non pas noble et justicier, mais vengeur, jaloux et cruel ; non pas brave et courageux, mais orgueilleux, présomptueux et fière ; non pas intelligent, fin et spirituelle, mais simplement malin et rancunier. Il devait s'en repentir, et c'était bien ce qu'il fit.

Les quatre jours passés, elles avaient terminées les beaux vêtements de la poupée, et le livre. Cadichon repentie, Sophie était redevenue calme et apaisée. Son repentir venait de s'achever pour elle aussi. Elle s'empressa de l'annoncer à Paul qui

vint aussitôt. La première chose qu'il fit, ce fut de lui demander comment elle avait trouvé le livre. « Magnifique, avait-elle immédiatement répondu. ».

« Vois-tu, lui dit Paul, grâce à toi, j'ai découvert que dans le temps et la permanence, se trouvait autre chose que ce que l'on peut trouver dans l'instant et l'éphémère. Qu'il existe à côté de ce que l'on nomme le beau, ce que je nommerai le sublime, cette qualité transcendante qui nous permet de transformer, par une finalité qui nous est détachée, les peines, les chagrins et les échecs, en une douce et radieuse lumière. »

Ils rirent tout deux, et aussitôt les enfants rejouèrent ensembles, comme si de rien était, comme si aucune ombre n'était survenue et ne les avait touchés au plus profond d'eux ; comme ils étaient avant, mais en ayant cependant, un peu grandi tous deux ; et même si ce sur quoi ils avançaient, était flou et instable, ils avançaient tout de même. C'était là l'essentiel.

V

L'âne

MADAME DE REAN, *souriant* – Regardez-la ! Elle n'a jamais été aussi paisible et guillerette que ces derniers jours ; encore plus aujourd'hui. Je crois que je pourrai naturellement l'appeler « mon ange ».

MADAME D'AUBERT – J'ai l'impression qu'elle a compris ce qui allait arriver. Personne n'a dû lui dire, seulement elle l'a sans doute su intuitivement. Une petite fille ressent ce genre de choses.

MADAME DE REAN, *son sourire devenant mélancolique* – Hélas cela ne va peut-être pas durer. (*elle poussa un faible rire*). C'est drôle tout de même. Ce qu'elle attend et la rend joyeuse est paradoxalement la source de toutes mes angoisses. Oh, j'aimerai tant que cette journée ne se termine jamais ! Elle resterait alors toujours comme cela.

MADAME D'AUBERT – Seulement, si c'était vraiment le cas, vous resteriez toujours ainsi, dans vos pensées. Mais qu'importe me direz-vous ! tant que Sophie va bien. Cessez de vous tourmenter sans cesse, ma sœur. Vous êtes tellement… dramatique, quand il est question de Sophie. Tout le monde, même vos domestiques en parle dans les couloirs ; et Sophie aussi doit le ressentir intérieurement. Arrêtez de voir tous les malheurs possibles, et enchantez-vous plutôt des bonheurs probables.

MADAME DE REAN – Ah, si je pouvais être aussi optimiste, sans doute me sentirais-je mieux. Être un enfant est souvent plus agréable ; on se sent léger, on se sent libre. Mais, je suis une mère, et je ne peux plus ignorer le poids de ma tâche ; cela ne serait pas bon. Ce n'est ni une vision, ni un pressentiment ; j'ai des raisons bien tangibles de craindre. Une si grande et si longue attente dans le cœur d'un enfant, quand elle est trompée, provoque un terrible désenchantement.

MADAME D'AUBERT – Il en va de même chez les adultes, et cela peut être bien pire…, regardez-vous. Cette attente qu'a Sophie est aussi un peu la vôtre d'une certaine façon. Seulement, si Sophie donnerait tout pour l'écourter afin de s'en rapprocher, vous, vous voudriez l'éloigner le plus loin possible : c'est sans doute la

raison de l'âge qui parle. Voyez-y donc plutôt la chance de réaliser votre rêve, notre rêve. C'est une occasion unique, une bénédiction qui fait suite aux prières que vous faites chaque jour.

MADAME DE REAN – C'est justement parce que c'est un moment crucial que j'ai peur. Mais ce n'est pas cela qui me rendra moins apte le moment venu, non, bien au contraire. En cet instant, je peux chanceler, tressaillir sans crainte, autant que j'en ressens le besoin ; j'en ai encore le droit. Bientôt, je devrai me montrer forte, alors laissez-moi être moi-même tant que je le peux encore.

MADAME D'AUBERT – C'est justement ce qui m'inquiète. J'ai parfois l'impression de vous revoir il y a trois ans. Vous êtes si pâle ! et cette migraine qui vous a prise hier. (*après un temps*). Vous n'êtes pas seule, ma sœur, non, vous n'êtes pas seule, souvenez-vous-en. Vous pouvez vous reposez sur moi, vous le savez n'est-ce pas ? Je sais que… j'ai failli à ma parole ces dernières années. Je crois que j'avais fini par oublier ma promesse. Mais cela est terminé et je vais tâcher à présent de me rattraper. Et puis, il y a aussi votre époux.

MADAME DE REAN – Vous avez raison. Je le sais bien, c'est ce que tout le monde me dit, mais… (*soupir*). Je ne suis pas seule, j'ai tendance à l'oublier. Je ne voyais pas à quel point je vous inquiétais et je m'en excuse. Ne vous en faites pas, je sais que j'ai de quoi me raccrocher. (*elle regarde par la fenêtre*). Ma fille a bon cœur, ma fille est aimante ; elle aime sa bonne, elle aime son père. Je devrais plus souvent me réjouir de ces bonheurs que j'ai la chance d'avoir.

Madame d'Aubert fut rassurée par les dernières paroles de sa sœur. En effet, cela commençait à faire un certain temps qu'elle ne l'avait pas vue sourire sans qu'une mélancolie ne la prenne. Durant cette dernière semaine, qui avait suivi la lettre de Monsieur de Réan annonçant son retour prochainement, elle avait vu sa sœur parfois chancelante, parfois fiévreuse, sujette aux vertiges, aux migraines, et même une fois à une extinction de voix. Elle avait dû la forcer à reprendre le lit, mais au lieu de se reposer comme elle se le devait, elle convoquait ses domestiques pour leur donner les ordres nécessaires, afin qu'on s'occupe des visites qu'elle comptait faire durant la journée, et pour que sa fille ne la voit pas ainsi ni ne remarque son état. Cependant ces dernières précautions étaient inutiles, car Sophie ne pouvait remarquer que l'éclat des yeux de sa maman, s'était quelque peu éteint. Elle trouvait sa voix toujours aussi forte et ferme ; et son teint pâle, plus blanc que jamais, ne s'en trouvait que plus beau à ses yeux. Elle était même arrivée à l'envier :

« Cela à de bon côté tout de même, de rester ainsi enfermée sans cesse au château, se disait-elle. Ha ha ! Maman est tout de même un peu coquette, après tout. »

Sophie, en effet, était bien loin des tourments de sa maman. Tout à ses jeux, elle était chaque jour, comme celle-ci l'avait remarqué, plus vive et plus gaie encore. Elle passait toute la journée à jouer insouciamment, dehors, au grand air, sans se rendre compte qu'au-dessus d'elle, derrière sa fenêtre, sa maman l'épiait et qu'ainsi elle arrivait à lui arracher un large sourire. Cela arrivait fréquemment ; en effet, pas une heure ne s'écoula sans que la mère ne passe quelques minutes, devant une de ses fenêtres pour son " petit plaisir ". Le dialogue rapporté précédemment, se déroulait d'ailleurs durant un de ces petits moments-là. Voilà ce qu'elles avaient vu. Sophie et Paul étaient en train de jouer avec Célestine et André, les enfants du portier et de la cuisinière. Il jouait à s'attraper et c'était à Sophie de les chercher. Elle commença à compter, mais hésitant pour les nombres à deux chiffres, elle en profita pour atteindre le centième bien rapidement. Elle trouva assez facilement André, mais celui-ci fut trop rapide pour qu'elle arrive à l'attraper. Elle passa ensuite à plusieurs reprises à côté de Paul sans le remarquer, ce qui fit déjà sourire les mamans, qui se mirent à rire, en voyant celui-ci la taquiner, la chatouillant à droite à gauche, sans qu'elle n'y comprenne rien, se retournant toujours du mauvais côté. Enfin, le chenapan se glissa derrière elle, et lui cria un « bouh » terrifiant qui la fit sursauter. Sophie donna alors de grands soufflets, qui ne fit que battre de l'air, car le petit sacripant s'était déjà retiré et il réussit sans mal à lui échapper. Exaspérée, elle commença à rouspéter, et levant les yeux au ciel, elle remarqua un regard qui l'épiait. C'était celui de Célestine, la fille du portier qui s'était cachée sur la cime d'un arbre. Elle hésita un peu avant de grimper, car elle n'en avait pas le droit, mais vu que le jeu l'imposait… Elle gravit donc l'arbre, et ceux en quelques secondes, car malgré l'interdit, elle avait appris à grimper aussi vite qu'un écureuil, de telle manière que Célestine se trouva rapidement rattraper, et que déjà elle pouvait sentir une main essayant de lui agripper la jambe.

Sur ce, Madame d'Aubert se décida à rentrer, malgré les prières de sa sœur. L'heure approchait, et même si elle aurait aimé assister à la scène qui allait arriver, elle estimait que le mieux était de les laisser seules dans ce grand moment d'intimité, car ils seraient de trop. Elle allait ouvrir la fenêtre et appelait Paul, quand sa sœur se mit à tousser, lui rappelant son état, et elle se dit qu'il valait mieux la laisser loin du grand air, loin du mal. Elle alla donc chercher directement son fils, et ce faisant elle le fit sursauter sans le vouloir, car celui-ci ne l'avait ni vue, ni entendue approcher. « Eh bien voilà ta cousine vengée, lui dit-elle en riant ». En fait, Paul s'était caché derrière des caisses, près de la remise, et il commençait à s'ennuyer un peu dans sa cachette, Sophie ne semblant pas près à le trouver. Il avait alors tramé une nouvelle « surprise » pour sa cousine. Après avoir bien regardé tout autour de lui, il allait la mettre en œuvre, quand justement, il fut surpris par sa maman.

Sur le chemin du retour, Paul trouva sa maman d'une humeur bien joviale ce

qui était tout à fait inhabituel, en tout cas, ici, en province. Elle sifflotait des airs d'opéra, lui parlait avec chaleur de Sophie, de sa tante et même de lui. Une chose qui l'avait également très surpris, c'était de quelle manière elle avait quitté Sophie, en se penchant vers elle pour la serrer et même l'embrasser à pleines lèvres, puis la laissant en lui souhaitant une « merveilleuse soirée ».

PAUL – Pourquoi êtes-vous si gaie, Maman ?

MADAME D'AUBERT, *souriant* – Ne devines-tu pas ? (*après un instant*) Non, tu ne peux pas comprendre, tu n'as pas d'instinct. Sophie, elle, a compris je crois. Je l'ai senti quand elle était contre moi. Tu auras la réponse demain. Ah, si tu avais été une fille, tu te serais senti bien mieux ! (*après un instant*). Crois-moi, c'est souvent plus agréable d'avoir de l'instinct plutôt que de la raison.

Et elle ne lui laissa pas l'occasion de poser d'autres questions, en lui tendant sa main que Paul accepta avec joie. Ce n'était qu'à de très rares moments qu'il se sentait ainsi, aussi proche de sa maman, de cette femme dont il n'avait jamais su saisir le cœur ni la pensée. Par conséquent, lui aussi, ce jour-là, passa une " merveilleuse soirée ".

De son côté, Sophie se retrouva très vite seule, une fois Paul parti ; les enfants des serviteurs partirent juste après, à l'appel de leur parent. Le temps des jeux était fini, mais pourtant, cela ne l'empêcha pas de continuer à s'amuser. Ceux qui ne connaissaient Sophie que de loin, aurait été surpris de la voir se promenant seule dans le jardin, s'asseyant çà et là à admirer ce qu'il y avait autour d'elle, sans s'ennuyer un seul instant et tout en restant sage et bien tranquille. En effet, ceux-là auraient sans doute compris que Sophie aimait le mouvement. Ce n'était pas une nature qui avait besoin d'ordre et de tranquillité : elle préférait les jeux bruyants aux jeux tranquilles, où l'on n'avait pas besoin de se contenir ni de raisonner, mais simplement de laisser libre cours à sa nature et son esprit. Néanmoins cela ne signifiait pas, comme ils pourraient le penser, qu'elle avait toujours l'envie, voire le besoin, de bouger sans cesse et courir en tous sens. Ce dont elle avait besoin c'était bien du mouvement, mais pas seulement celui du corps ; il lui fallait également celui de son esprit, de ses rêves et de ses sentiments. Et ceci était impossible lorsqu'elle se sentait oppressée, enfermée, ou contrariée. Elle avait besoin d'espace et d'air pur pour être elle-même ; quand elle avait un ciel et une espérance au-dessus de sa tête, elle ne pouvait que se sentir bien. Aussi, on la voyait souvent traîner dehors, à chercher l'inconnu dans le commun et à l'observer des heures entières. Les gens ne s'étonnaient plus de la voir rôder près d'eux pendant qu'ils travaillaient ; près d'animaux ou d'insectes à les observer en train de bouger et de se nourrir ; ou encore des plantes à les regarder pousser. C'était pour elle, des petits spectacles dont elle ne la lassait jamais. Elle

paraissait alors tout autre que lorsqu'elle était avec d'autres enfants, c'est-à-dire tranquille, mais ce calme n'était qu'apparence. À l'intérieur d'elle, tout n'était qu'excitation : des idées, des pensées et des images défilaient en elle ; elle s'en émerveillait, s'en nourrissait ; elles la faisaient vivre.

Elle resta près d'une heure ainsi. Le soleil commença à se coucher et donnait alors ses plus beaux rayons, donnant au paysage alentour son plus bel éclat. Il y avait donc de quoi capter son regard. Cependant, plus l'heure avançait, plus elle s'en détournait. Ses yeux se mirent à se tourner dans le vague, jusqu'à ce qu'au bout d'un moment, elle ne regarda définitivement plus rien. Durant de brefs instants, elle sortait de sa rêverie, pour laisser errer son regard vers le chemin qui menait au portail. C'était la direction où le soleil mourait, et la lumière était si éclatante, que même en écarquillant bien les yeux, elle ne voyait toujours rien. Quand soudain, une ombre apparut, sortant de cette lumière, et à peine l'avait-elle remarquée qu'elle rentra déjà en courant, appelant haut et fort Lucie, Marthe, Lambert et tous les autres gens, criant à tue-tête qu'il était arrivé.

Ainsi, avant même que sa voiture n'eut franchi le portail, tous les serviteurs se tenaient déjà devant la cour, pour l'accueillir et aussi assister à la si touchante retrouvaille. À peine eut-il eu le temps de mettre pied-à-terre, que Sophie s'était jetée sur lui et l'avait entouré de ses petits bras, blottissant sa tête contre ses jambes, les yeux fermés. Les gens les plus proches de Sophie tel que Lucie, eurent du mal à ne pas verser de larmes devant cette scène.

« Oh la, du calme, tout doux ! s'écria Monsieur de Réan avec un air quelque peu amusé mais également embarrassé.

Il essaya légèrement de la repousser afin de pouvoir descendre tout à fait de la calèche et donner les ordres qui s'imposaient. Mais Sophie, ou plutôt son instinct, ne se laissa pas faire. Elle ne sentit pas les mains qui essayaient de défaire son étreinte, n'entendit pas la voix qui la priait de lâcher prise, et ce devait être sans s'en rendre compte qu'elle y répondait en serrant plus fort encore. Voyant qu'il n'y avait rien à faire, il abandonna et appela une bonne. Tous les domestiques revinrent à eux tout d'un coup, et saluèrent leur maître. La bonne appelée s'avança et attendit les instructions de son maître.

MONSIEUR DE REAN – Où est Madame ?

LA BONNE – Elle arrive Monsieur. Marthe est déjà partie pour l'aider à descendre.

MONSIEUR DE REAN – L'aider ? Se sentirait-elle mal ? Qu'a-t-elle donc ?

MADAME DE REAN – Oh, rien de grave mon cher. Ne vous inquiétez pas. Bienvenue à Réan, bienvenu chez vous !

MONSIEUR DE REAN – Vous n'avez pas l'air au mieux, mon amie. Vous êtes bien pâle, il ne fallait pas vous faire la peine de descendre.

MADAME DE REAN – Ce n'est que passager, demain il n'en sera plus rien. Mais… qu'est-ce que fait Sophie ?

MONSIEUR DE REAN – Ah cela ! Votre fille s'est jetée sur moi, avant même que je n'eusse pu comprendre quoi que ce soit. Et la voilà accrochée ainsi depuis tout à l'heure !

Sophie n'avait, en effet, pas bougé d'un pouce, et ne semblait pas être prête à bouger de si tôt. Sa maman s'approcha lentement en soufflant un « Sophie, Sophie ! » qu'elle ne sembla pas entendre, et ce n'est que lorsqu'elle posa sa main glacée sur son cou qu'elle revint à elle.

SOPHIE – Oh, laissez-moi encore un peu, Maman. C'est si bon, si agréable ! (*elle frotta sa joue contre les jambes de son père encore et encore*). J'aimerai tant rester ainsi des journées entières.

MADAME DE REAN, riant – Vous savez, si elle vous attrape ainsi, c'est parce qu'elle a peur que vous vous envoliez.

MONSIEUR DE REAN – Allons, n'aie pas peur Sophie, je ne vais pas m'envoler. Je suis venu spécialement pour toi. Demande-moi ce que tu veux et je l'exaucerai.

SOPHIE – Un vœu ? C'est vrai, je peux demander n'importe quoi ?

MONSIEUR DE REAN – Oui. Je suis en quelque sorte, ton bon génie. Demande-moi quelque chose, et tu l'auras aussitôt.

Sophie ne se fit pas prier deux fois. Elle n'hésita pas une seconde, il y avait une chose qu'elle imaginait depuis qu'elle songeait à ces retrouvailles, et en un instant, elle se réalisa. Deux mains vigoureuses la prirent par la taille, la soulevèrent pour la déposer sur deux larges et puissantes épaules. Cela était exactement comme dans ses rêves : il y avait bien la foule tout autour d'elle, sa maman juste à ses côtés, et même le soleil dont les rayons ne semblaient viser qu'elle. C'étaient vraiment un plaisir primaire qu'éprouvait Sophie en cet instant ; un plaisir plus qu'enfantin qui faisait remonter en elle des souvenirs de nourrissons, ceux qui n'étaient composés que de

mains robustes, fermes et chaleureuses, et de sauts en l'air à des hauteurs à s'en donner le vertige. Qu'est-ce que ce fut agréable ! Le temps sembla comme suspendu, et elle se crut flotter à côté des nuages, au point de ne pas s'apercevoir qu'on l'avait rentrée aux châteaux, ni qu'on l'avait installée pour le dîner. Ce ne fut qu'une fois le repas servit qu'elle retomba, mais toujours en gardant les yeux fixés en l'air, vers ce visage qui lui avait tant manqué. Comment avait-elle pu l'oublier ? À présent, elle lui semblait si familier. Ces yeux petits mais perçants, ce nez d'aigle majestueux, ces lèvres fines et ce menton à la fois large et élégant ; elle les avait maintenant en elle, indélébiles, bien marqués dans son esprit, plus encore que si elle avait tracé leurs traits sur une feuille de papier. Ils lui donnaient une impression de puissance et d'autorité, une sensation de fraîcheur, un sentiment de sécurité et de réconfort, directement gravés dans son essence.

Elle n'arrêta pas du repas de lui raconter ses petites historiettes qu'elle aimait improviser. Elle avait tellement de choses à lui dire, tant d'anecdotes, de rêves, de pensées, que tout se mélangea un peu dans ses paroles. Et Sophie, qui avait pourtant l'habitude de s'exprimer avec une verve et une clarté plutôt bonne pour son âge, cette fois-ci, babillait plus qu'elle ne parlait et déversait ses propos de manière floue et incohérente. Ce n'était qu'une succession de « et puis après », de « mais en fait c'est que », et souvent même des « ah oui, j'avais oublié de dire que », qui rendaient ses récits presque incompréhensibles, même pour une personne qui aurait réellement essayé de l'écouter. Pour ne rien arranger, elle parlait très vite, sans articuler, et sans jamais s'arrêter, même pour manger. Sa maman en était même venue à l'arrêter par moment, pour lui donner la " becquée ", ce qui aurait sans doute finit de démotiver les plus courageux, car maintenant, elle hachait encore plus ses récits, tout en les agrémentant de petits bruits de mastications si agréables. Même Sophie s'en rendait compte, mais son père souriait et semblait prendre plaisir à son petit « spestacle », et c'était tous ce qui lui importait. Il l'appela même « Sophaletta, ma petite bouffonne », un nom qui réveilla en elle de lointains souvenirs, si bien qu'elle mit encore plus de ferveur, et se sentit porter par une énergie qui ne la quitta plus de la soirée. Après le repas, elle resta tout le temps à côté de son papa, toujours une main collée sur lui, lui prenant tantôt la main, le bras, tantôt une cuisse, une côte ou directement la main posée sur son cœur.

Papa, Oh Papa ! Vous êtes un génie, un dieu pour moi

Papa, Oh Papa ! Un vœu je fais, et il s'exaucera

Donnez-moi donc votre corps que je le dévore,

Donnez-moi donc votre sang que je le bois.

Elle serait bien allée dormir avec lui si sa maman ne l'en aurait pas empêché.

« Allez donc dans votre chambre Mademoiselle, pour vous coucher, si vous êtes tant fatiguée, et ne faites pas tant de caprice, lui dit-elle après de maintes demandes. »

Elle obéit, un peu chagrine et de mauvais cœur, mais sa joie la rattrapa vite. Quand Lucie arriva pour la border, Sophie qui l'avait attendue avec impatience, toute excitée, cachée derrière la porte, se jeta dans ses bras. « Doucement, doucement » fut-elle obligée de lui dire, car la bonne allait tomber suite à la charge de sa petite maîtresse. Une fois remise, elle essaya de la mettre au lit, mais la tâche n'était pas aisée.

SOPHIE – Oh, mais je ne peux pas dormir. Je suis bien trop excitée pour cela.

LUCIE – Il va bien falloir pourtant. Il est déjà très tard, et votre mère m'a envoyée pour vérifier si vous vous étiez bien couchée.

SOPHIE – Oh, mais cela, je ne le pourrais que si je suis avec Papa. Mais Maman n'a pas voulu…, elle doit être un peu jalouse. Je l'ai vue durant le repas qui lançait de ces regards à Papa à mesure qu'il me souriait.

LUCIE – Oh, que me dites-vous là Mademoiselle ! Vous savez très bien pourquoi votre mère ne veut pas ; cela ne se fait pas. Elle ne voulait pas obliger Monsieur, qui doit être fort épuisé après sa longue journée de voyage, à vous refuser et faire le " méchant ". Allons, soyez raisonnable. (*elle la porta et l'allongea dans son lit*) Dormez maintenant, plus vite vous le serez, plus vite demain viendra.

SOPHIE – Mais c'est que j'ai peur de m'endormir. J'ai peur que tout cela ne soit qu'un rêve et que si je ferme les yeux, tout disparaisse.

LUCIE – Ne vous faites pas tant de soucis. Votre rêve reprendra dès demain.

Et sur un baiser, elle la laissa. De son côté, Monsieur de Réan, malgré sa fatigue, n'était pas allé directement se coucher : il avait quelques mises aux points à régler avec sa femme et aussi des lettres à envoyer à ses associés et subalternes. C'était un peu de mauvaise grâce qu'il était revenu à Réan. En effet, ce n'était vraiment pas le moment. L'accident de train d'il y a quelque mois maintenant, n'avait pas simplement retardé sa visite loin de là. Le déraillement survenu sur la ligne Paris-Versailles, aux horizons de Bellevue, avait causé la mort et mutilé plus d'une centaine de passagers ; un grand scandale qui fortement avait ému l'opinion publique. Le mois suivant, de nouvelles lois relatives aux chemins de fer furent mises en place ; l'État

concéda la gestion d'une grande partie de ses lignes à des compagnies privées, en gardant tout de même en propre l'achat des terrains et la construction des nouvelles voies et gares. Monsieur de Réan se vit donc retirer la gestion de la majeure partie de ses lignes. Il décida de quitter sa fonction, et parvint rapidement à rentrer dans le conseil d'administration de la compagnie privée repreneuse, la Compagnie des chemins de fer de l'Est. Les brusques bouleversements du secteur avaient rendu le milieu attractif. De nouvelles compagnies émergèrent et les investisseurs suivaient : c'était le moment propice pour se faire de l'argent. Et il avait fallu que ce fût à ce moment précis qu'il reçut cette fameuse lettre, où sa femme le priait de revenir sans attendre. Il n'aurait certainement pas céder, si cette lettre n'était pas la dernière d'une longue liste, où il pouvait y lire tout le désarroi d'une femme qu'il savait si fragile. Et le visage qu'il venait de retrouver ce jour-là, n'avait rien pour le rassurer.

Lorsqu'il parla avec son épouse, il resta entièrement plongé dans ses pensées. Une certaine nostalgie le prit. Ah qu'il est loin le temps où ils s'étaient rencontrés ! Il se rappelait encore parfaitement de cette époque qui n'était pas si lointaine, mais qui le lui semblait pourtant. Il l'avait immédiatement remarquée. Son rire traversait le salon ; elle dansait à ravir. Spontanée et naturelle, elle tournait de tout son saoul, ravissante, dans sa simple robe en mousseline rose. Les cinq volants de soie cousus au bas de sa jupe, soulignaient le mouvement de son corps, laissant voir ici et là des petits bouts de mollets bien faits, à mesure qu'elle tournait, encore et encore jusqu'à l'épuisement, sans pudeur aucune, se livrant pleinement à cette joie physique. Il l'avait entraînée vers un petit salon désert, et assis sur le canapé, il la contempla, cette jeune fille au teint éclatant, plus rose que jamais, qui ne baissait pas les yeux. Un bouillonné glissé sur son cou, par-dessus un petit fichu, avait du mal à cacher sa gorge palpitante, emplie d'émotion, qui la faisait devenir toute rose comme sa robe. Il aimait les étincelles d'acier qui jaillissaient de ses larges prunelles, quand elle osait lui confier avec ferveurs ce qu'elle ne pouvait confier à personne ; il aimait sa bouche irrégulière qui s'ouvrait et riait volontiers, dévoilant de belles dents étincelantes, alors qu'à son tour il lui parlait. Il la regardait, fasciné, sur le point d'aimer.

Mais le temps avait passé et avait fait son œuvre. Aujourd'hui que restait-il ? Ses yeux s'étaient éteints, creusés, et leur gris autrefois si éclatant, s'était assombri pour devenir bien terne ; l'innocence envolée, ils avaient perdu tout leur charme. Son teint pâle n'était plus le miroir de ses vives émotions, mais de sa fatigue profonde : il n'y avait plus de rose, mais une terrible blancheur qui virait parfois au jaune, que personne ne pouvait ignorer. Seule sa bouche était restait intacte, cependant elle ne souriait plus. Il avait pourtant cru que la blessure avait cicatrisé, mais il fallait se rendre à l'évidence, la douleur était toujours là. Peut-être allait-elle lui refaire le coup des migraines ou de l'ardoise ; il fallait s'attendre à tout. Quel démon pouvait bien

hanter à nouveau sa pauvre femme ?

MONSIEUR DE REAN – Eh bien, mon amie. Je ne vois pas pourquoi vous vous inquiétiez tant au sujet de Sophie. Elle n'a pas le mauvais fond que vous me décriviez dans vos lettres. Elle reste cependant bien immature, cela est certain, et je comprends mieux les problèmes avec la préceptrice que vous m'avez rapportés. Il faudra régler cette question.

MADAME DE REAN – Oh mais je ne vous ai jamais dit que notre fille avait un mauvais fond. Et vous remarquerez très vite, que notre fille, bien qu'étant immature par certains côtés, a également beaucoup d'esprit. Elle est tout à fait apte à apprendre à étudier, et je dirai même que cela lui fera le plus grand bien. Ne vous fiez a pas à ce que vous avez vu, ce n'était que l'effet de votre arrivée, ce n'est que passager.

MONSIEUR DE REAN – Un peu comme pour votre santé ?

MADAME DE REAN – (*après un temps*) Oui…, tout à fait. Ne vous préoccupez pas trop pour Sophie. C'est mon rôle de l'élever, et je n'ai jamais eu l'intention de me décharger de cette responsabilité sur vous.

MONSIEUR DE REAN – Mais vous m'avez appelé et je suis là. Dites et je ferai. Vous savez que vous pouvez compter sur moi.

MADAME DE REAN – Eh bien, faites ce que vous faites déjà si bien. Soyez un bienfaiteur pour Sophie.

MONSIEUR DE REAN – Est-ce vraiment tout ?

MADAME DE REAN – N'êtes-vous pas trop occupée en ce moment ? Je ne dois pas vous ennuyer avec cela.

MONSIEUR DE REAN – Occupé, certainement. Mais ici je ne peux rien faire, alors vous pouvez m'ennuyer autant qu'il vous plaira.

MADAME DE REAN – Dans ce cas, mon cher, profitez-en plutôt pour vous détendre, vous en avez très certainement besoin.

MONSIEUR DE REAN – Alors aurai-je parcouru tant de kilomètres, simplement pour satisfaire les caprices de ma fille ?

MADAME DE REAN – Mais vous ne faites pas que cela, vous en faites tellement, bien plus que vous ne le croyez. Seulement, c'est votre présence qui fait déjà tout. Je vous

l'assure.

MONSIEUR DE REAN – Soit, mais n'oubliez pas que Sophie est aussi mon enfant. Certes c'est une fille, et qui plus est elle n'a pas encore l'âge de raison. L'heure pour que j'intervienne n'est peut-être pas encore arrivée, cependant…, elle est mon unique enfant, vous comprenez.

MADAME DE REAN – Bien sûr que je comprends. Comment pourrais-je jamais l'oublié.

MONSIEUR DE REAN – Et je tiens à vous dire, que même si ce que j'ai vu aujourd'hui m'a rassuré sur mes inquiétudes, certains aspects m'ont néanmoins fortement déplu. Sophie ne sait pas se tenir. Elle est bien trop familière, elle ne saurait correctement se comporter dans le monde. Vous avez sans doute remarqué qu'à un moment elle s'était même permise de me tutoyer ! Il serait temps qu'elle prenne conscience de certaines choses.

MADAME DE REAN – J'ai eu le même problème, c'est vrai…, mais encore une fois, ne vous faites pas une opinion si rapidement. Ne pensez pas que tout peut se comprendre et s'éclaircir en un simple et unique entretien.

Une fois que tout fut mis au point, Monsieur de Réan s'en alla régler ses affaires, laissant sa femme seule. Ce n'était pas sans émotion que Madame de Réan avait échangé ces quelques mots. Seulement, elle les avait rendues presque imperceptibles, en tout cas pour tous ceux qui n'avaient pas appris à lire en elle. Elle s'assit devant son miroir et commença à se brosser les cheveux. Nul ne sait ce qu'elle vit s'y refléter, mais ce fut sans doute la cause de sa subite mélancolie. Ah comme il était beau, son bel Eugène ; plus beau encore que lors de ses vingt ans. Il était habillé des plus beaux effets, avec sa veste noire à large basque de la dernière mode, et sa cravate rouge de velours portée en foulard. Il avait laissé pousser ses favoris d'une manière dont les stupides coquettes des bals devaient raffoler, et avait laissé légèrement pousser ses belles petites boucles qui lui donnaient tellement de charme. Il se dégageait de lui une certaine classe qui ne pouvait laisser aucune femme indifférente, avec sa prestance et ses traits durs et robustes qui le démarquaient totalement de ces vulgaires dandys de pacotilles. Elle serra ses poings avec vigueur. On avait oublié de lui dire qu'une femme de vingt-sept ans et un homme de vingt-huit n'ont pas le même âge. Un sanglot vint la saisir ; elle réussit à le réprimer mais cela n'apaisa pas pour autant son trouble. Avec l'âge, on apprenait à se contenir et paraître calme, pas à l'être complètement. Et contrairement à l'enfant, qui lorsqu'il est perturbé, peut être tout de même intérieurement en paix, l'adulte quand il l'est, l'est pleinement. Il a toujours cette sensation d'être lourd. Le poids de sa responsabilité lui pèse, sa conscience l'étouffe. Il comprend son mal au lieu de simplement le ressentir,

et ne peut alors l'ignorer. Et celui-ci le ronge avant même qu'il ne soit ; la faute sans doute à la fatalité.

Elle retenait ses larmes, mais ne pouvait empêcher l'écoulement de ses pensées. Des souvenirs épars se mélangeaient en elle.

« Mademoiselle, si vous aviez entendu le cri de l'abbé, la jambe plongée sous la couverture, le bec de hibou planté dans sa chaire. Et nous en avions caché trois autres. L'abbé s'est retrouvé avec quatre hiboux au fond du lit ! »

Écoutait-elle ? Elle ne le savait même pas. Elle le regardait ; elle était fascinée. Elle, si gauche et si timide en société, ne fut jamais aussi à son aise. L'étau qui d'habitude l'étranglait, s'était desserré : elle ne se souciait plus de mal faire, ni du regard qu'elle attirait souvent avec ses maladresses. Elle était méconnaissable en comparaison de ses premiers bals, où elle était pâle et rougissait à chaque fois qu'un jeune homme la regardait. Une de ses gaucheries l'avait particulièrement marquée. Elle s'était jetée sur le buffet qui était chargé d'oranges glacées, sa friandise préférée. Elle en avait introduit de gros quartiers dans sa bouche, quand, pour la première fois de sa vie, un jeune homme se rapprocha d'elle. « Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder cette danse ? » Mais ses dents étaient collées à cause du sucre glacé. Elle ne put gémir que des « hon, hon » pour toute réponse. Elle devint alors rose comme ses joues, rose comme la honte. Le jeune homme la prenait pour une folle ; on ricana ; elle s'enfuit. Cependant à ce moment-là, elle n'y pensait plus, elle ne pensait plus à rien : elle était naturelle, parfaitement elle-même. C'était à peine si elle avait remarqué que les gens avaient quitté le salon et qu'ils étaient à présent tout à fait seuls.

« L'abbé nous a poursuivi et nous avons dû nous cacher dans notre chambre. « Ouvrez ou j'enfonce la porte, nous criait-il » « Si vous le faites, nous nous jetons par la fenêtre, criait mon frère » Et voici les clauses du chantage que nous avons réussi à obtenir ;

1. Il devait brûler le fouet avec lequel il nous punissait. Nous avons souvent été fouetté vous savez ? Et vous ?
2. Plus jamais nous ne serions privés de dessert, que l'abbé mangeait ensuite en cachette. J'adore les plats sucrés. Et vous, Mademoiselle ?
3. Il ne devait pas en parler à notre grand-père, qui nous a souvent cinglé avec sa canne et ses mots. C'est ainsi qu'on doit élever les enfants disait-il. Aimez-vous les enfants, Sophie ? »

Brusquement, il finit son récit par un baiser sur la grande bouche qui n'avait

pas encore cessé son rire mais qui finit par se taire. Elle ferma les yeux, s'abandonnant totalement vers un univers de délices et de frayeurs. Elle était conquise. Trois mois plus tard, ils annoncèrent leur noce, un an après, leur mariage, et enfin, à peine neuf mois s'était écoulés, avant que ne survînt la naissance de leur premier enfant. Elle n'avait pas encore vingt ans, et elle allait devenir femme. Mais qu'est-ce que cela signifiait justement ? Qu'est-ce qu'était vraiment le mariage ? Eugène posant ses mains sur sa taille de guêpe, mais après ? Un voile obscur apparut devant ses yeux, et une vieille comptine enfantine remonta en elle :

Si mon fin corset, si souple et si juste,
d'un bras trop robuste se sentait desserrer
J'aurais, je l'avoue, une peur mortelle
qu'un bout de dentelle en soit déchiré

Elle avait vu petite, un chat et une chatte jouaient à des jeux étranges, des jeux de sauvages où l'on se mord, hurle et s'agrippe ; elle avait surpris un jour à l'étable, l'étalon monter sur la jument d'une façon effrayante, par un endroit que la décence voudrait que l'on cache. Elle s'en souvenait parfaitement encore, de leur regard apeuré qu'elles avaient alors durant tout le long et qui devenait vide à la fin : elles en avaient la langue qui pendait ! Et les mâles eux, couinaient. Eugène couinerait-il ? Voudrait-il qu'ils jouent eux aussi, ensembles, à ces jeux de bêtes ? Non, Eugène était noble, un homme civilisé…, mais qui sait ? Lorsque les conventions l'y pousse, l'homme peut devenir une bête. L'angoisse s'accentua. Elle n'écouta pas la discussion des deux notaires qui allaient jusqu'à se quereller au sujet de sa dot. Elle avait bien vu que sa future belle mère, la Comtesse de Réan, s'était impatientée au sujet de l'inventaire notarial. Elle avait remarqué ses yeux lorsqu'on énumérait ses biens présents et à venir. Eugène avait-il le même regard ? Elle le dévisagea ; elle fut effrayée. Depuis combien de temps ne l'avait-il pas embrassée ? Était-elle en train de faire un mariage de raison ? On n'est jamais sûr, dans ces bals, qu'il n'y a pas un marionnettiste caché derrière le décor. On a beau constater qu'il n'y a pas de fil sortant de nos bras, on sait très bien qu'ils n'ont pas besoin de ce genre d'artifice, que l'on ne peut jamais être certain que se soit bien nous qui contrôlons nos gestes.

« Je veux te marier ; ensuite je pourrais mourir en paix, lui disait sa maman »

Elle était habillée entièrement de blanc, à l'hôtel de Ney. Bientôt, elle allait perdre son nom pour devenir Madame de Réan. La future Madame d'Aubert éclatait en sanglot malgré les nombreux « je t'interdis de pleurer » qu'elle lui avait ordonné la veille. La future Madame d'Aubert qui allait d'ailleurs se marier le mois suivant, et qui avait rencontré son époux le même soir, dans le même bal. « Comment n'ai-je pas pu le voir, comment ai-je pu être si aveugle » Elle serra les dents, les côtes étreintes

par cette frayeur lancinante qui naquit en cette belle journée. Elle ferma les yeux et juste avant la fin de ses dernières secondes fatidiques, elle le regarda. « Il est trop beau. C'est tout ce que je lui reproche. Pourquoi n'ai-je pas vu tout de suite qu'il était si beau ? bien plus que moi. Je vais être malheureuse. » Son voile masquait son visage. Pleurait-elle ? « Sophie » dit Eugène d'une voix grave qui la fit frémir. Elle pleurait bien ; elle pleurait car elle l'aimait. Il s'approcha, lui prit la main ; elle s'abandonna ; ils s'embrassèrent ; elle était perdue.

Assez ! Elle plongea la tête dans une bassine d'eau glacée. Elle voulait allait dormir. « Que ces souvenirs me tourmentent en rêve, cela sera déjà moins dur ! ». Cependant elle ne le pouvait pas. Elle aurait voulu partir pour son jardin céleste où tout était assez flou et brumeux pour qu'on puisse le trouvait beau ; mais elle avait croqué la pomme et à présent les nuages ne retenaient plus son corps, et ce paradis n'était plus à ses yeux qu'un rideau de fumée. Pourtant elle aurait tout fait en ce moment, pour une nouvelle fois s'y rendre. Mais la chute était inexorable : le ciel lui était interdit. Elle alla se faire couler un bain, et malgré l'eau glacée, elle s'y immergea complètement. Lorsqu'elle en sortirait, elle deviendrait une autre femme, elle devait en devenir une autre.

Le lendemain et les jours suivants, le rêve de Sophie se poursuivra effectivement. Elle se disait même qu'il devait être devenu plus encore beau. Son papa était comme elle l'avait toujours imaginé et exauçait tous ses désirs ; sa maman semblait devenir plus belle encore, et ce, de jour en jour. « Elle doit se faire belle pour Papa, se disait-elle innocemment. ». Ce constat l'amusait beaucoup. Même Paul qui était revenu dès le lendemain, semblait plus gai que d'habitude. Les jours défilaient sans être parsemés de ses habituelles « petits malheurs ». Il ne manquait plus qu'une pierre à son bonheur, et huit jours plus tard, ce vide allait bientôt être comblé. Un jour que Paul et Sophie étaient en train de s'occuper de leur partie de jardin, ce désir se fit sentir plus que d'accoutumé.

SOPHIE – Je n'en peux plus, je suis trop fatigué.

PAUL – Et moi donc. Mais regarde tout ce qu'il nous reste à faire. Et le pire, c'est que nous n'avons pas fait beaucoup d'ouvrage.

SOPHIE – C'est qu'il fait une telle chaleur ! Que j'ai chaud ! Pourquoi avons-nous toujours le plus de travail quand il est le plus dur à faire ?

PAUL – Il nous faudrait verser plus de cent brouettes de bonne terre avant même de penser à bécher et planter. Nous n'aurons jamais fini à ce rythme-là.

SOPHIE, *rêveuse* – À moins que… et si nous avions un âne.

PAUL, *sur le même ton que Sophie* – Oh oui…, si nous avions un âne.

Les deux enfants s'échangèrent un regard complice. C'était plus qu'une solution, c'était un rêve. Néanmoins il restait un gros problème à résoudre. Il fallait encore convaincre sa maman et ils connaissaient tous deux son aversion sur ce sujet. Et de plus, un âne, ce n'est pas un animal avec lequel on commence d'habitude. Sophie eut une idée. Lorsqu'elle le lui annonça, Paul fit mine d'avoir peur : si c'était une de ses idées, ils étaient presque assurés qu'elle finisse mal. Elle ignora la pique, le tira par le bras et chuchota à son oreille. Il parut convaincu. Tous deux allèrent se placer juste en dessous de la fenêtre de la chambre de sa maman. Elle était ouverte, et ils savaient qu'elle s'y trouverait. Ils jetèrent leur brouette et leur bêche, et d'une manière tout à fait " naturelle ", discutèrent haut et fort, attirant ainsi à peine l'attention des parents qui ne manquèrent aucune parole de la petite scénette qui se déroulait sous leurs yeux.

MONSIEUR DE REAN, *dans la chambre* – Eh bien, ont-ils déjà fini leur jardinage ? Quelle manigance prépare-t-il encore ?

MADAME DE REAN, *souriant* – Vous ne devinez pas ? Sophie vous en a pourtant parlé à mainte reprise, subrepticement. Il va falloir prendre une décision.

MONSIEUR DE REAN – Laquelle ?

MADAME DE REAN – Eh bien écoutez, ils vont tout vous expliquez.

SOPHIE, *dans la cour* – Oh la la ! Quelle chaleur !

PAUL – Oh oui ! Et pourtant, il nous faut amener toute cette terre pour notre jardin. Notre travail serait plus facile si nous avions une charrette.

SOPHIE – Ah je sais ! Et si nous utilisions les grosses brouettes du potager ?

PAUL – N'y pense pas ! J'ai déjà essayé ; c'était trop lourd, la brouette a versé et moi avec.

SOPHIE – Alors que faire ? Je n'en peux plus, mes jambes ne me portent même plus !

PAUL – Si nous avions une charrette et un âne !

SOPHIE – Oh oui comme Camille et Madeleine ! Elles, elles en ont de la chance !

PAUL – Mais malheureusement, nous n'en avons pas.

SOPHIE – Il doit y avoir un moyen. Attends, écoute Paul, j'ai une idée !

PAUL, *riant* – Une de tes idées ? Oh si nous la suivons, je suis sûr que nous allons vers quelques âneries, car c'est ainsi quelles se terminent en général.

SOPHIE – Écoute donc avant de te moquer ! Combien ma tante, te donne-t-elle par semaine ?

PAUL – Un franc.

SOPHIE – Bon ! Maman aussi me donne un franc. Cela nous fait donc deux francs par semaine. Si nous économisons suffisamment, nous pourrions nous acheter un âne. Combien coûte un âne ?

PAUL – Je ne sais pas, peut-être cent francs, et il y a aussi la charrette.

SOPHIE – Et combien cela fait-il à attendre. L'aurons-nous pour dans un mois ?

PAUL – Oh, bien plus que cela malheureusement. Ton idée serait bonne si au lieu de un, nous gagnons dix francs par semaine.

SOPHIE, *se grattant le menton trop longuement* – Hum…, eh bien voilà une autre idée. Et si nous demandions à Maman et ma tante de nous donner l'argent de nos étrennes ?

PAUL – Demande en premier. Si ma tante accepte, je demanderai à Maman.

Ils virent alors Sophie courir pour les rejoindre. Monsieur de Réan demanda alors ce qu'il fallait décider. « N'avait-elle pas accompli ses huit jours de sagesse, lui fit remarquer sa femme. » Il était temps de la récompenser. Il y avait bien sûr quelques précautions à prendre, mais cela, il y avait déjà longtemps qu'elle les avait prises. La petite comédienne apparut enfin. Elle fit la sage, les bras derrière son dos, puis fit sa demande, toujours le regard en direction du sol, et lorsqu'elle la termina, elle le releva fixant les yeux de sa maman le plus profondément possible, avec les siens pétillant d'espoirs et d'innocence.

MADAME DE REAN, *feignant parfaitement la surprise* – Tes étrennes ? Et pourquoi voulez-vous vos étrennes, Mademoiselle.

SOPHIE – C'est parce que j'en ai besoin.

MADAME DE REAN – Comment peux-tu avoir besoin d'argent ? Si c'est pour les pauvres, dis-le-moi, je te le donnerai. Tu sais bien que je ne te refuse jamais rien

quand c'est pour les pauvres.

SOPHIE, *embarrassée* – Ce n'est pas pour les pauvres Maman, c'est… (*baissant à nouveau le regard*), c'est pour m'acheter un âne ! (*scrutant dans les yeux de sa maman plus profondément que jamais*).

MADAME DE REAN – Ah bon, un âne ! et pourquoi faire ?

SOPHIE – Oh Maman, nous en avons tellement besoin ! C'est pour notre jardin. Voyez, il fait si chaud, et je suis en nage, et Paul l'est bien plus que moi ! C'est parce que depuis tôt ce matin, nous avons brouetté de la terre jusqu'à notre jardin, et c'est comme si nous n'y avions rien fait. C'est qu'il en faut tellement ! Et il nous faut aussi bêcher la terre et planter. C'est si fatiguant !

MADAME DE REAN, *riant* – Parce que tu crois qu'un âne brouettera, bêchera et plantera à votre place.

SOPHIE, *sans perdre patience* – Mais non, Maman. Nous mettrons de la terre dans une charrette que notre âne tirera.

MADAME DE REAN, *se grattant le menton très longuement* – Hum…, alors il te faut une charrette et un âne ? J'avoue que ton idée est bonne.

SOPHIE – Ah, je savais qu'elle était bonne. (*par la fenêtre*) Paul, Paul !

MADAME DE REAN – Attend avant de te réjouir. Ton idée est bonne, mais je ne veux pas t'avancer tes étrennes.

SOPHIE, *consternée* – Mais… Maman ! (*se reprenant*) C'est Paul qui va être déçu. Lui qui se faisait une telle joie d'avoir un âne ; mais comme vous dites non.

MADAME DE REAN – C'est non pour les étrennes, mais pour ce qui est de l'âne…, eh bien laissons ton père décider.

Ce fut à ce moment que Monsieur de Réan apparut. Il était là depuis le début, mais Sophie était si focalisée sur sa demande qu'elle n'avait pas remarqué sa présence. Elle se jeta sur lui en criant « Papa, oh papa », et celui-ci lui prit la main.

MONSIEUR DE REAN – Eh bien, tu sais pourtant que je suis ton bon génie. Tu veux un âne, tu l'auras, mais seulement si tu promets de continuer d'être sage pour mériter ce beau présent.

SOPHIE – Oh oui, je vous le promets.

Sophie s'empressa d'aller annoncer la bonne nouvelle en criant, sans prendre le temps d'avoir d'autres précisions. Elle ne put donc répondre lorsque Paul lui demanda quand est-ce qu'ils auraient leur âne, ou bien de quelle façon ils l'obtiendraient. Heureusement, Madame de Réan arriva et put tout leur expliquer. Elle précisa tout d'abord qu'elle donnait l'âne à Paul, car il se montrait toujours obéissant et sage, et qu'il était donc un modèle à suivre, et à Sophie parce qu'elle s'était montrée récemment ainsi, elle aussi, et pour l'encourager à continuer dans cette voie. Elle leur dit aussi d'aller de ce pas voir Lambert, pour lui dire d'acheter un âne et une voiture qui conviendraient. C'était donc avec lui qu'il fallait voir. Ils ne se le firent pas dire deux fois. Ils coururent aussitôt à la rencontre de Lambert, devançant la mère qui n'aurait pas pu les suivre même si elle l'aurait voulu. Ils le trouvèrent rapidement, près de l'écurie, en train de ramener de l'avoine pour les chevaux. Il se trouva rapidement harceler de tant de questions et d'ordres qu'il ne savait plus où donner la tête. Ils étaient si pressés et parlaient avec tant d'animation, qu'il était impossible pour lui d'en comprendre un mot. Il regarda avec étonnement les enfants, essaya de les calmer mais en vain. Ce ne fut que lorsque Madame de Réan arriva et lui expliqua tout, qu'il put comprendre de quoi il était question.

SOPHIE – Allez, vite Lambert. Cours je vous prie, il nous faut notre âne tout de suite, au moins avant dîner.

LAMBERT, *riant* – Ha ha ha ! Car vous croyez ma p'tite mamz'elle qu'un âne s'achète comme une baguette de pain. Faut qu'j'me renseigne si y'en a un à vendre d'abord, et que j'coure dans tous les environs, pour en avoir un commi faut.

SOPHIE – Oh ! Mais prenez le premier venu, il sera parfait. Surtout si il se cache dans la forêt, ce sera un bon Cadichon.

MADAME DE REAN – Non, Sophie. Il te faut un âne bien doux et docile, qui ne rue pas et ne mord pas. Sinon je ne te permettrai jamais d'en avoir un. Tous les ânes ne sont pas des Cadichon.

SOPHIE – Oh, mais je serai bien le rendre sage et doux.

MADAME DE REAN – C'est assez Sophie. Laissez faire Lambert, mes enfants ; vous verrez que votre commission sera très bien faite.

SOPHIE – Mais dans combien de temps pensez-vous pouvoir nous en trouver un, Lambert ?

LAMBERT – Eh bien, difficile ma p'tite Mam'zelle. Si tout'se passe bien p't'être dès aujourd'hui, sinon, j'pense pas qu'vous puissiez l'avoir avant au moins une semaine.

SOPHIE, *consternée* – Une semaine ! Oh non !

Le ton avec lequel elle avait dit ces mots, mécontenta fortement la mère. Le voyant, Paul fit diversion, en faisant remarquer qu'hier, si on lui avait dit que dans une semaine elle aurait eu un âne, elle aurait alors été la plus heureuse des petites filles. Cependant, cela n'effaça ni le désappointement de Sophie, ni celui de Madame de Réan.

Lambert rangea ses sacs d'avoines, et devant l'impatience que montraient les enfants, partit directement se renseigner sur les ânes à vendre dans les environs. Au départ, Sophie et Paul croyaient qu'il allait revenir avec un âne très rapidement. Ils restèrent jouer toute la journée devant l'entrée, faisant de temps en temps quelques allées et venues à l'extérieur de la cour, espérant en vain voir une ombre s'approchait. Au bout de trois heures, ils ne jouaient même plus, et restaient assis devant le même arbre à guetter. Une heure passa encore et Paul commençait à trouver cela fort ennuyeux. Il le fit savoir.

PAUL, bâillant – Dis donc, Sophie, si nous allions nous amuser dans notre jardin.

SOPHIE, bâillant – Est-ce que nous ne nous amusons pas bien ici ?

PAUL – Il me semble que non. En tout cas, moi je ne m'amuse pas du tout.

SOPHIE – Mais si nous partons et que Lambert arrive, nous ne le verrons pas.

PAUL – Mais qu'est-ce que cela change. Il viendra nous prévenir de toute manière.

SOPHIE – Non, je veux le voir le plus tôt possible.

PAUL – De toute manière, je commence à croire qu'il ne reviendra pas de si tôt.

SOPHIE – Eh bien moi je pense le contraire. Il n'y a aucune raison qu'il ne revienne pas.

PAUL – Alors attendons encore. Je veux bien, même si… (*il bâilla*)… c'est bien ennuyeux.

SOPHIE – Mais va-t'en si tu t'ennuies ; je ne t'ai jamais demandé de rester avec moi.

PAUL, *après une brève hésitation* – Eh bien oui, je m'en vais, tiens. C'est trop bête de perdre toute une journée à attendre, alors qu'il fait si beau. Quand Lambert reviendra avec l'âne, tu m'appelleras et comme cela je n'aurai rien perdu.

SOPHIE – Mais oui, vous avez bien raison, Monsieur. Maintenant partez, je ne vous empêche pas.

PAUL – Et voilà, tu boudes, j'en étais sûr. Alors au revoir, ma si douce, si aimable et patiente cousine !

Et sans perdre une seconde il partit, et fit bien parce que Sophie s'était levée et courait après lui avec la ferme intention de lui donner un soufflet. Mais elle fut trop lente et cette intention ne se réalisa pas. Elle le perdit de vue et décida de retourner à son arbre, non sans rancune. Cependant elle fut contente de ne pas l'avoir rattrapé.

« Quel bonheur qu'il soit parti ! pensa-t-elle. Je pourrai enfin être tranquille et être à mon aise, et quand Lambert reviendra, je ne le préviendrais pas, et cela lui apprendra. Et quelle chance que je ne l'ai pas frappé. Maman l'aurait su, et elle m'aurait enlevé mon âne. Et puis cela n'aurait pas été très gentil. Il est très bon après tout, Paul…, juste un peu trop taquin. Quand il reviendra, je l'embrasserai. »

Sophie attendit encore longtemps Lambert jusqu'à ce que la cloche du dîner sonne. Elle rentra bien fâchée, surtout lorsqu'elle vit Paul avec son regard moqueur. Il allait lui parler, quand on entendit frapper à la porte. Une bonne ouvrit ; Lambert parut ; Paul et Sophie attendaient, contenant leur joie. Seulement, les nouvelles n'étaient pas bonnes. Il n'y avait pas d'âne à vendre dans les environs.

LAMBERT – N'vous inquiétez pas, ma p'tite Sophie. J'ferai tout mon possible pour vous l'trouver. J'vais d'ce pas dire à M'dame, que j'irai toute la journée de d'main au marché pour l'chercher vot'e bourri.

PAUL – Un bourri ? Qu'est-ce que c'est ?

LAMBERT – Comment ? Vous qu'êtes si savant, et parlez si bien, vous savez pas c'qu'est un bourri ! Un bourri, c'est un âne voyons.

SOPHIE – Ah bon, un bourri ? Que c'est drôle un bourri ! Je ne savais pas non plus.

LAMBERT – Eh bien v'là. C'est jour après jour qu'on d'vient plus savant, vous savez. Bon allez, faut que j'me hâte. Au revoir, Monsieur et Mam'zelle.

Et Lambert partit, laissant les deux enfants très contrariés. « Nous n'allons pas avoir notre bourri de si tôt, pensaient-ils ». Leur humeur s'en ressentit le reste de la soirée. Sophie n'était toujours pas calmée quand sa bonne passa pour la border et lui souhaiter de beaux rêves, et celle-ci remarqua son humeur tout de suite, ce qui n'était pas difficile vu la différence avec les jours précédents. « Pourquoi êtes-vous si bougon cette nuit, lui demanda-t-elle tendrement. ». Elle savait très bien pourquoi, on

lui avait bien entendu fait part des nouvelles de la journée ; mais elle voulait le lui faire dire de sa bouche : souvent, les absurdités nous apparaisse plus évidemment lorsqu'on les exprime nous-même, au lieu de simplement les penser. Cependant, Sophie n'avait nullement l'envie de discuter. Elle se retourna de l'autre côté du lit, se recroquevilla et ferma ses yeux. Le mieux qu'il y avait à faire dans cette situation était de la laisser, mais Lucie ne pouvait le faire sans lui glisser auparavant quelques mots. Elle lui dit que dans la vie, il était impossible d'avoir ce que l'on veut, quand on le veut, et qu'il fallait donc apprendre à devenir patient, sans quoi l'on vivrait en étant sans cesse frustré et déçu ; que le mieux qu'on pouvait faire, c'était de se réjouir de la bonne fortune que le bon Dieu nous a accordé, et de tirer tout le positif de nos malheurs. À de sages mais vagues paroles comme celle-ci, on ne peut étant enfant, que se dire « oui, c'est vrai », sans pour autant s'en retrouver réconforter, et diminuer l'intensité ou la fréquence de nos soupirs.

Quelques jours passèrent encore, sans que Sophie n'eût son bourri. Sans être aussi " bougon " que le premier jour, elle ne pouvait plus monter jusqu'à cet état d'euphorie qui l'avait prise récemment. Cependant, elle avait toujours Paul qui était là pour la distraire la journée, et sa bonne pour se confier et parler de tout ce qui excitait sa curiosité. Et ce fut grâce à cela que la frustration s'allégea peu à peu, à tel point qu'elle pouvait de nouveau sautiller et chantonner, avec moins de cœur certes, mais suffisamment pour ravir sa maman.

Son attente prit fin peu de temps après, car le bon Lambert s'était démené comme un diable pour l'écourter. Ce jour-là, Sophie était avec sa maman en train de faire son ouvrage journalier, quand elle entendit Paul l'appelait. Il lui dit qu'en arrivant, il avait cru entendre des braiments sur le chemin. Il n'avait pas pris le temps de vérifier, et avait couru directement pour la prévenir. Sophie se jeta sur sa maman qui la calma de suite, car en effet, si c'était bien un âne que Paul avait entendu, rien n'indiquait que c'était Lambert. Après tout, il y avait souvent des paysans qui passaient par-là et pouvaient être accompagné de leur âne.

« Oh, Maman, s'il vous plaît ! implora-t-elle. Laissez-moi aller le vérifier ! Je vous assure qu'ensuite je reviendrai de suite pour finir mon ouvrage. »

La maman, avec joie, répondit favorablement à sa demande. Et elle n'avait même pas besoin de revenir pour terminer son écharpe, car elle avait déjà bien travaillé aujourd'hui et les jours précédents, et que de toute manière, elle n'aurait plus la tête à cela. « Tu peux aller jusqu'au bout du chemin, ajouta-t-elle, mais ne franchis pas la barrière pour aller sur la grande route. » Sophie remercia rapidement puis, jaillit, bondit, vola plus qu'elle ne courut, et atteint la fameuse barrière si vite que son cousin eu du mal à la suivre. Les enfants n'eurent pas à attendre bien longtemps ;

rapidement, Sophie vit se dessiner à l'horizon, une ombre se rapprochant. Peu à peu, apparaissait une tête avec de grandes oreilles, avec un l'intérieur des yeux en haut, une petite bouche en dessous et deux gros naseaux au milieu, puis un corps avec ses quatre petites pattes, et pour finir une petite queue. C'était bien son bourri qui s'approchait, celui qu'elle avait attendu il y a déjà si longtemps.

LAMBERT – Oh la ! Eh bien ma p'tite Mamz'elle, je savais qu'vous m'attendiez avec impatience, mais au point d'm'attendre jusqu'ici. Comment avez-vous su que j'le ramènerai aujourd'hui ? Je n'l'ai dit qu'à M'dame qu'était d'accord avec moi pour vous en faire la surprise !

SOPHIE – C'est Paul qui vous a entendu venir. Dites Lambert ! Il est bien pour moi ? C'est bien mon bourri.

LAMBERT – Mais bien sûr, voyons, c'est votre âne que j'suis allé chercher à l'autre bout du pays. Allez ! Voulez-vous grimpez d'sus ?

SOPHIE – Oh oui ! Je peux ? c'est vrai ? Il n'y a pas de danger ?

LAMBERT – Mais oui, y'a pas d'soucis ! J'me mettrais juste derrière en le tenant par le licou. Et c'est un p'tit âne bien doux et bien docile que je vous ai dégoté là. Et vous pouvez montez aussi, monsieur Paul.

Et les enfants firent une rentrée triomphale, chevauchant leur Cadichon, devant Madame et Monsieur de Réan qui les attendait devant l'étable. Il fut difficile de les faire descendre de leur petit nuage. Quand ce fut fait, Sophie, retrouva ses esprits, et s'aperçut qu'il manquait encore une personne pour profiter de son bonheur. Elle regarda à droite à gauche ce qui interpella sa maman.

MADAME DE REAN – Que cherches-tu Sophie ?

SOPHIE – Je cherche ma bonne. Je vais aller l'appeler, j'ai tellement envie qu'elle voit mon bourri.

MADAME DE REAN – Mon bourri ? Voilà un bien vilain mot dans la bouche d'une petite fille.

SOPHIE, *en toute innocence* – Mais il n'a rien de vilain, Maman. Cela signifie âne.

MADAME DE REAN, *un peu sèchement* – Je sais très bien ce que cela veut dire. (*se reprenant*) Ce sont les gens de la campagne qui parle ainsi.

PAUL – C'est Lambert qui nous a appris ce mot, ma tante. Il était même surpris que nous ne le connaissions pas.

MADAME DE REAN – Lambert peut parler comme bon lui semble, mais vous qui êtes des personnes, devez surveiller votre langage et ne pas employer des mots si vilains.

SOPHIE – C'est que je ne savais pas Maman. Un bourri, cela sonne drôle, pas vilain.

MADAME DE REAN – Ne fais-tu jamais des choses qui te paraissent drôles mais qui s'avèrent être vilaines ? Méfie-toi de ce qui te paraît drôles. Les grossièretés font souvent rire les enfants.

MONSIEUR DE REAN*, coupant Sophie avant même qu'elle ne commence* – Il suffit ! Ne raisonne pas tant Sophie, et obéis à ce que l'on t'ordonne. Tu n'as pas l'âge pour cela. Et ne va pas déranger Lucie, elle a d'autres choses à faire. Il est tant que tu comprennes que Lucie est une bonne et toi une demoiselle.

Sophie voulut rétorquer, mais le ton qu'avait employé son père ne lui en laissa pas la possibilité. Cependant, sa petite frustration ne tarda pas à disparaître dès que son papa commença à leur enseigner comment s'occuper de leur âne. Ils le reconduisirent tout d'abord dans son enclos, et apprirent à lui faire une bonne litière avec de la paille. Puis ils le brossèrent, le peignèrent, remplirent son abreuvoir et lui donnèrent à manger : ils versèrent de l'avoine à même le sol, et lui donnèrent du pain, directement à la main, ce qui ravit Sophie surtout quand celui-ci lui lécha la sienne. Ensuite, Monsieur de Réan leur montra comment l'atteler et le dételer, avec le charron à chien (une petite charrette que leur avait prêté Lambert pour l'occasion en attendant que leur voiture soit terminée), et à installer le bât et la jolie selle qui étaient une surprise que leur avait préparée Madame de Réan. Ils écoutèrent attentivement et le firent et refirent tant de fois, qu'ils étaient sûrs de ne rien oublier la prochaine fois qu'ils devraient le refaire seuls. Pour finir, jusqu'à l'heure du dîner, ils essayèrent de monter et chevaucher l'âne, ce qui n'était pas chose aisée. À la fin de la journée, Paul y parvenait correctement et sans aide, et Sophie faisait tout pour l'imiter, mais il fallait tout de même l'aider pour monter en selle. Monsieur et Madame de Réan estimèrent qu'ils se débrouillaient assez bien pour qu'ils puissent dès demain jouer avec l'âne, cependant la mère insista pour qu'ils soient toujours accompagnés d'une bonne, et que lorsqu'ils iraient se promener, qu'ils n'aillent jamais s'aventurer sur la grande route.

Les jours qui suivirent les enfants n'avaient qu'une idée en tête, et il n'était pas bien difficile de la deviner. Dès l'étude du matin terminée, ils allaient voir leur âne pour le caresser et le cajoler plus que de raison. Ils remplissaient également son seau d'avoine, pourtant déjà rempli auparavant par Lambert, et aurait passé leur temps à le

regarder manger, s'il n'y avait pas eu cette cloche qu'on sonnait pour leur annoncer qu'ils devaient aller déjeuner. Et dès celui-là avalé, il ne restait alors plus rien pour les en détacher. La journée consistait toujours en travaux dans leur jardin, à transporter de la terre, du sable, des cailloux, des pots de fleurs ; tout ce qu'ils voulaient mettre dans leur jardin. Ils en avaient charriés assez pour commencer à bécher et planter, mais ils préféraient continuer leurs aller-retours avec l'âne. Jamais ouvrage n'avait été aussi amusant. Et quand ils étaient fatigués, ou bien s'ils jugeaient que leur âne l'était, ils arrêtaient leur travail pour aller se promener, toujours avec lui, bien évidement. Comme convenu, ils allaient prévenir Lucie pour qu'elle les accompagne, mais au bout d'un temps, voyant que l'âne était plus doux qu'un agneau et qu'il n'y avait jamais de problèmes, Madame de Réan les laissa se balader seuls, ce qui ravit les enfants car il n'était jamais agréable de se sentir tenu par la main, et surtout la bonne qui pouvait enfin rattraper l'ouvrage qui s'accumulait, même si elle était tout de même heureuse du fait de voir Sophie, surtout aussi radieuse. Radieuse, Sophie l'était réellement. Elle se sentait au comble du bonheur.

« Oh Lucie, je suis si heureuse ! lui confia-t-elle une nuit. Je ne pensais pas qu'on pouvait l'être autant. Je crois que je le suis plus encore que lors du retour de Papa. »

Il faut dire que la journée lui avait été particulièrement plaisante, et surtout l'aboutissement de plus d'un mois de bonheur. Elle avait tout d'abord commencé par une petite note, tout de même assez surprenante et qui l'avait en tout cas fait frémir de plaisir. Madame d'Aubert, venue une nouvelle fois en visite, l'avait saluée d'une façon assez déconcertante venant de sa part. D'habitude elle se contentait d'un baiser sur la joue, mais cette fois-ci, elle l'avait soulevée, l'avait faite valser dans les airs, puis l'avait embrassée tout en la serrant tendrement. Ce n'était pas grand-chose, il est vrai, mais cela lui fit tout de même son petit effet, et de savoir que son bonheur était devenu une liesse débordant tout autour d'elle, était déjà une joie en soi. Puis, Camille et Madeleine étaient venues en visite cet après-midi. Cela faisait longtemps qu'elles n'étaient pas venues, la première fois depuis la maladie de Madeleine. Elles étaient spécialement venues avec leur mère pour remercier Madame de Réan de son aide. Déjà, la venue de Madame de Fleurville était toujours un événement un peu spécial pour Sophie, alors revoir ses amies, cela était une véritable fête. De plus elle put leur montrer à loisir son âne. Camille et Madeleine en furent enchantées si bien que lorsqu'elles l'invitèrent à venir les voir à Fleurville le lendemain, elles lui demandèrent de l'amener avec elle. Mais encore fallait-il pour cela convaincre Madame de Réan, et elles se mirent toutes les trois à cette tâche. Elles la prièrent chacune à leur tour, ce qui la fit bien sourire, tant elles enchaînaient leurs suppliques, de façon si rapide, qu'il lui était impossible de répondre, alors que sa réponse était pourtant déjà toute faite. Depuis les quelques semaines qui venaient de s'écouler, Sophie avait appris à parfaitement conduire son âne ; elle n'avait donc aucune crainte

que sa fille trotte quelques lieues. Elle n'imposa qu'une condition : il faudrait qu'elle parte et revienne toujours accompagné de Paul, ce qui en fait n'était en fait pas une contrainte loin de là. Cette nuit-là, elle était donc toute excitée par la future excursion du lendemain.

LUCIE – Alors moi aussi je suis heureuse. C'est un peu de votre bonheur que vous me donnez. Il faut bien profiter de ces moments ; dans une vie ils sont très rares.

SOPHIE – Oh tu as raison Lucie. C'est incroyable, je crois que j'ai tout ce que je peux désirer en ce monde…, enfin, presque.

LUCIE – Eh bien, allez-y, dites-moi donc ce que vous désirez encore. Je pourrai peut-être faire quelque chose pour ça.

SOPHIE – Oh non, Lucie. Si tu savais. C'est si bête, je n'ose pas. C'est, c'est juste que…, Papa ne veut pas que je lui dise tu. (*Lucie rit*). Je sais ; c'est stupide, mais je veux simplement pouvoir dire « tu » à ceux que j'aime.

LUCIE – Mais pourtant, vous vouvoyez bien votre mère, et cela ne vous pose pas de problème.

SOPHIE – C'est parce qu'avec Maman, c'est différent. Tu vois, je l'aime, mais ce n'est pas tout à fait pareil. Ah, je ne sais pas bien comment dire…, c'est un peu une question de respect, mais ce n'est pas tout à fait cela. C'est qu'elle ne doit pas seulement m'aimer, elle doit aussi me corriger et me guider afin que je devienne une bonne demoiselle. Papa, lui, peut m'aimer de tout son cœur, sans avoir l'obligation de se conformer à un rôle.

LUCIE, *souriant* – Ce n'est pas ce que vous disiez quand vous étiez petite. Je ne vous ai jamais raconté ? Un jour, alors que vous ne deviez pas encore avoir deux ans, vous vous étiez tout à coup mise en tête de tutoyer votre mère. Bien sûr, elle vous a obligé à lui dire vous. Alors vous vous mettiez à pleurer, et gémissait sans cesse « Moi vous dire tu ! Vous dire tu ! ». Et je vous assure que ça a été bien dur pour votre pauvre mère, de vous faire entendre raison.

SOPHIE – Ah non, je ne m'en souviens pas. Cela ne me dit rien du tout.

LUCIE – Mais je vois que cette profonde envie ne vous a pas lâché pour autant.

SOPHIE – C'est que dire « vous », cela fait si froid. J'aimerai que tout le monde se dise « tu ». Ah, c'est trop idiot, c'est pourtant si simple. Pourquoi invente-t-on ainsi de telles choses pour créer de la distance, des barrières invisibles entre les gens ?

LUCIE – Voyons Sophie. Vous savez bien qu'il y a dans le monde, des règles et des conventions à suivre. Votre père m'a souvent fait la remarque que vous vous laissez parfois aller à des libertés inconvenantes. Et là je ne peux qu'être d'accord avec lui. Vous devez vous tenir convenablement ; vous êtes une demoiselle, et il vous faut comprendre ce que ça implique.

SOPHIE – Oh Lucie, s'il te plaît, dis-moi tu. Cela me ferait tellement plaisir.

LUCIE – Vous ne m'écoutez donc pas ?! Alors maintenant, c'est moi qui devrais vous dire tu. Mais enfin, vous vous rendez compte ! Que dirait Monsieur et Madame, les autres personnes et les simples gens.

SOPHIE – Ils ne diront rien, car tu ne me diras tu que lorsque nous serons comme ici, rien que toutes les deux.

LUCIE – Là n'est pas le problème. Vous êtes ma maîtresse, moi votre bonne. Vous êtes une personne, moi une simple servante. Non, je ne peux pas ; jamais je ne me le permettrais.

SOPHIE – Mais voyons, tu n'es pas une simple bonne pour moi, tu le sais bien. D'abord tu as été ma nourrice, et comme tu me le dis souvent, tu m'as vu naître !

LUCIE – Oui, et c'est un moment que je n'oublierai jamais. Mais cela ne change pas ma condition.

SOPHIE – Tu te souviens ce que je t'ai dit, la première fois que tu me l'as raconté ?

LUCIE – Vous m'aviez demandé si vous pouviez devenir la marraine de mon premier enfant. Et j'ai accepté de bon cœur.

SOPHIE – Alors tu vois, toi et moi nous ne sommes pas différentes. Tu t'occupes de moi enfant, et moi, je m'occuperai de tes enfants quand je serai grande.

LUCIE – Oh, mais vous n'en ferez rien. Il en est hors de question ! Vous aurez des devoirs à remplir plus grande, et n'aurez jamais le temps pour ça. Et même dans tous les cas, je ne vous le laisserais pas ; ce serait dégradant pour vous.

SOPHIE – Alors cette promesse, était-ce seulement des paroles en l'air ?

LUCIE – Oh, non. Premièrement je suis très heureuse de cette preuve d'affection. Seulement, cela implique uniquement qu'en cas de malheur, vous vous portiez garants pour les décisions qui s'imposeraient. Mais, nous n'en sommes pas encore là, et je tiens à ce que nous n'en reparlions qu'une fois l'heureux jour venue ; s'il arrive

un jour. C’est une décision sérieuse qu’il faut vraiment méditer.

SOPHIE – Mais j’étais très sérieuse.

LUCIE, *riant* – Oh, mais je me souviens parfaitement de la mine que vous aviez lorsque vous m’aviez sorti cela. Vous étiez tellement intriguée lorsque j’ai dû vous expliquer comment naissez les enfants, que vous vouliez le voir de vos propres yeux. Et comme il n’y avait aucune femme qui en attendait un dans les environs, vous vouliez me faire mettre enceinte ! « Je ne te croirai que si je le vois, me disiez-vous. C’est tout de même, étrange, non ? Un ventre qui se gonfle et se dégonfle. Est-ce qu’un ventre ressemble à un ballon ? Ce serait bien plus logique que les enfants poussent comme les plantes. » Alors vous voyez bien qu’on ne peut pas être sérieuse à cet âge-là.

SOPHIE – J’étais peut-être naïve, mais j’étais sincère.

LUCIE – Et c’est pourquoi j’en ai été fort touchée. Allez, finis les débats, il est temps de dormir maintenant. Le sommeil vous rendra raisonnable.

La bonne se baissa pour embrasser sa petite maîtresse adorée, mais elle s’arrêta lorsqu’elle sentit celle-ci lui prendre la main ; sa main gauche plus précisément. Sophie n’avait pas encore envie de dormir, et elle avait un autre argument à énoncer. Elle découvrit la manche de la bonne qui cachait ses meurtrissures, partant du haut de sa main gauche jusqu’au milieu de son avant-bras. C’était une marque de brûlure somme toute assez légère, mais tout de même disgracieuse. « C’est la preuve que ma bonne m’aime », avait-elle dit à Élisabeth l’autre jour. « Voilà la preuve que tu n’es pas une simple servante. » dit-elle à sa bonne cette nuit-là. Cette marque était en effet, le signe d’une belle histoire, que Sophie aimait à écouter à maintes et maintes reprises. Et chaque fois qu’elle le lui réclamait, elle le faisait toujours ainsi, en lui prenant sa main, relevant sa manche et caressant affectueusement son bras. Lucie ne lui privait alors jamais de ce petit plaisir ; cette fois-ci n’échappa pas à la règle.

Voici l’histoire qu’elle allait à nouveau raconter. Cela s’était déroulé alors que Sophie avait un peu plus d’un an. À cette époque, le château de Réan était encore en construction dans certaines parties extérieures, comme toute la partie comprenant les remises, la serre, et les maisons de quelques domestiques. Çà et là, des ouvriers travaillaient. À gauche, certains étaient en train de faire couler du mortier, d’autres transportaient des parpaings à leur droite, devant eux on construisait les fondations d’une étable, et derrière on entendait sciait. C’était une véritable petite fourmilière aux yeux de Sophie, qui excitait sa curiosité déjà très développée pour son âge ; et elle ne manquait jamais une occasion de la satisfaire. Très souvent, elle allait faire un

tour pour observer les chantiers ; elle aimait à tout voir, tout examiner, si bien que rapidement, les ouvriers avaient appris à la connaître : « la p'tite espionne » qu'ils l'appelaient. Ils la voyaient souvent traîner derrière eux, toujours avec de grands yeux écarquillés, et devaient alors la raccompagner dans la cour ou le jardin, comme l'avait exigé Madame, mais ils leur étaient difficiles de toujours garder l'œil. La mère, qui ne pouvait pas la surveiller tout le temps, lui avait pourtant interdit d'approcher des zones de travaux. Cependant, elle avait du mal à lui en faire comprendre la raison.

SOPHIE – Mais *mama*, pourquoi que peux pas *zouer* derrière, avec les *mafons*.

MADAME DE REAN – Je t'ai déjà dit cent fois que c'était dangereux. Des briques ou des parpaings pourraient te tomber dessus, ou bien tu pourrais glisser sur du sable, ou encore te blesser avec la chaux.

SOPHIE – Mais *mama*. *ze* faire très *attensson*. Et *pis* les *bris* tombent pas du *cel*, et *pis* la chaux peut pas faire mal ?

MADAME DE REAN – Voyons, ne raisonne pas tant Sophie. Tu me fatigues. Moi qui suis grande, je sais bien mieux que toi ce qui est dangereux ou non. Je sais que la chaux brûle et que tu voudras la toucher.

Seulement, elle ne le dit pas d'un ton assez ferme ; sa voix était plutôt faible et mal assurée, et tout se passa comme si Sophie n'avait rien entendu. Nous allons voir comment cela aurait pu, par la suite, lui être dramatique.

Quelque fois, Madame de Réan allait regarder du côté des travaux avec Sophie. C'était plus souvent pour tenter de calmer la curiosité de son enfant, plutôt que pour réellement observer l'avancée des travaux. Cependant, le résultat était tout autre. Au lieu de se sentir satisfaite, elle se sentait frustrée. En effet, à chaque fois, elle lui rappelait qu'elle ne devait pas s'éloigner et toujours rester près d'elle ; et il ne doit rien y avoir de plus frustrant que d'avoir à portée de main ce que l'on souhaite, mais de ne pas pouvoir en profiter de tout son aise, d'avoir l'impression d'être constamment épié, et d'être obligé de partir en aillant le sentiment d'en avoir à peine profité. Un jour alors qu'elle avait emmené Sophie voir le chantier, la petite vit un grand bassin qui attira son attention. Le bassin venait d'être rempli de chaux pour commencer l'enduit des remises. Elle était à ses yeux, pure, blanche et unie comme de la crème.

« Oh comme la chaux est belle ! pensa-t-elle. Je n'en ai jamais vue de si près. Elle ressemble à de la glace. Pourtant Maman m'a dit qu'elle brûlait. De la glace qui brûle, comme c'est drôle. Comment quelque chose de si pure et si blanche pourrait-elle être si mauvaise ? J'aimerai y déposer mes pieds, et glisser dessus. Cela doit être

si agréable, si doux. »

Elle serait bien allée l'examiner tout de suite, seulement sa maman ne lui laisserait pas s'en approcher. Elle ne pouvait que toucher la chaux de ses yeux et de son imagination, mais cela ne lui suffisait pas. Pourtant, elle ne bougea pas d'un pouce. Sa maman lui serrait la main bien fortement et il ne fallait pas attirer son attention : il lui suffisait d'attendre. Elle patienta encore un peu ; sa maman ne la surveillerait plus très longtemps. Déjà, elle sentait la pression de sa main faiblir ; le rythme de ses pas se ralentir ; à des instants, elle s'arrêtait nette et semblait vaciller. Tout cela était des signes qui indiquaient qu'elle allait bientôt la laissait seule, comme à son habitude, pour rentrer au château et faire elle ne savait quoi, sans doute des devoirs de maman. Avant que la bonne ne vienne pour la remplacer, elle aurait le temps de s'échapper et d'être tout à fait libre. Elle fit bien la sage et l'obéissante, en faisant des sourires à sa maman qui les lui rendait, car elle avait remarqué qu'ainsi, elle obtenait plus facilement ce qu'elle voulait, et dès que celle-ci la laissa devant la porte, elle en profita pour filer directement vers le bassin.

Elle regarda brièvement à droite à gauche ; tout le monde était trop occupé pour la remarquer. Elle se jeta donc tout tranquillement dans le bassin. Mais à sa grande surprise, au lieu d'être solide telle de la glace et de la retenir, la chaux la laissait s'enfoncer, si bien qu'elle s'y trouva plonger jusqu'à mi-mollet. Presque aussitôt, elle sentit des petits picotements sur le bout de ses pieds, et ceux-ci montaient progressivement et devenaient de plus en plus vifs. La panique commença à la saisir ; elle sautilla sur place en criant que cela brûlait. Les quelques ouvriers qui se trouvaient juste à côté, la remarquèrent aussitôt, et certains commencèrent à agir. Cependant ce fut Lucie qui intervint la première. La bonne, recherchant la petite maîtresse, l'avait vue avant tous les autres, et elle s'était ruée directement vers elle, sans même prendre le temps de réfléchir, ni prendre la moindre précaution. Elle la souleva précipitamment au point de faillir en tomber, et arracha ses bottines tant bien que mal car la petite battait vigoureusement des pieds. Puis elle la reposa sur le sol, lui enleva promptement ses bas, lui souffleta vigoureusement les pieds et les jambes pour enlever la chaux qui avait fini par les atteindre, et finalement la prit dans ses bras, l'emportant loin de tout danger. Une fois à l'abri, elle vérifia avec inquiétude s'il n'y avait rien de grave, et fut soulagée de constater que la petite maîtresse ne se plaignait plus et qu'il n'y avait aucune brûlure sérieuse sur sa peau. Elle s'épongea le front de joie avec son bras ; ce fut là qu'elle remarqua enfin qu'elle avait de la chaux dessus. La douleur se mit aussitôt à la saisir. Elle n'avait pas eu la présence d'esprit de se protéger les mains et les bras avec son tablier. Elle avait agi par instinct, suivant son cœur et non sa raison, et ce fut sans doute la raison pour laquelle elle n'avait pas jusque-là ressenti la douleur.

Elle passa son bras gauche brûlé dans de l'eau et du vinaigre, mais bien que sa brûlure soit légère, il resta toujours une trace. Sophie en fut terriblement désolée, ce fut pour elle une punition bien plus terrible que celle que lui infligea sa maman. À chaque fois qu'elle voyait cette horrible cicatrice, elle se sentait triste et allait voir la bonne pour essayer de la consoler, en la prenant dans ses bras, lui faisant plein de caresses, et lui disant de gentilles choses qui, elle l'espérait, lui ferait oublier sa disgracieuse cicatrice. Elle faisait ainsi énormément plaisir à Lucie, car en effet, cela lui rappelait le temps où sa défunte mère était encore avec elle, et qu'elle aidait celle-ci à s'occuper de la petite. Les rôles étaient alors inversés : c'était elle qui allait vers le petit bébé, et l'a prenait dans ses bras, la faisant rire par ses baisers et ses caresses.

Seulement, elle n'aimait pas le regard triste qu'elle affichait à chaque fois qu'elle venait la retrouver, alors un jour, alors qu'elle était revenue lui prendre son bras, elle releva sa manche, en lui demandant :

« Dites-moi, ma petite Mademoiselle, comment trouvez-vous mon bras ? Le trouvez-vous laid ? »

La petite fille se tut et rougit. Elle n'osa pas dire qu'elle le trouvait sale et hideux, et elle se sentit tout d'un coup plus coupable que jamais, d'avoir rendu la brave Lucie répugnante et ce pour toujours. La bonne rit de son expression et ajouta :

« Eh bien, moi je le trouve très joli. Souvent, je le regarde, et savez-vous ce que j'y vois ? Je vous vois vous, insouciante et riante. Et à chaque fois que je vois cette " hideuse " brûlure comme vous le pensez sans doute, je me dis que si je n'avais pas agi comme je l'ai fait ce jour-là, peut-être ne seriez plus ainsi. Jamais je ne le regretterai. Cette brûlure est un signe, le signe de mon amour pour vous, et je suis bien contente que cet amour ne disparaisse jamais. Alors la trouvez-vous toujours aussi " hideuse " ? »

Peu de temps après, elle offrit à Lucie le plus beau cadeau qu'elle pouvait recevoir : elle devint officiellement *sa* bonne. Ce fut Marthe, la bonne qui s'était chargée d'elle jusque-là qui en fit la demande, disant que Lucie l'aidait tellement bien dans cette tâche qu'elle pensait qu'elle n'avait plus rien à faire. Comme on voyait Sophie toujours auprès de Lucie, et qu'elle l'écoutait comme personne, Madame de Réan n'en vit aucune objection.

« Je t'aime Lucie, lui souffla Sophie, pendant que sa bonne était en train de l'embrasser comme elle le faisait toujours quand elle venait la border »

Lucie, lui répondit par un « je t'aime aussi », qui fit briller les yeux de sa petite.

Avant que celle-ci n'eut le temps de lui répondre quoi que ce soit, elle lui posa son doigt sur ses lèvres, et lui dit :

« Ne t'avais-je pas dit que je ferai tout pour te satisfaire ? Mais ce ne sera que pour cette nuit, pour qu'en cet instant tu sois parfaitement heureuse. Ce sera la première et dernière fois ; mais tu sais, peu importe de quelle façon je t'appellerai, ça ne change en rien à quel point je t'aime. »

Elle se retira après un dernier baiser, en lui souhaitant « une nuit merveilleuse », puis elle laissa la petite Sophie toute à ses rêves. Celle-ci fut très vite entourée d'ânes dans un grand pré. Elle se baladait, trottant auprès d'eux, pouvait braire, se cabrer et ruer de tout son soûl, enfin sauter cette barrière qu'elle n'avait jamais eu le droit de franchir, elle était même revenue ensuite la briser à coup de pattes. Dans le monde où elle était, il n'y avait plus de règles : elle avait enfin la liberté de s'amuser à perdre haleine, de tomber, de se salir à son aise ; elle prenait plaisir à jurer, à maudire, voire même insulter ; et pourquoi ne pas aller jusqu'à se venger, à coup de griffes, à coup de pattes ou à coup de dents ? À bas la retenue, à bas la discrétion ! Que le monde soit une fête où rien ne viendrait contenir notre joie.

Plongée dans son paradis, à moitié endormie, un large sourire aux lèvres, elle vécut cette nuit-là, sa nuit la plus formidable. Elle aurait malgré tout, tout donné pour qu'elle s'écourtât au plus vite, pour que l'on soit déjà demain afin que ses rêves deviennent réalité. Et bien qu'elle aurait voulu ne pas s'endormir pour poursuivre le fil de ses rêves tout éveillée, les journées précédentes qui avaient été déjà bien longues et riches en expériences, finirent par venir à bout de ses dernières forces et mirent un terme à ses caprices, la poussant à s'endormir d'elle-même malgré les nombreuses réclamations qu'elle avait faites pour vivre au plus vite la suite. La sagesse finit toujours par avoir raison. Profitons de nos bonheurs d'aujourd'hui, au lieu de songer à ceux de demain.